

HORS-SÉRIE

# philosophie

magazine

## PHILOSOPHIE DU RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE

Éthique, politique, métaphysique :  
tout changer

Avec Étienne Klein, Bruno Latour, Catherine Larrère,  
Pablo Servigne, Peter Singer...

Et les textes classiques de Henry David Thoreau,  
Rachel Carson, Hans Jonas,  
Michel Serres...



France: 8,90 € / Andorre: 8,90 € / Belgique-Luxembourg-Espagne-Portugal: 9,90 € /  
Allemagne: 10,20 € / Suisse: 16 FS / Canada: 14,99 \$CAN / Liban: 10,90 € / Maroc: 102 Mad /  
Tunisie: 19,60 Tnd / TOM: 1 200 XPF / DOM: 9,90 €

**CAHIER  
CULTURE**



**La République de Platon en BD,**  
*par Jean Harambat*  
Livres II, III, IV



## TOUTES VOS ENVIES BIO

A portée de clic !

*Un site de vente en ligne de produits alimentaires et non alimentaires bio, écologiques, et engagés.*

### UNE CROISSANCE RESPONSABLE & « LONG-TERMISTE »

Chez Noscoursesbio, la croissance est un chemin, pas un aboutissement. Nous défendons des valeurs servant un dessein plus grand nommé écologie. Nous développons des gammes zéro déchet, nous formons des partenariats avec des agriculteurs férus de biodynamie et chantres du développement durable. Nous recyclons nos cartons qui nous servent à emballer les produits fragiles réduisant au maximum notre empreinte carbone.

**NOTRE BUT** : offrir des **PRODUITS SAINS**  
à la **TRAÇABILITÉ IRRÉPROCHABLE**.

Cœliaques, intolérants au saccharose, vegans, flexitariens ou omnivores, vous trouverez chez Noscoursesbio, des **GAMMES BIOLOGIQUES** dédiées à vos envies ou besoins.

### UN PROJET HUMAIN

Nous établissons une relation de proximité avec nos clients. Ces échanges sont essentiels pour nous. Même si l'achat en ligne paraît déshumanisé, nous voulons au contraire être proche et connaître les personnes qui nous font confiance. Nous procédons ainsi avec nos fournisseurs avec qui nous partageons un ensemble de connivences écologiques. Nos partenariats avec différents acteurs environnementaux comme Reforest'action épousent cette même philosophie : élargir notre prisme biologique à celui plus vaste de l'environnement.

Chez Noscoursesbio, l'humain est notre essence, le bio notre mode alimentaire et la Terre notre bien le plus précieux.

*Amis philosophes, libres penseurs, accompagnez-nous pour la préserver !*

Notre service client est là pour vous répondre  
du Lundi au Vendredi de 9h à 12h30  
Par téléphone : 04 22 66 00 20

[www.noscoursesbio.com](http://www.noscoursesbio.com)  
[noscoursesbio@noscoursesbio.com](mailto:noscoursesbio@noscoursesbio.com)  
 Paiement sécurisé - Livraison internationale

Suivez-nous !



# Cassandre 2100

PAR SVEN ORTOLI, RÉDACTEUR EN CHEF

**Le réchauffement climatique a-t-il un effet sur la philosophie?** Et la philosophie peut-elle quelque chose contre le réchauffement? La réponse est deux fois oui. Le réchauffement est un fait philosophique total – ce type de fait qui, pour reprendre la définition qu'en donne Marcel Mauss, «*met en branle la totalité de la société et de ses institutions.*» Et pour ce qui concerne la philosophie, il ravive des questions anciennes et en fait surgir des nouvelles.

Prenez la question du déni: voilà un demi-siècle que surgissent des avertissements nombreux, répétés, circonstanciés: l'océanologue Charles Keeling, par exemple, observe en 1969 que «*si la race humaine doit survivre au XXI<sup>e</sup> siècle, elle fera face, entre autres, à la menace d'un changement climatique provoqué par une augmentation incontrôlée du CO<sub>2</sub> [issu de la combustion des énergies fossiles] dans l'atmosphère.*» Pourquoi avoir ignoré ces avertissements avec une telle constance? Pourquoi Cassandre n'a-t-elle jamais pris une ride?



À propos du «Que faire» et «comment», on aurait du mal à établir une liste, tant les questions sont nombreuses: avons-nous des responsabilités envers les générations à venir? Un devoir de décroissance? Peut-on encore manger de la viande?

Faut-il faire des animaux des sujets de droit? Toute forme de vie en vaut-elle une autre? Comment dépasser l'opposition entre humanisme et biocentrisme? La géo-ingénierie est-elle une dangereuse illusion?

Quant à la question de la nature de la Nature, elle est au carrefour de tout: l'éthique, la politique, la métaphysique et l'épistémologie. On sait avec Philippe Descola que le partage nature/culture est un leurre. Alors, de quoi (ou de qui) parle-t-on en affirmant qu'il faut protéger la nature? Ou qu'on la profane? Faut-il lui reconnaître une part de sacré? Et qu'est-ce que cela signifie?

N'est-ce pas à cela que sert la philosophie? À mettre au jour des logiques dont on ne peut s'échapper qu'en ouvrant des portes inaperçues? À permettre de penser autrement? Regardez les plantes qui sont les oubliées de la métaphysique, remarque le philosophe Michael Marder. Elles échappent, dit-il, aux divisions binaires entre vivant et mort, individu et totalité: leur mode de relation exclut les mécanismes d'appropriation.

Appropriation? N'est-ce pas cela la malédiction de Cassandre? Apollon pour la séduire lui fait don de la faculté de prévoir l'avenir, et lorsqu'elle se refuse à lui, la condamne à ne jamais être entendue. Il doit être possible d'en finir avec cette malédiction.

Après tout, le réchauffement climatique a au moins un effet bénéfique: pour la première fois de leur histoire, les humains se rendent compte qu'ils peuvent dire «Nous». Pas nous les Occidentaux, ou nous les Européens; nous les Humains. Encore inégaux devant la catastrophe à venir mais déjà conscients d'une communauté de destin. C'est au moins un espoir.

© Coll. part.

## Ils ont contribué à ce numéro...



**DOMINIQUE BOURG**

Philosophe franco-suisse, professeur honoraire à l'université de Lausanne, ancien président du conseil scientifique de la Fondation Nicolas-Hulot. Partisan d'une « *écologie intégrale* ». Il a codirigé avec Alain Papaux le *Dictionnaire de la pensée écologique* (PUF, 2015) et a notamment publié *Une Nouvelle Terre. Pour une autre relation au monde* (Desclée de Brouwer, 2018) et *Le Marché contre l'humanité* (PUF, 2019). Il se prête, avec Peter Singer, à un exercice d'écologie pratique, pp. 36-39.



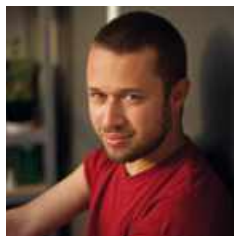
**NAOMI HYTTE**

Titulaire d'un master d'histoire de la philosophie à Paris-IV et d'un Capes. Stagiaire à *Philosophie magazine*. Elle a mené l'entretien avec Dominique Bourg et Peter Singer, pp. 36-39.



**ÉTIENNE KLEIN**

Physicien et philosophe des sciences, il dirige le Laboratoire des recherches sur les sciences de la matière (Larsim) du CEA. Il a notamment publié *En cherchant Majorana. Le physicien absolu* (Éd. des Équateurs, 2013; rééd. Folio, Gallimard, 2015) et préfacé la nouvelle édition de *L'Évolution des idées en physique* d'Albert Einstein et Léopold Infeld (Champs Sciences, Flammarion, 2015). Il met au jour la rhétorique des climatosceptiques et leur manière de s'arranger avec la réalité à travers la « *vraie-fausse controverse sur le réchauffement climatique* », pp. 66-67.



**OCTAVE  
LARMAGNAC-MATHERON**

Titulaire d'un master de philosophie contemporaine à Paris-I, en formation au CFPJ, il est rédacteur des hors-série de *Philosophie magazine*. Il a contribué à l'ensemble de ce numéro, a rédigé les textes sur les éthiques du climat, pp. 34-35, sur les pistes alternatives au réchauffement, pp. 44-45, et réalisé les entretiens avec Slavoj Žižek et Catherine Larrère, avec Michael Marder et avec Frédéric Neyrat.



**CATHERINE LARRÈRE**

Philosophe, professeure émérite de philosophie de l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne. Elle a introduit en France la pensée de nombreux chercheurs anglo-saxons en philosophie environnementale. Elle a notamment publié *Les Inégalités environnementales* (PUF, 2017) et, avec Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique* (La Découverte, 2015). Elle oppose à Slavoj Žižek une défense de la sacralité de la Terre, pp. 28-29.



**BRUNO LATOUR**

Sociologue, anthropologue et philosophe des sciences. Ancien professeur au CNAM et à l'École des mines de Paris, il enseigne aujourd'hui à l'IEP ainsi qu'à la Hochschule für Gestaltung (Hfg) à Karlsruhe. Il a notamment publié *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2015), et *Où atterrir? Comment s'orienter en politique* (La Découverte, 2017). Il place le climat au cœur d'une guerre géopolitique mondiale en cours, fruit d'une « *lutte des classes géosociales* », pp. 16-19.



**MICHAEL MARDER**

Philosophe états-unien. Professeur au département de philosophie de l'Université du Pays basque Vitoria-Gasteiz. Il bâtit une pensée qui envisage les plantes en tant qu'êtres dotés de leur propre forme de subjectivité. Parmi ses travaux, un seul a été traduit en français à ce jour : *Tchernobyl Herbarium. Fragments d'une conscience en éclats* (Fondation Mindscape / EBL Éditions, 2016) sur des rayogrammes réalisés à partir de plantes ayant poussé dans le sol irradié de Tchernobyl. Il appelle à retrouver la végétalité, composante inaperçue de l'homme, invitant à régénérer la pensée par les plantes, pp. 23-26.



**FRÉDÉRIC NEYRAT**

Philosophe, professeur associé de l'Université du Wisconsin à Madison (États-Unis). Membre du comité de rédaction des revues *Multitudes* et *Lignes*, il dirige la plateforme *Alienocene*, journal électronique visant à « reconfigurer la relation entre humains et non-humains ». Il a notamment publié *La Part inconstructible de la Terre. Critique du géo-constructivisme* (Seuil, 2016) et *Échapper à l'horreur. Court traité des interruptions merveilleuses* (Lignes, 2017). **Il rejette la pensée géo-centrique au cœur de la géo-ingénierie au profit d'une vision cosmologique, pp. 56-57.**



**OLIVIER REY**

Mathématicien, philosophe et romancier. Membre de la section philosophie du CNRS et de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (IHPST). Il enseigne la philosophie à l'université Paris-I et à l'École de droit de la Sorbonne. Il est notamment l'auteur de *Une question de taille* (Stock, 2014), prix Bristol des Lumières 2015, et de *Leurre et malheur du transhumanisme* (Desclée de Brouwer, 2018; rééd. 2020). **Il expose les motifs des climatosceptiques et débusque la force de leur déni sous l'invocation répétée du doute et de la complexité, pp. 62-64.**



**SLAVOJ ŽIŽEK**

Philosophe et psychanalyste slovène, spécialiste de Lacan et de Hegel. Derniers ouvrages parus en français : *Quelques réflexions blasphématoires. Islam et modernité* (Actes Sud, 2015), réflexion sur l'islam radical écrite suite aux attentats de 2015 en France ; *La Nouvelle Lutte des classes. Les vraies causes des réfugiés et du terrorisme* (Fayard, 2016) où il soutient que la mondialisation, en excluant des régions entières, engendre l'extrémisme et le déplacement de populations. Et *Dans la tempête virale* (Actes Sud, 2020) autour de la pandémie de Covid-19. **Il s'oppose, face à Catherine Larrère, au nouveau dogme de la sacralisation de Mère Nature chez certains écologistes, pp. 28-29.**



**MICHEL OLIVIER**

Philosophe, ancien élève de l'École Polytechnique et de l'ENSAE. Directeur de programme au Collège international de philosophie, il enseigne la philosophie à l'université Paris-Ouest-Nanterre. Après s'être intéressé à la philosophie du langage, il consacre ses recherches à la question de la légitimité collective. Il a publié *Peirce. La pensée et le réel* (Hermann, 2013), *Quine* (Les Belles Lettres, 2015) et co-édité un ouvrage collectif sur Levinas, *Totalité et infini. Une œuvre de ruptures* (Manucius, 2017). **Il pose, prolongeant la notion d'encastrement théorisée par Polanyi, la question de la prééminence de l'économie sur l'écologie, pp. 54-55.**



**PABLO SERVIGNE**

Ingénieur agronome de formation, docteur ès sciences de l'Université libre de Bruxelles, membre de l'institut Momentum. Il est le créateur du concept de collapsologie qu'il définit comme un « exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de la civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder ». Auteur, avec Raphaël Stevens, de *Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (Seuil, 2015), il a co-écrit avec Gauthier Chapelle *L'entraide, l'autre loi de la jungle* (Les liens qui libèrent, 2017 ; rééd. 2019). **Il appelle à rompre avec notre représentation du monde et du pouvoir, pp. 46-49.**



**JEAN HARAMBAT**

Après des études de philosophie, il s'adonne au dessin et à la bande dessinée. Également auteur de reportages et de récits dessinés pour la presse écrite, il a notamment publié chez Actes Sud *En même temps que la jeunesse* (2011) et *Ulysse. Les chants du retour* (2014), et chez Dargaud *Opération Copperhead* (2017), prix René-Goscinny 2018, et *Le Detection Club* (2019). **Il poursuit son adaptation en BD, en exclusivité, de La République de Platon (mise en couleurs par Isabelle Merlet) à travers les livres II, III & IV, pp. 80-96.**



**OLLIVIER POURRIOL**

Philosophe, romancier, scénariste, créateur des conférences Cinéphilo chez MK2. Dernier livre paru : *Facile. L'Art français de réussir sans forcer* (Michel Lafon 2018). Conférences en ligne : [www.cinephilo.fr](http://www.cinephilo.fr). **Il envisage la question du climat tour à tour au regard des films *Le Jour d'après*, pp. 30-31, *Une vérité qui dérange*, pp. 58-59, et *Soleil vert*, pp. 70-71.**



**PETER SINGER**

Philosophe utilitariste australien, titulaire de la chaire d'éthique de l'université de Princeton (États-Unis), professeur à l'université Charles-Sturt de Melbourne (Australie). Il a publié en 1975 *La Libération animale* (Grasset, 1993 ; rééd. Payot, 2012), livre fondateur des mouvements modernes antispécistes et de droits des animaux, et des *Questions d'éthique pratique* (Bayard, 1997) qui ont suscité la controverse. Ainsi que *L'Altruisme efficace* (2015) paru aux Arènes en 2018. **Il se livre à un exercice d'écologie pratique avec Dominique Bourg, pp. 36-39.**



Extrait BD *La République* © Jean Harambat

**CHRONOLOGIE**

*Une prise de conscience graduelle*

Sven Ortoli

pp. 08-11

*Les scénarios du futur*

Sven Ortoli

pp. 12-13

**MÉTAPHYSIQUE:  
SOMMES-NOUS RESPONSABLES  
DE LA NATURE ?**



**ÉTHIQUE ET  
POLITIQUE DE L'ENVIRONNEMENT:  
QUE FAIRE ?**



*Une drôle de guerre sans front*  
Entretien avec **Bruno Latour**  
pp. 16-19

**EXTRAIT**  
Henry David Thoreau  
p. 21

**EXTRAIT**  
Ralph Waldo Emerson  
p. 22

*Régénérer  
la pensée par les plantes*  
Entretien avec **Michael Marder**  
pp. 23-26

**EXTRAIT**  
Arne Næss  
p. 27

*Terre sacrée*  
Pour/Contre: **Slavoy Zizek/**  
**Catherine Larrère**  
*Le nouveau culte des sociétés  
sécularisées/Un sanctuaire  
inviolable*  
pp. 28-29

*Leibniz climatologue  
(sur *Le Jour d'après*)*  
**Ollivier Pourriol**  
pp. 30-31

\* \* \*

*Les éthiques  
environnementales*  
**Octave Larmagnac-Matheron**  
pp. 34-35

*L'écologie en pratique*  
Pour/Contre: **Peter Singer/**  
**Dominique Bourg**  
Faire des enfants ?  
Manger de la viande ?  
Acheter une voiture  
électrique ?  
Prendre l'avion ?  
pp. 36-39

**EXTRAIT**  
Aldo Leopold  
p. 41

**EXTRAIT**  
Hans Jonas  
p. 42

*Que faire ?*  
Réponses alternatives  
au réchauffement  
**Octave Larmagnac-Matheron**  
pp. 44-45

*Pour une communauté  
de destin*  
Entretien avec **Pablo Servigne**  
pp. 46-49

**EXTRAIT**  
André Gorz  
p. 51

**EXTRAIT**  
Michel Serres  
p. 52

**EXTRAIT**  
Murray Bookchin  
p. 53

*Écologie ou économie :  
qui commande ?*  
**Michel Olivier**  
pp. 54-55

*Le vice de forme  
de la géo-ingénierie*  
Entretien avec **Frédéric Neyrat**  
pp. 56-57

*La catastrophe à feu doux  
(sur *Une vérité qui dérange*)*  
**Ollivier Pourriol**  
pp. 58-59

\* \* \*

## ÉPISTÉMOLOGIE: LE DOUTE EST-IL PERMIS?



*Le doute, vertu  
scientifique ou alibi du déni?*  
**Olivier Rey**  
pp. 62-64

**EXTRAIT**  
**Georges Canguilhem**  
p. 65

*Les climatosceptiques  
et le maléfice du doute*  
**Étienne Klein**  
pp. 66-67

**EXTRAIT**  
**Rachel Carson**  
p. 69

*Recycle de vie  
(sur Soleil vert)*  
**Olivier Pourriol**  
pp. 70-71

*Beau comme  
un champignon atomique...*  
**Alexandre Lacroix**  
pp. 72-78

**EXTRAIT**  
**Emmanuel Kant**  
p. 74

**EXTRAIT**  
**J. Baird Callicott**  
p. 77

\* \* \*



Origine du papier: Allemagne • Taux de fibres recyclées: 100%. •  
Certifié PEFC • Eutrophisation: 0,02 kg/t

© Jean Harambat



# CAHIER CULTURE

+

## *La République,* *Livres II, III, IV*

Une BD à suivre  
par **Jean Harambat**  
pp. 80-96

## *Chirico, peintre nietzschéen*

À propos d'une exposition  
à Paris, à l'Orangerie

**Octave Larmagnac-Matheron**  
pp. 97-98

© Portrait (prémière) de Guillaume Apollinaire, 1914. Musée national d'art moderne, Centre Pompidou, Paris. Photo © Centre Pompidou. MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais/Adam Tsepka © ADAGP, Paris, 2020.



1804

«L'activité incessante de grandes communautés humaines spolie graduellement la surface de la Terre.»

Alexander Von Humboldt, lettre à Thomas Jefferson.

1820

«L'homme, par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot par son insouciance envers l'avenir et ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce.»

Jean-Baptiste de Lamarck, *Système analytique des connaissances positives de l'homme*.

1836

«Dans les bois aussi, un homme se débarrasse de ses années comme le serpent de son ancienne peau.»

Ralph Waldo Emerson, *La Nature*.

1851

«J'ai la conviction que le climat réagit ainsi sur l'homme, tout comme il y a quelque chose dans l'air des montagnes qui nourrit l'esprit et l'inspire.»

Henry David Thoreau, *De la marche*.

# Une prise de conscience graduelle

Depuis les États-Unis, où naquit au XIX<sup>e</sup> siècle la question environnementale avec de grands penseurs de la nature, les dommages causés par l'exploitation de la nature ont suscité une prise de conscience lente, diffuse et contrariée par des intérêts économiques, jusqu'à la mise en évidence du phénomène du réchauffement climatique. **Grâce à l'action réitérée de lanceurs d'alerte en guetteurs de feux.**

PAR SVEN ORTOLI

## 1784

1784

«C'est un fait connu, sans doute depuis longtemps, qu'une chambre, un carrosse, une couche, sont plus fortement réchauffés par le Soleil lorsque les rayons passent au travers de verres ou de châssis fermés que quand ces mêmes rayons entrent dans les mêmes lieux ouverts et dénués de vitrages.»

Horace Bénédict de Saussure, lettre au *Journal de Paris*, 17 avril.

1824

«La température est augmentée par l'interposition de l'atmosphère, parce que la chaleur trouve moins d'obstacle pour pénétrer l'air, étant à l'état de lumière, qu'elle n'en trouve pour repasser dans l'air lorsqu'elle est convertie en chaleur obscure.»

Joseph Fourier, *Mémoire sur les températures du globe terrestre et des espaces planétaires*.

1856

«L'Américaine Eunice Foote démontre expérimentalement que la chaleur du Soleil est absorbée par la vapeur d'eau et l'oxyde de carbone.

1858

Le philosophe et naturaliste Henry David Thoreau appelle à la création de parcs nationaux aux États-Unis.

1859

Le physicien et glaciologue irlandais John Tyndall découvre le rayonnement infrarouge et le rôle climatique majeur des gaz à effet de serre pour piéger la chaleur solaire.

1872

Yellowstone, aux États-Unis, devient le premier parc national jamais créé.

1875

Le géologue et botaniste Edward Suess invente le mot « biosphère » pour désigner la couche terrestre qui favorise la vie.

1879

L'Organisation météorologique internationale, nouvellement créée, établit un registre des températures.

1894

Parution des *Montagnes de Californie* du naturaliste et écrivain John Muir, charismatique fondateur du préservationnisme qui, opposé à l'utilitarisme économique, considère que la nature n'a pas pour finalité la satisfaction des besoins humains.



**1931**

«Le Monde en croissant, est-il condamné à mourir automatiquement, étouffé sous l'excès de son propre poids ? [...] L'Âge des Nations est passé. Il s'agit maintenant pour nous, si nous ne voulons pas périr, de secouer les anciens préjugés, de construire la Terre.»

Pierre Teilhard de Chardin, «Construire la Terre», Cahiers, Océan Pacifique.

**1937**

«Les dernières zones de nature libre paraissent condamnées, et s'il reste encore des pays sauvages, c'est par un raffinement d'organisation.»

Bernard Charbonneau, «Le sentiment de la nature, force révolutionnaire», in *Esprit*.

**1949**

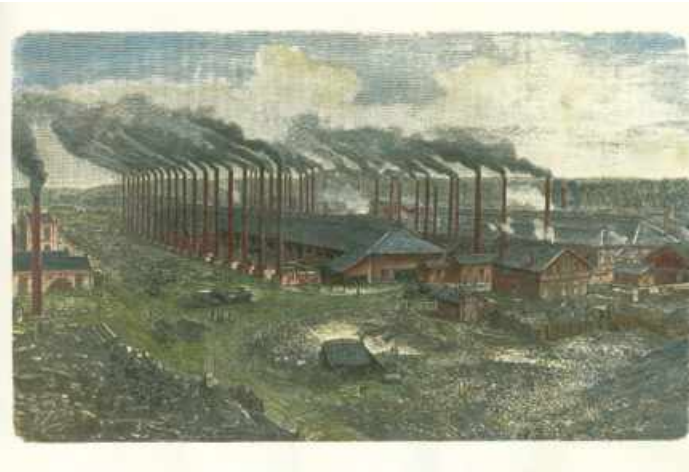
«L'homme assassine toujours ce qu'il aime ; ainsi nous, les pionniers, nous avons tué notre nature sauvage. Certains disent que c'était nécessaire. Peut-être, mais je suis heureux de ne pas devoir être jeune à une époque où il n'y a plus de nature où profiter de sa jeunesse. À quoi bon la Liberté, sans espace vide sur la carte ?»

Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*.

**1955**

«La crise est due à la rapidité du progrès, à sa probable accélération. Les effets que nous commençons à causer sont du même ordre de grandeur que celui de "notre grand globe lui-même".»

John Von Neumann, «Peut-on survivre à la technologie ?», in *Fortune*.



Haut-fourneau au charbon, usine Burbacher Hütte près de Sarrebruck, 1886.



Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), théologien, philosophe et paléontologue, auteur notamment de *L'Avenir de l'homme*.



Aldo Leopold (1887-1948), forestier et écologiste états-unien, auteur de *l'Almanach d'un comté des sables* (1949).

**1896**

⦿ Dans « De l'influence de l'acide carbonique sur la température de la Terre », le Suédois Svante Arrhenius (futur prix Nobel de chimie en 1903) estime que la température croîtrait d'environ 5 °C si la quantité de CO<sub>2</sub> doublait dans l'atmosphère.

**1899**

⦿ Thomas Chamberlin, géologue états-unien, modélise le cycle global du carbone.

**1905**

«La Terre devrait être soignée comme un grand corps, dont la respiration accomplie par les forêts se réglerait conformément à une méthode scientifique ; elle a ses poumons que les hommes devraient respecter puisque leur propre hygiène en dépend.»

Élisée Reclus, *L'Homme et la Terre*.

**1926**

⦿ Le minéralogiste soviétique Vladimir Vernadsky définit la biosphère et note que « l'homme civilisé dérange l'équilibre établi. C'est une force géologique nouvelle, dont l'importance devient de plus en plus grande. »

**1931**

⦿ Le physicien états-unien E.O. Hulburt calcule que « doubler ou tripler la quantité de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère accroîtrait la température moyenne au niveau de la mer de 4 à 7 °K ».

**1935**

⦿ Le botaniste britannique Arthur George Tansley invente le terme « écosystème ».

**1937**

⦿ Guy Stewart Callendar, ingénieur et spécialiste des engins à vapeur, note que « par combustion de carburant, l'homme a ajouté 150 000 millions de tonnes de dioxyde de carbone depuis un demi-siècle dans l'atmosphère ».

**1941**

⦿ Le climatologue serbe Milutin Milankovitch publie une *Théorie astronomique du climat*, qui établit les principaux cycles climatiques et leur rapport avec le rayonnement solaire.

**1955**

⦿ Roger Revelle constate que le CO<sub>2</sub> produit par les humains ne saurait être facilement absorbé par les océans.  
⦿ Pour le climatologue canadien Gilbert N. Plass, « les variations de la concentration atmosphérique en CO<sub>2</sub> sont l'une des principales causes d'un changement climatique ».

1954

«Le monde que constitue progressivement l'accumulation des moyens techniques [...] détruit, élimine ou subordonne le monde naturel, mais ne lui permet ni de se reconstituer ni d'entrer en symbiose avec lui. [...] Nous nous acheminons rapidement vers le moment où nous n'aurons bientôt plus de milieu naturel.»

Jacques Ellul, *La Technique ou L'Enjeu du siècle*.

1967

«En détruisant l'animisme païen, le christianisme a permis d'exploiter la nature dans une attitude d'indifférence aux sentiments des êtres naturels.»

Lynn White, *The Historical Roots of Our Ecologic Crisis*.

1973

«Le surpeuplement, la surabondance et la perversion de l'outil sont les trois forces qui se conjuguent pour mettre en péril l'équilibre écologique. L'honnêteté oblige chacun de nous à reconnaître la nécessité d'une limitation de la procréation, de la consommation et de la technique.»

Ivan Illich, *La Convivialité*.



Vue de la mer d'Aral, en Asie centrale, autrefois quatrième plus vaste étendue lacustre du monde, aujourd'hui presque asséchée.



Minamata (Japon). Patients et proches brandissent des photos de «morts authentifiés» au procès contre la firme Chisso, 1971.



L'épave du supertanker libérien *Amoco Cadiz* échoué en face de Portsall en mars 1978, dans le Finistère-Nord.

1956

La « maladie de Minamata », ensemble de troubles neurologiques affectant principalement les pêcheurs de cette baie japonaise, cause plusieurs milliers de morts. En cause, une firme pétrochimique qui déversait en mer depuis 1932 des composés mercuriels.

1957

Après analyse des échanges de CO<sub>2</sub> entre atmosphère et océans, les océanologues Roger Revelle et Hans Suess avertissent : « *l'homme a commencé une expérience de géophysique à grande échelle* ».

1958

L'un des narrateurs de *The Unchained Goddess*, film éducatif de Frank Capra, explique que la pollution automobile et industrielle affecte gravement le climat.

1960

Pour faciliter la culture du coton, le Soviet Suprême ordonne le détournement de l'Amou Daria et du Syr Daria irriguant la mer d'Aral dont le niveau baissera de 20 mètres et le volume de 70 % en 35 ans.

1961

Le chimiste et océanographe Charles Keeling pointe l'augmentation dans l'atmosphère de la concentration de CO<sub>2</sub>, gaz à effet de serre, et en impute la responsabilité à l'homme.

1962

En dénonçant la toxicité des pesticides dans *Silent Spring* (*Printemps silencieux*), ouvrage fondateur, la biologiste états-unienne Rachel Carson obtient l'interdiction du DDT.

1970

La microbiologiste Lynn Margulis et le climatologue James Lovelock élaborent l'hypothèse Gaïa qui analyse la vie sur Terre comme résultant d'une synergie entre organique et non-organique.

1971

Harold S. Johnston, physicien-chimiste, alerte sur les dangers des oxydes d'azote pour la couche d'ozone. Une trentaine de spécialistes organisent la conférence Smic (« Étude de l'impact de l'homme sur le climat »).

1972

Le Club de Rome publie *Les Limites de la croissance* (10 millions d'exemplaires) : « *Décider de ne rien faire, c'est décider d'accroître le risque d'effondrement* ».

Dans une lettre ouverte à la Commission européenne, Sicco Mansholt, ex-vice-président de ladite Commission, prône publiquement une politique écologiste fondée sur la décroissance de l'économie.  
Pionnier du mouvement antinucléaire prônant une écologie radicale, Pierre Fournier crée *La Gueule ouverte*, « le journal qui annonce la fin du monde ».

1986

Explosion d'un réacteur nucléaire à la centrale de Tchernobyl (Ukraine). Pire catastrophe nucléaire du xx<sup>e</sup> siècle.  
L'ONG Global Footprint Network calcule pour la première fois la « *date du dépassement* » à laquelle l'homme a consommé plus que ce que la Terre peut produire en un an.

1983

« [Jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle], l'image de la terre comme organisme vivant et mère nourricière a tenu lieu de contrainte culturelle limitant l'action des êtres vivants. On ne poignarde pas aisément sa mère, ni ne fouille ses entrailles pour y chercher de l'or; ni ne mutile son corps, alors même que le commerce de l'exploitation minière le requerrait bientôt. »

Carolyn Merchant, « Exploiter le ventre de la terre », trad. Émilie Hache

2005

« On ne peut plus concevoir de politique digne de ce nom sans préoccupation écologique majeure. »

Cornelius Castoriadis, entretien avec Pascale Egré, 1992, repris dans *La Société à la dérive*.

2005

« Ce que je constate, ce sont les ravages actuels; c'est la disparition effrayante des espèces vivantes, qu'elles soient végétales ou animales; et le fait que du fait même de sa densité actuelle, l'espèce humaine vit sous une sorte de régime d'empoisonnement interne. »

Claude Lévi-Strauss, entretien télévisé.



Une opération de déforestation en Amazonie.



Le réacteur nucléaire de Tchernobyl (Ukraine) après l'explosion, le 26 avril 1986.



Au Sommet de la Terre, à Rio (Brésil), en 1992, où fut adopté l'Agenda 21 des femmes pour une planète en bonne santé et en paix.

2020

1987

Encyclique *Sollicitudo Rei Socialis*: le pape Jean-Paul II appelle les chrétiens à lutter pour la protection de la nature.

1988

Création du GIEC (Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat).  
Le climatologue James Hansen témoigne devant le Congrès des États-Unis du lien de causalité entre effet de serre et réchauffement.

1992

Sommet de la Terre de Rio.  
Des lobbyistes des industries du tabac et de l'amiante parviennent (incognito) à faire signer l'appel de Heidelberg dénonçant l'« idéologie écologiste anti-progrès » à plus de 400 personnalités, dont 72 prix Nobel.

1997

Protocole de Kyoto sur la limitation des émissions de gaz à effet de serre. Les États-Unis ne le ratifient pas.

2000

Dans la *newsletter* de l'International Geosphere-Biosphere Program, Eugene Stoermer, géologue et biologiste, et le géochimiste Paul Crutzen parlent designent notre ère comme celle de l'*Anthropocène*.

2001

Le 3<sup>e</sup> rapport du GIEC estime entre 1,4 °C et 5,8 °C le réchauffement d'ici 2100 et impute à l'activité humaine une large part de ce réchauffement.

2004

La biologiste kényane Wangari Muta Maathai reçoit le prix Nobel de la paix pour « sa contribution en faveur du développement durable, de la démocratie et de la paix ».

2005

*Laudato sí*, encyclique du pape François en faveur de l'écologie.

2011

Accident majeur (niveau 7, le plus élevé) à la centrale nucléaire de Fukushima (Japon).

2015

Selon la Nasa, la fonte des glaces de l'Antarctique, quasi irréversible, conduira à une élévation du niveau de la mer de 1,20 m.

2019

La température moyenne de la planète est de 14,8 °C, et le niveau de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère atteint 415 ppm.  
À la tribune de l'ONU, la jeune activiste suédoise Greta Thunberg interpelle les dirigeants assemblés : « *How dare you?* » (« Comment osez-vous ? »).

2020

Pandémie de Covid-19.  
En France, la Convention citoyenne sur le climat, regroupant 150 citoyens tirés au sort, remet au gouvernement, le 21 juin, 149 propositions pour lutter contre le réchauffement climatique.  
À Verkhoyansk (Sibérie), ville située au-delà du cercle polaire, on relève, le 20 juin, une température record de 38 °C, supérieure de 18 °C aux moyennes saisonnières.

# Les scénarios du futur



PAR  
**SVEN ORTOLI**

Les scénarios du futur

12

Philosophies du  
réchauffement climatique

**ACTIVITÉ HUMAINE :  
INDUSTRIE, DÉFORESTATION,  
ETC.**

GAZ À EFFET  
DE SERRE

ÉVAPORATION  
ACCRUE

FONTE  
DU PERMAFROST

DIMINUTION  
DE LA RÉVERBÉRATION

FORÇAGE RADIATIF

**AUGMENTATION  
DE LA TEMPÉRATURE**

FONTE DES GLACIERS  
ET INLANDSIS

**+4°C**

Hausse de la température  
atmosphérique (par rapport à la  
période pré-industrielle) si l'on  
applique les accords de Paris.  
Elle sera de 7°C si rien ne  
change (GIEC).

**+2°C**

L'Océan arctique  
sera libre de glace  
en septembre  
si la température  
augmente de 2°C.

FONTE DE L'ARCTIQUE

**AUGMENTATION  
DU NIVEAU DES MERS**

**AUGMENTATION  
DE LA TEMPÉRATURE  
DES OCÉANS**

SUBMERSION DES  
LITTORAUX ET DES ÎLES

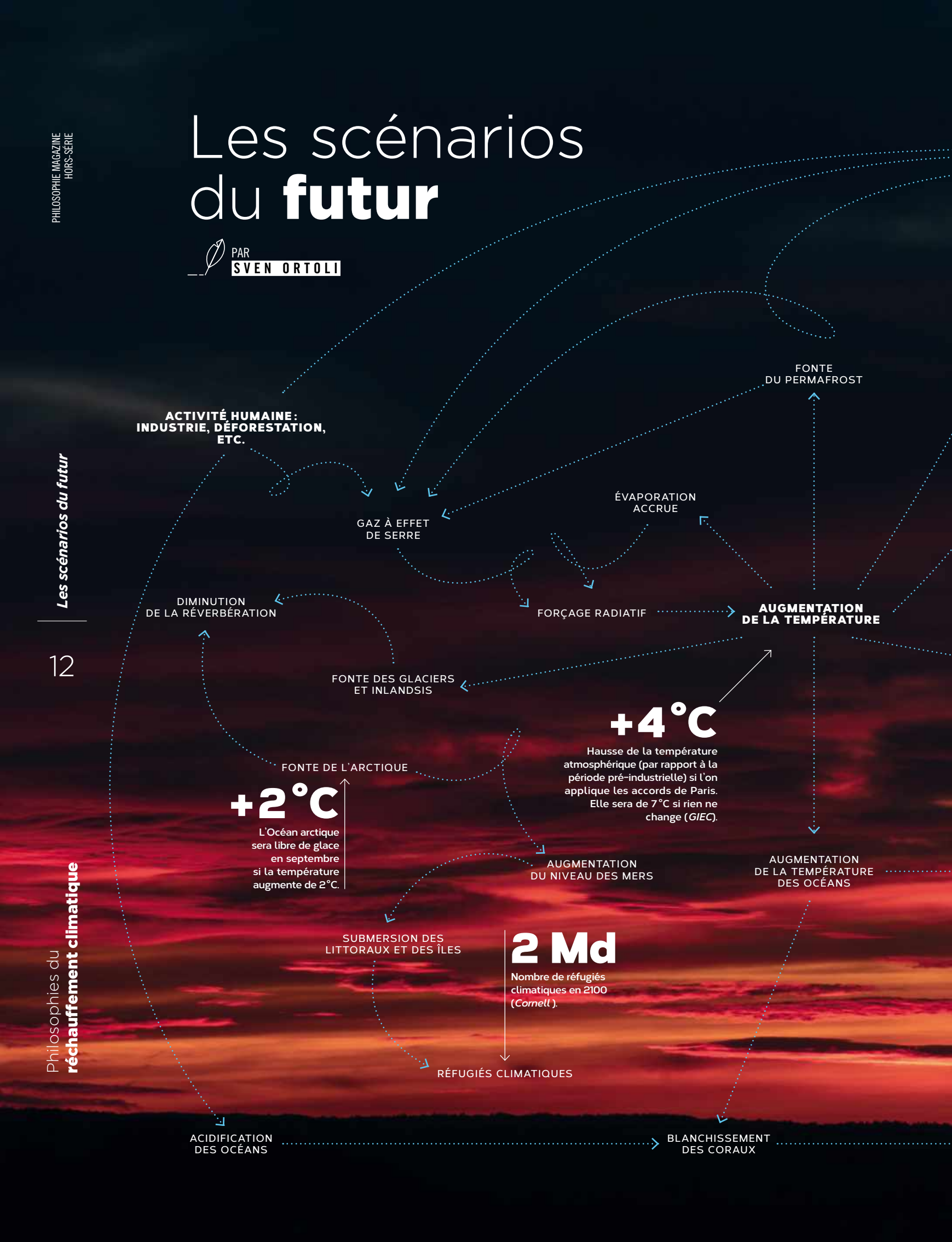
**2 Md**

Nombre de réfugiés  
climatiques en 2100  
(Cornell).

RÉFUGIÉS CLIMATIQUES

ACIDIFICATION  
DES OCÉANS

BLANCHISSEMENT  
DES CORAUX



# 80%

Taux de disparition des forêts tropicales en 2100 (Carnegie)

DESTRUCTION DE L'AMAZONIE

RÉFUGIÉS CLIMATIQUES

FAMINES

INCENDIES

DIMINUTION DES RENDEMENTS AGRICOLES

VAGUES DE CHALEUR

SÉCHERESSES

DÉSERTIFICATION

# 74%

Les vagues de chaleur concerneront entre 48 % et 74 % des Terriens en 2100

# 23%

La surface des zones désertiques pourrait augmenter de 10 à 23% d'ici 2100 (Joint Research Center EU)

Sommets sans neige, cigales chantant bien plus au nord, vagues caniculaires répétées... : chacun peut mesurer localement les conséquences du réchauffement climatique. Qu'en sera-t-il dans dix ans ? À la fin du siècle ? Climatologues, océanologues, météorologues et spécialistes de l'environnement élaborent des modèles. Ils sont complexes, avec des boucles de rétroaction dans tous les sens. Et ils ne sont que des modèles : la carte n'est pas le territoire, et ce ne sont pas des miroirs magiques. Mais ils permettent comme la carte de se diriger vers des terres inconnues, d'envisager des situations et, avec un peu de chance, d'éviter les culs-de-sac mortels.

Philosophies du réchauffement climatique

13

Les scénarios du futur

MODIFICATION DU SCHÉMA DES VENTS

CATASTROPHES MÉTÉO : OURAGANS, CYCLONES, ETC.

MODIFICATION DE L'AIRE DE RÉPARTITION DES ESPÈCES

# 15%

La pluviométrie associée aux événements cycloniques croîtra de 10 à 15% si la température augmente de 2°C (NOAA).

RÉFUGIÉS CLIMATIQUES

MODIFICATION DES COURANTS MARINS

INONDATIONS

ÉPIDÉMIES LIÉES À L'EAU

DIMINUTION DE LA BIODIVERSITÉ

© Roman Studio / Getty image

PHILOSOPHIE MAGAZINE HORS-SÉRIE





**PARTIE I**  
***Métaphysique :  
sommes-nous  
responsables  
de la nature ?***

**O**ublions la Nature, celle du dualisme cartésien et son rideau de fer : ici la culture, là-bas la nature. Ici l'homme, là-bas les autres. Et entre eux, la technique. Mais alors, comment parler de la Terre, des vivants qui la peuplent, du milieu dans lequel ils cohabitent et de nous parmi eux ? Faut-il abandonner l'idée de Nature ou la sacraliser ? Sacraliser la vie, en somme, et pas seulement humaine ? Car bien plus que la technique, c'est la métaphysique qui fait le lien entre les vivants.





« L'histoire terrestre est entrée dans l'histoire humaine ». L'activité humaine altère plus vite, profondément et durablement que jamais l'environnement qui, en retour, affecte les conditions d'existence des vivants. La question fondamentale de l'avenir ne se pose plus en termes de temps mais d'espace : sur quelle Terre vivrons-nous ? Dès lors qu'il n'y a pas d'échappatoire, il nous incombe de penser le présent menacé. **Bruno Latour s'y emploie ici en plaçant le climat au cœur d'une guerre géopolitique mondiale en cours, fruit d'une « lutte des classes géosociales ».**



ENTRETIEN AVEC  
**BRUNO LATOUR**  
Propos recueillis par Sven Ortoli

## Une drôle de guerre sans front

Est-ce que le futur vous inquiète ?

► **BRUNO LATOUR** — Je dirai, d'abord, que notre vision du futur s'est radicalement transformée : nous sommes passés d'une version temporelle à une version spatiale. Dans la tradition progressiste, le futur était sans espace. Désormais, toute projection temporelle est rattrapée par le fait qu'il faut, aussi, définir l'espace dans lequel nous aurons un futur. Cela change la donne, et les idées de progrès, d'émancipation, d'espoir. Pierre Charbonnier, dans *Abondance et liberté* (La Découverte, 2019), pose exactement cette

question : quel est l'espace dans lequel nous sommes et serons libres ? Peter Sloterdijk, avec la trilogie de *Sphères* (publiée en Allemagne en 1998-1999-2004), avait déjà ouvert cette question de la spatialisation, sans s'intéresser directement au réchauffement climatique : quelles sont les conditions matérielles pour « être là » – pour être un *Dasein* ? Il faut pouvoir respirer, avoir de l'oxygène, bénéficier d'une certaine température, etc. Où allons-nous vivre, et avec qui ? C'est la question fondamentale...

Et elle s'accompagne de discours apocalyptiques...

► **B.L.** — Dans la tradition progressiste, le futur – avec ce qu'il impliquait de progrès scientifique et technique – était ce dont on espérait la solution. Mais aujourd'hui, ce futur semble déjà joué. L'angoisse ressentie à l'égard de l'avenir vient du fait qu'il aurait fallu agir avant. Alors, peut-être, nous aurions pu changer la donne, trouver des solutions. La bascule a eu lieu, je crois, entre la chute de l'URSS (1991) et le début des années 2000. Au moment où nous aurions pu et dû réfléchir, tous les freins ont sauté. Désormais, nous en sommes réduits à limiter les dégâts, à nous ajuster à une catastrophe irréversible. Voilà pourquoi le futur est frappé par un retour des discours apocalyptiques. Comme du temps de la bombe atomique, il ne s'agit plus tant de penser le





## BRUNO LATOUR

**Sociologue, anthropologue et philosophe des sciences.** Ancien professeur au CNAM et à l'École des mines de Paris, il enseigne aujourd'hui à l'Institut d'études politiques de Paris ainsi qu'à la Hochschule für Gestaltung (Hfg) à Karlsruhe. Il a notamment publié *Nous n'avons jamais été modernes.*

*Essai d'anthropologie symétrique* (La Découverte, 1991 ; rééd. 2006), *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2015), et *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique* (La Découverte, 2017).

futur que de penser le présent menacé. Le problème n'est donc pas de choisir entre optimisme et pessimisme mais d'absorber la situation nouvelle, et ne pas perdre espoir. Sans croire que si nous remontons nos manches et convergions vers un but, nous réglerons la crise. Ce n'est d'ailleurs pas une crise mais une nouvelle situation, irréversible en grande partie.

La question climatique est donc aussi générationnelle ?

► **B. L.** — Toutes les générations n'ont pas la même responsabilité dans cette situation. D'où cette inversion de l'ordre des générations, incarnée par Greta Thunberg [*militante écologiste suédoise née en 2003*], qui

me fascine : aux gens de ma génération, qui auraient pu agir, elle dit : « Nous, les jeunes, sommes mûrs, et vous pas. C'est vous les enfants, les immatures. » Les jeunes ne sont pas en avance, ils sont derrière nous. Greta Thunberg absorbe la nouvelle situation climatique. C'est, finalement, une figure prophétique. Le prophète, en effet, ne se préoccupe pas du futur mais du présent. Contrairement aux autres hommes qui s'intéressent à l'avenir parce qu'ils espèrent s'en sortir à la fin, le prophète souligne qu'il n'y a pas d'échappatoire. Les collatologues sentent cette situation nouvelle, qui est liée à ce que j'appelle une crise de l'engendrement.

Comment la définissez-vous ?

► **B. L.** — De l'extrême gauche à l'extrême droite, tout le monde sent qu'il y a un problème pour engendrer, pour reproduire la situation dans laquelle nous nous trouvons. À l'extrême droite, cela se manifeste par une obsession identitaire ethnique et même raciale, ou par la focalisation obsessionnelle autour des études sur le genre. À l'extrême gauche, Extinction Rébellion par son simple nom énonce bien sa vision. Entre les deux, bien des gens s'interrogent : qu'est-ce que je vais apprendre à mes enfants ? Pourront-ils avoir les mêmes conditions de vie que moi ? Est-ce que je vais avoir une retraite ? Est-ce que mes enfants auront une retraite ? Toutes ces questions traversent le champ politique et procèdent du « nouveau régime climatique ». Des gens divers – qui, par ailleurs, ne s'entendent sur rien – enregistrent une situation commune de perte.

Cette inquiétude dépasse le genre humain...

► **B. L.** — En effet. Nous prenons conscience de la disparition des insectes, de la fonte des glaces, etc. Comment absorber ce →



—&gt;

choc ? Qu'est-ce que cela nous fait psychologiquement ? Nous devons absorber une situation unique dans l'histoire de la Terre. Presque unique : les archéologues s'intéressent beaucoup au Dryas récent [qui marque la fin de la dernière période glaciaire, autour de 10 000 ans av. J.-C.] au cours duquel les humains ont vécu en l'espace d'une génération des variations de température comparables à ce que nous allons vivre – vers le chaud ou vers le froid. La comparaison est intéressante, mais pas très pertinente en ce qui nous concerne car il s'agissait alors de petits groupes humains dont l'action sur le climat était négligeable. Nous sommes aujourd'hui près de 8 milliards. Rien ne nous a préparés à ce que l'histoire terrestre entre ainsi dans l'histoire humaine. La politique est devenue folle pour cette raison-là. Nous n'avons pas l'équipement cognitif pour absorber le fait que nos actions entraînent des réactions très rapides de la Terre. Les civilisations ont toujours établi des liens étroits entre le monde social et le cosmos. Mais aujourd'hui ce lien est devenu littéral. Je crois que certaines œuvres d'art et pièces de théâtre, ou des initiatives « spirituelles » comme l'encyclique *Laudato si* [encyclique du pape François de 2015 « sur la sauvegarde de la maison commune », consacrée aux questions environnementales et sociales, et plus généralement à la sauvegarde de la Création], etc., peuvent nous aider à métaboliser cette situation nouvelle.

**Vous** préférez parler de Gaïa que de nature. Pourquoi ?

► **B. L.** — La nature, dans un sens très large, peut désigner l'ensemble de l'univers, de la matière depuis le big bang. On ne peut rien faire avec un concept si massif. Gaïa, au

contraire, n'engage pas l'ensemble du cosmos, mais seulement les quelques kilomètres entre la frontière extérieure de l'atmosphère et les couches du sol qui ont été transformées par l'action de la vie. Gaïa, en somme, c'est la vie et l'environnement propice à la vie – l'air, les sols, etc. – tel qu'il a été transformé, ingéniéré par les vivants depuis les premières bactéries. Gaïa ne s'étend ni au-delà de notre atmosphère, ni en dessous, jusqu'au manteau qui n'a jamais été affecté par l'action de la vie. Cette fine couche, c'est ce que j'appelle, aussi, la « zone critique » – un terme plus neutre que Gaïa, lequel suscite toujours de multiples controverses. La zone critique localise l'idée de nature : nous sommes dans Gaïa, et personne n'a jamais eu d'autre expérience. Gaïa est un terme *ad hoc* pour un être unique. D'autres formes de vie sur d'autres planètes ne seraient pas Gaïa. Cette idée permet de surmonter l'incapacité des biologistes à s'intéresser aux conditions d'existence modifiées par les vivants, ainsi que l'incapacité des géologues à considérer les vivants comme modificateurs de leur environnement. C'est en fait une extension massive de la notion de niche.

**Quelle** différence avec la Gaïa de Lovelock ?

► **B. L.** — La question de James Lovelock [penseur, scientifique et environnementaliste britannique, né en 1919], à l'origine, est cybernétique : d'où vient le déséquilibre des gaz de l'atmosphère ? Lynn Margulis [microbiologiste américaine, 1938-2011], qui

« L'idée de Gaïa est un changement aussi radical que celui introduit par Galilée en son temps »

s'intéresse aux bactéries, se pose en quelque sorte la question inverse : où va le méthane produit par toutes ces petites bêtes que j'étudie ? C'est de cette double question qu'émerge l'hypothèse Gaïa, qui a été, malheureusement, accaparée par les mouvements *New Age* et réduite – par Lovelock lui-même – à une forme de cybernétique. Lovelock ne se préoccupe en effet pas vraiment du fait que les humains disparaissent ; il réfléchit à l'histoire longue de la Terre. Cela étant, l'idée de Gaïa est un changement aussi radical que celui introduit par Galilée en son temps.

« Elle se meut » disait Galilée. « Elle s'émeut », ajoutez-vous...

► **B. L.** — C'est en fait une expression de Michel Serres, qui m'a mis la puce à l'oreille dans *Le Contrat naturel* (1990). Oui, la Terre s'émeut, elle réagit à nos actions. Quelles institutions politiques correspondent à cette intrusion nouvelle ? Nous ne le savons pas. Gaïa est une notion scientifique qui n'a pas sa politique. Juridiquement, par exemple, il est difficile d'imaginer la forme de son pouvoir. Mais, paradoxalement, tout le monde a absorbé l'idée « gaïaesque » qu'il existe, dans le climat, un genre de thermostat – dérégulé – qui s'autorégule, et cette autorité pèse déjà sur les décisions politiques. La preuve, c'est que nous cherchons à rester en deçà d'un certain seuil de température.

Michel Serres a introduit ce problème mais l'a rendu, je crois, un peu inutilisable à cause





de la notion de contrat. Nous ne sommes pas dans la situation de parler à Gaïa, elle ne s'intéresse pas à nous. Mais nous sommes concernés par les réactions – imprévues et beaucoup plus rapides que ce que nous pensions – du système Terre à nos actions. C'est pourquoi, désormais, les humains sont en situation de guerre pour limiter les actions des uns qui, par l'intermédiaire des non-humains, en affectent d'autres. De ce point de vue-là, il s'agit finalement d'une extension de la géopolitique classique.

À quelle échelle faut-il agir ?

► **B. L.** — À toutes les échelles ! C'est pour cela que le monde est tellement désorienté. L'organisation politique de l'État-nation n'est, en tout cas, absolument pas adaptée à l'absorption des conditions terrestres. C'est une abstraction totale qui est, notamment, incapable d'appréhender les multiples échelles où se jouent les intérêts des non-humains.

Il faut donc ancrer cela dans un sol, dans un territoire ?

► **B. L.** — Il faut répondre – différemment – à la question que les socialistes se sont posée au XIX<sup>e</sup> siècle : comment maintenir des principes de justice dans une situation profondément nouvelle, façonnée alors par l'émergence de l'industrie carbonée et l'urbanisation, aujourd'hui par le nouveau régime climatique ? Comment inventer un logiciel adapté à cette nouvelle situation ? Les situations sont analogues.

C'est pourquoi vous parlez de « classe géosociale » ?

► **B. L.** — Pour chaque lutte de classe il faut définir le territoire envahi, le territoire qu'il s'agit de défendre, et ceux contre qui il faut le défendre. La question du climat est au cœur d'une guerre géopolitique mondiale. Les États-Unis qui, plus que tout autre pays, vivent hors-sol, d'un sol qui n'est pas le leur, sont dans une attitude de sédition, dans une logique de séparation. Ils se sont retirés des accords de Paris [*accord universel sur le climat et le réchauffement climatique approuvé par les 195 délégations présentes, entré en vigueur le 4 novembre 2016*]. Pourtant, leurs actions, leurs émissions de CO<sub>2</sub> nous affectent. Nous assistons bien là à une lutte des classes géosociales.

Cependant, les classes en jeu ne sont pas clairement définies, ce qui désoriente la politique. Nous n'avons pas conscience de la guerre qui est en train de se dérouler – en tout cas dans les pays riches. C'est une « drôle de guerre », sans front. L'idée d'une crise fondamentale était bien plus évidente au XIX<sup>e</sup> siècle, et tous les ouvriers pouvaient se sentir concernés. La situation est sans doute beaucoup plus dramatique aujourd'hui, mais beaucoup moins visible – notamment parce que les acteurs impliqués sont en grande partie des non-humains. Ce qu'on appelait la « conscience de classe », qui pouvait lier des ouvriers au Zimbabwe et en France, n'existe pas au sein des nouvelles classes géosociales. Les activistes s'efforcent de construire ce sentiment, mais les résultats sont encore modestes.

La capacité à définir des ennemis est fondamentale dans la philosophie de Carl Schmitt. C'est pourquoi vous le qualifiez de « toxique et néanmoins indispensable » ?

► **B. L.** — Carl Schmitt [*juriste et philosophe allemand, 1888-1985*] m'intéresse parce qu'il est l'auteur du *Nomos de la Terre* (1950), qui fut longtemps le seul texte profond de philosophie de la Terre. Certes, il ne s'inquiète pas des questions climatiques, mais il a saisi que l'espace est plus important que le temps. Dans un dialogue extraordinaire et assez drôle, *Dialogue sur le nouvel espace* (1954), il montre parfaitement qu'il est impossible d'être humain dans un « mauvais » espace. Ces thèmes, qui peuvent paraître réactionnaires, vont devenir progressistes. Il n'est plus temps de s'envoler, de se développer, mais d'atterrir.

Vous préférez parler de négationnisme que de scepticisme pour désigner ceux qui refusent de reconnaître ce changement inévitable. Pourquoi ?

► **B. L.** — Par respect pour la tradition sceptique ! Pensez qu'il y a à peine deux mois que l'Académie des sciences française a tourné la page du climatocépticisme dans ses rangs. Ces négationnistes ne sont pas toujours des gens achetés, corrompus. Ce sont je crois, souvent, de vrais « modernistes », qui considèrent qu'il n'y a pas d'issue si nous abandonnons le projet de la modernité, le progrès, le développement. Comment penser la prospérité écologique ? C'est presque impossible dans ce logiciel. Pour une partie de ces gens, renoncer au projet de la modernité conduit à la fin de la civilisation. Et ils n'ont pas tout à fait tort !

Mais il s'agit aussi d'une chance, d'une opportunité d'inventer de nouvelles manières de vivre ?

► **B. L.** — Oui, c'est une chance. Mais il faut un sacré estomac pour accepter de décider que c'est une chance !

« La question du climat est au cœur d'une guerre géopolitique mondiale. Nous n'en avons pas conscience – en tout cas dans les pays riches »





**CONTEXTE** Invitation à une immersion dans la nature. C'est un «soir délicieux», Thoreau a quitté sa cabane, il marche au milieu de la nature parmi les animaux avec une joie sans mélange, enivré par sa liberté. Promenons-nous dans les bois...

« Soir délicieux, où le corps entier n'est plus qu'un sens, et par tous les pores absorbe le délice. Je vais et viens avec une étrange liberté dans la Nature, devenu partie d'elle-même. Tandis que je promène le long de la rive pierreuse de l'étang, en manches de chemise malgré la fraîcheur, le ciel nuageux et le vent, et que je ne vois rien de spécial pour m'attirer, tous les éléments me sont étonnamment homogènes. Les grenouilles géantes donnent de la trompe, en avant-coureurs de la nuit, et le chant du whip-pour-will [*engoulevent bois-pourri, symbole de l'Amérique rurale*] s'en vient de l'autre côté de l'eau sur l'aile frissonnante de la brise. La sympathie avec les feuilles agitées de l'aune et du peuplier me fait presque perdre la respiration; toutefois, comme le lac, ma sérénité se ride sans se troubler. Ces petites vagues que le vent du soir soulève sont aussi étrangères à la tempête que la surface polie comme un miroir. Bien que maintenant la nuit soit close, le vent souffle encore et mugit dans les bois, les vagues encore brisent, et quelques créatures invitent de leurs notes au sommeil. Le repos n'est jamais complet. Les animaux très sauvages ne se reposent pas, mais les voici en quête de leur proie; voici le renard, le skunks [*mouffette*], le lapin rôder sans crainte par les champs et les bois. Ce sont les veilleurs de la Nature – chaînons qui relient les jours de la vie animée. Lorsque je rentre dans ma maison je m'aperçois que des visiteurs sont venus, qui ont laissé leurs cartes – un bouquet de fleurs, une guirlande de verdure persistante, un nom au crayon sur une feuille de noyer jaunie ou sur un copeau de bois. Ceux qui viennent rarement en forêt prennent d'elle quelque petit morceau pour jouer avec, chemin faisant, lequel ils laissent, soit avec intention, soit par mégarde. L'un a pelé une baguette de saule, l'a tressée en anneau, et abandonnée sur ma table. J'eusse toujours pu dire s'il était venu des visiteurs en mon absence, aux menues branches et à l'herbe courbées, ou à l'empreinte de leurs souliers [...]. Bien mieux, il m'arrivait fréquemment de me voir signaler le passage d'un voyageur le long de la grand-route à soixante verges de là par le parfum de sa pipe. »

Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois* (1854),  
trad. Louis Fabulet, Éditions de la Nouvelle revue française, 1922, p. 112.



# L'harmonie avec la nature

Chef de file du mouvement transcendantaliste né aux États-Unis au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Emerson croyait à la bonté inhérente des humains et de la nature. Dans l'immersion au cœur de la nature il trouve l'harmonie perdue, renoue avec la pureté de l'enfance et communie avec l'Être universel dans « *une joie sauvage* ».

## EXTRAIT

« **À** vrai dire, peu d'adultes sont capables de voir la nature. La plupart des gens ne voient pas le soleil. Du moins en ont-ils une vision très superficielle. Le soleil ne fait qu'éclairer l'œil de l'homme, alors qu'il brille à la fois dans l'œil et dans le cœur de l'enfant. L'amoureux de la nature est celui dont les sens internes et externes sont encore réellement ajustés les uns aux autres et qui a gardé l'esprit d'enfance jusque dans l'âge adulte. Son commerce avec le ciel et la terre devient une part de sa nourriture quotidienne. En présence de la nature, une joie sauvage parcourt cet homme, en dépit des chagrins réels. La nature dit : "Il est ma créature, et malgré l'insolence de son affliction il sera heureux avec moi." Ce n'est pas le soleil ou l'été seulement, mais chaque heure, chaque saison qui apporte son lot de plaisir ; car chaque heure et chaque changement correspondent, en même temps qu'ils le permettent, à un état d'esprit différent. Dans les bois, un homme se

débarrasse de ses années comme le serpent de son ancienne peau – et à quelque période de la vie qu'il soit, il est toujours un enfant. Dans les bois se trouve la jeunesse éternelle. Parmi ces plantations de Dieu règnent la grandeur et le sacré, une fête éternelle est apprêtée, et l'invité ne voit pas comment il pourrait s'en lasser en un millier d'années. Dans les bois, nous revenons à la raison et à la foi. Là, je sens que rien ne peut m'arriver dans la vie, ni disgrâce, ni calamité (mes yeux m'étant laissés) que la nature ne puisse réparer. Debout sur le sol nu, la tête baignée par l'air joyeux et soulevée dans l'espace infini, tous nos petits égoïsmes s'évanouissent. Je deviens une pupille transparente ; je ne suis rien, je vois tout ; les courants de l'Être universel circulent à travers moi ; je suis une partie ou une parcelle de Dieu. Je suis l'amant de la beauté immortelle et sans entraves. Dans la nature sauvage, je trouve quelque chose de plus cher et de plus primordial que dans les rues ou les villages. À travers la tranquillité du paysage, et spécialement sur la ligne lointaine de l'horizon, l'homme contemple quelque chose d'aussi magnifique que sa propre nature.

Le plus grand plaisir que procurent les champs et les bois est la secrète relation qu'ils suggèrent entre l'homme et les végétaux. Je ne suis pas seul et inconnu. Ils me font signe, et moi de même. [...] Ses effets sont semblables au sentiment qui me submerge d'une pensée plus haute ou d'un sentiment meilleur lorsque j'estime que j'ai bien agi ou pensé avec justesse. Cependant, il est certain que la faculté de produire ce plaisir ne réside pas dans la nature mais dans l'homme, ou dans une harmonie des deux. »

**RALPH WALDO EMERSON**  
(1803-1882)



Philosophe et poète états-unien, ami de H. D. Thoreau. Transcendantaliste, il considérait que la société et ses institutions, particulièrement les institutions religieuses et les partis politiques, corrompaient la pureté de l'humain ; une véritable communauté ne pouvait être formée qu'à partir d'individus autonomes et indépendants.

Dans son essai *La Nature* (1836), il présente la nature comme un être universel, aussi bien matière qu'esprit, englobant toute chose, dans lequel la conscience humaine devrait se fondre. Son ouvrage *La Conduite de la vie* (1860), exerça une certaine influence sur le jeune Nietzsche.

Ralph Waldo Emerson, *La Nature*, trad. Patrice Oliete Loscos, Allia, 2009, pp. 11-15.





© Nereha Tavakolian /Magnum photos

# Régénérer la pensée par les plantes

Unes et multiples, éminemment malléables, dépourvues de substance stable, les plantes sont déroutantes au regard des catégories communes. Questionnant l'identité, elles brouillent les lignes de partage et embarrassent la pensée. **Michael Marder invite à un « verdissement des consciences » qui réintègre la végétalité inaperçue en nous.**



ENTRETIEN AVEC  
**MICHAEL MARDER**  
Propos recueillis et traduits  
par Octave Larmagnac-Matheron

Les plantes ont été largement ignorées par la philosophie. Pourquoi ?

➤ **MICHAEL MARDER** — L'oubli des plantes a commencé en même temps que la métaphysique. En vertu de ce qu'elles sont – l'incarnation de la croissance et du déclin, de l'altération permanente –, les plantes sont la négation effective de l'obsession de la métaphysique pour l'immuable, pour l'être

non-généré et indestructible. Les métaphysiciens n'ont jamais su quoi faire avec les plantes : elles échappent aux divisions binaires tranchées entre le vivant et le mort, l'animé et l'inanimé, l'actif et le passif, l'individu et la totalité. En somme, pour moi, il ne s'agit pas d'un simple oubli, mais d'une répression active de la végétalité par la métaphysique, qui s'est consolidée sur les bases de cette répression.

Concrètement, qu'y a-t-il de perturbant pour la pensée dans la vie des plantes ?

➤ **M. M.** — Bien des choses ! Virtuellement, une plante est immortelle. Elle ne meurt qu'en vertu de causes extérieures. Autrement, elle n'arrête jamais de pousser, et n'atteint jamais sa forme finale. Toutes ses parties – cellules, feuilles, tiges – sont →



relativement indépendantes, comme on le voit avec la bouture : une feuille peut prendre racine. Le botaniste Charles-François Brisseau-Mirbel [1776-1854] résume les choses ainsi : « *chaque cellule est une utricule distincte et il ne paraît pas que jamais il s'établisse entre elles une véritable liaison organique. Ce sont autant d'individus vivants, jouissant chacun de la propriété de croître, de se multiplier, de se modifier dans certaines limites, travaillant en commun. [...] La plante est donc un être collectif* »<sup>1</sup>. Le fonctionnement de la plante n'est pas centralisé. Ce qui explique que l'on puisse l'amputer d'une très grande partie et qu'elle continue à vivre, telles les souches d'arbres coupés qui produisent des rejets. Pour se multiplier, le végétal possède d'ailleurs bien d'autres techniques que la reproduction sexuée. De plus, contrairement à la plupart des vivants, la plante est autotrophe : elle ne se nourrit pas d'autres êtres mais de matière inorganique [eau, sels minéraux, carbone]. Tout cela embarrasse la pensée.

Au contraire, avec votre notion de phytocentrisme, vous essayez de penser la vie à partir du végétal...

► M. M. — Je pense qu'il est toujours préférable de partir du singulier pour penser la dimension universelle qui s'y trouve. Autrement, si l'on part d'une idée générale de la vie, nous sommes réduits à voir les différentes formes de vie comme de simples variations d'un thème global. En l'occurrence, il me semble que le type de vie le plus

incertain, celui des *phuton*, des êtres croissants, se révèle le plus essentiel pour penser les autres êtres qui, en plus de leur mode respectif de vitalité, ont en partage la vie végétative. Le grec *physis*, que l'on traduit en général par nature, est d'ailleurs lié, étymologiquement, au mot *phuton*<sup>2</sup>.

Vous recentrez donc la pensée sur la plante, mais peut-on encore parler de centre ?

► M. M. — « *Le nombre de parties d'une plante reste indéterminé : elle peut pousser de partout puisqu'elle vit aussi de partout* », dit Théophraste [philosophe, botaniste et naturaliste grec, 371-288 av. J.-C.]<sup>3</sup>, par contraste avec les animaux dont l'organisme est constitué d'un nombre déterminé d'organes tous dépendants les uns des autres. Les plantes représentent en effet un centre décentré, qui échappe à notre langage zoocentré. Ce qui les rend « bizarres », c'est que la dispersion, la différence, la métamorphose – le terme favori de Goethe – ne sont pas chez elles des épiphénomènes mais des traits essentiels. Il n'y a pas, en deçà de ces variations incessantes, de substance stable. Cette malléabilité – plasticité phénotypique, en langage scientifique – permet aux plantes de survivre à des événements catastrophiques, y compris au dérèglement climatique : ainsi, certaines espèces de *festuca* ou de *carex* – des plantes alpines – sont capables de modifier l'épaisseur de leurs feuilles pour s'adapter à la hausse des températures. L'indétermination des plantes est

liée à leur harmonisation fondamentale avec les conditions environnementales des lieux où elles croissent. Leur milieu détermine ce qu'elles sont et comment elles sont de manière sans doute plus profonde que leur génotype. Pour le dire autrement : les plantes sont un milieu et au milieu : des points d'intersection entre de multiples éléments, entre de multiples mondes. Des milieux mais pas des centres.

C'est-à-dire ?

► M. M. — Les plantes vivent en continuité et contiguïté avec le milieu où elles croissent. Mais surtout, elles habitent en même temps plus d'un monde, plus d'un environnement : elles se déploient au-dessus et en dessous du sol. Chacun de ces enracinements les déracine de l'autre. Elles tiennent ainsi le milieu entre ces mondes disjoints – ainsi qu'entre l'organique et l'inorganique. Les plantes sont des intermédiaires, des carrefours inimitables entre des choses et des mondes divers.

Qu'est-ce qui fait l'unité d'une plante, si celle-ci est d'abord une interface entre d'autres êtres, ainsi qu'un ensemble de parties plus ou moins autonomes ?

► M. M. — Certains penseurs, dans la tradition allemande du XIX<sup>e</sup> siècle, ont essayé de dépasser la « fragmentation » interne des plantes, de les penser comme unités dynamiques. Hegel, par exemple, pour qui la plante est en quelque sorte le premier échelon de l'individualité : « *la vitalité subjective, ce qui est vivant, commence dans la nature végétale ; l'individu, mais encore en tant qu'il est hors de lui-même et qu'il se dissocie en ses membres, lesquels sont eux-mêmes des individus.* »<sup>4</sup> Et d'ajouter : « *Ce défaut d'unité interne lui interdit d'accéder au sentiment.* »

Les recherches récentes ont mis au jour que les plantes possèdent des mécanismes

« Leur malléabilité permet aux plantes de survivre à des événements catastrophiques, y compris au dérèglement climatique »

1. Charles-François Brisseau-Mirbel, *Nouvelles Notes sur le cambium*, in *Extrait des archives du museum d'histoire naturelle*, Gide éditeur, 1839, pp. 307-308. 2. *Physis* et *phuton*, via le verbe *phuein* « faire pousser, faire naître », appartient à la racine *\*bh* « être, pousser, croître », que l'on retrouve dans l'allemand *bin* (« [je] suis ») et *bauen* (« bâtir »), dans l'anglais *be* (« être ») et dans le passé simple du verbe « être » : *fus, fut*, etc. Dans son *Introduction à la métaphysique*, Heidegger note que cette racine est apparentée à « pha, fainestai. La fusiz [sic.] serait ainsi ce qui entre dans la lumière en s'épanouissant, fuéin, briller, luire, paraître, et par suite apparaître » [NDLR]. 3. Théophraste, *Recherches sur les plantes*, trad. Suzanne Amigues, Belin, 2010, p. 4. 4. Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques*, trad. Maurice de Gandillac, Gallimard, 1970, § 337, p. 320.





complexes d'auto-intégration. Il existe bien entendu des mécanismes internes stables comme la circulation du calcium et des hormones. Mais la plupart de ces mécanismes, loin de clarifier les choses, brouillent les lignes de partage entre les communautés de plantes, les individus et les parties de ces individus. En effet, il ne s'agit pas d'articulations abstraites mais occasionnelles, contextuelles. Par exemple, lorsqu'elles sont attaquées par des prédateurs herbivores, les feuilles de tomates libèrent des messagers chimiques aériens. Mais il est difficile de déterminer si elles avertissent, ainsi, d'autres plantes de la même espèce – ou même d'autres espèces – ou bien d'autres parties de la même plante, ou les deux. En tout cas, cette forme d'intégration est temporaire, et cesse quand l'attaque prend fin.



**MICHAEL MARDER**

Philosophe états-unien. Professeur au département de philosophie de l'Université du Pays basque Vitoria-Gasteiz. Spécialiste de philosophie environnementale et de pensée écologique, de théorie politique et de phénoménologie. Défrichant un champ d'étude négligé par la

tradition philosophique continentale, il bâtit une pensée qui prend en considération les plantes en tant qu'êtres dotés de leur propre forme de subjectivité. Parmi ses travaux, un seul a été traduit en français à ce jour : *Tchernobyl Herbarium. Fragments d'une conscience en éclats* (Fondation Mindscape/EBL Éditions, 2016) sur des

rayogrammes réalisés à partir de plantes ayant poussé dans le sol irradié de Tchernobyl. Il a lui-même été victime, enfant, de radiations alors qu'il séjournait dans un sanatorium au bord de la mer Noire (Russie) lors de l'explosion de la centrale nucléaire, en 1986.

© Collection personnelle

Qu'en est-il des intégrations interspèces ?

► M. M. — Nous savons que la communication interspèces existe : les feuilles de citron vert réagissent par exemple aux alertes de plants de concombre. Mais les plantes forment aussi des alliances qui transgressent les lignes de partage entre les règnes : les *apex* racinaires, notamment, collaborent avec des champignons, des bactéries, et d'autres formes de vie. Les plantes coopèrent aussi, bien sûr, avec les insectes – des abeilles et papillons pour la pollinisation aux fourmis qui vivent en symbiose et protègent des herbivores les *Macaranga tribola*, des arbres qui leur servent d'hôtes. Tous ces éléments indiquent pour moi que les plantes existent à un niveau infra et supra-individuel : elles construisent des unités cohérentes d'existence trans et interspèces, tout en laissant assez de libertés à leurs parties pour exister en tant qu'unité cohérente.

C'est ce que vous exprimez par l'expression « *the plant that is not one* » (la plante qui n'est pas une / la plante qui n'en est pas une) que vous utilisez dans un article ?

► M. M. — Toute plante est à la fois plus et moins qu'une : elle est à la fois une communauté de plantes « diverses » qui, par exemple, partagent le même réseau racinaire, comme *Pando* [une colonie clonale de

*faux-trembles tous issus d'un même système racinaire et possédant donc tous le même patrimoine génétique, qui passe pour l'organisme le plus vieux et le plus lourd de la planète]* et un assemblage de « fractales » végétales semi-indépendantes au sein de la « même » plante. Nous ne savons plus où finit l'un et où commence le multiple. L'expression peut aussi être comprise dans un autre sens : la plante n'existe pas. Les multiples êtres végétaux ne peuvent être subsumés sous une unité conceptuelle.

Dans le même article, vous comparez cet effacement de l'individualité à l'idée de fécondité chez Levinas...

► M. M. — L'effacement de l'individualité dans la plante ne devrait pas être perçu comme un geste négatif de désindividuation. J'y vois plutôt une forme de libération : avec l'effacement de l'individualité et de l'identité, je crois que nous pourrions assister à une prolifération de croissances indomptables. Cet effacement est en lui-même fécond, il libère la fécondité que nous emprisonnons dans l'identité individuelle. Levinas voyait dans la fécondité un défi lancé à tout ce qui enferme le sujet dans le Même. « *Je suis mon enfant* »<sup>5</sup>, dit-il. Il ne s'agit pas d'une expansion impérialiste de l'égo, au contraire : c'est une affirmation ambiguë, paradoxale car, en même temps,

je ne suis pas mon fils. Cette violation patiente de la logique énonce pour moi le motif de l'identité végétale bourgeonnante : l'identité de la non-identité, la plante comme son propre autre.

Pouvez-vous expliquer votre idée de « *verdissement de la conscience* » ?

► M. M. — Alors que l'animalité de l'homme a été activement réprimée dans l'histoire, sa végétalité a été purement et simplement rendue invisible. Je vois mon travail comme un effort de phyto-psycho-analyse pour prendre conscience de cette part oubliée de végétalité qui constitue nos esprits et nos corps. Nous devrions remettre en question l'idée que nos corps sont des totalités organiques intégrées, et explorer ce qu'ils partagent avec le végétal. L'exposition, d'abord : comme les plantes, nous sommes dans un rapport actif de réception et d'interprétation avec le monde, qui se joue à la surface de notre peau et dans nos sens. Mouvement végétal, ensuite : même si la croissance illimitée ne prend pas des proportions comparables à ce qui se passe chez les plantes, nos ongles et nos cheveux passent souvent pour des restes ou des rappels de notre corporalité végétale. Enfin, notre peau contredit l'idée d'une →

5. Emmanuel Levinas, *Totalité et Infini*, Le Livre de Poche, 2000, p. 310.



corrélation stricte entre structure anatomique et fonction : la peau « respire », elle « entend » en enregistrant les vibrations à sa surface, elle « voit » car elle est photosensible.

Cette végétalité s'exprime aussi dans notre fonctionnement mental ?

❖ M. M. — Si nous rejetons le dualisme cartésien entre corps et esprit, il devient évident que notre fonctionnement mental est affecté par cette végétalité corporelle. Notre intentionnalité, notre capacité d'attention, notre orientation psychique vers quelque chose – tout ceci ressemble au mouvement de croissance végétale, orienté vers le soleil. La strate psychique correspondant à l'alimentation et à la reproduction – les éléments essentiels du *threptikon*, de l'« âme nutritive », qui appartient à tous les vivants, et qu'Aristote qualifie aussi, dans l'*Éthique à Nicomaque*, d'« âme végétative » – est devenue, au cours du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, la pierre de touche des théories psychophysiologiques, à commencer par celles de Freud et de Nietzsche. La phénoménologie de l'espace et du temps rejoint l'expérience qu'a la plante du haut et du bas, ainsi que de la durée appréhendée par le cycle des saisons et l'alternance du jour et de la nuit. La liste est longue.

Vous allez jusqu'à parler d'une « intentionnalité non-consciente » chez la plante. Il existe donc une subjectivité sans conscience ? Dira-t-on que les plantes « ont » un monde ?

❖ M. M. — Depuis Freud et d'autres, l'idée qu'il existe une subjectivité sans conscience est bien installée. Mais le « sans » ne doit pas être compris négativement : le mode inconscient d'existence est une riche infrastructure qui permet le fonctionnement de la conscience et interfère sans cesse avec lui. Nous sommes présents au monde en excès par rapport à ce qui percole dans la

« Alors que l'animalité de l'homme a été activement réprimée dans l'histoire, sa végétalité a été purement et simplement rendue invisible »

conscience. Mon corps examine en permanence son environnement, et m'alerte en cas de problème. La plante fonctionne de manière très similaire. N'est-ce pas le signe le plus évident d'un « être-au-monde » ? Heidegger rejette cette idée : comme il l'explique dans les *Concepts fondamentaux de la métaphysique*, seul l'homme « a un monde ». Ce faisant, le « penseur de l'être » réduit le rapport au monde à un avoir. Pourquoi le critère de l'appropriation serait-il pertinent ? Les plantes sont très subtiles quant aux changements qu'elles induisent dans le lieu de leur croissance (humidité de l'atmosphère, composition du sol, etc.) ; et leur milieu les transforme en retour. Ainsi, elles engagent avec leur environnement des relations interactives, que je qualifie plus précisément d'« inter-passives » parce qu'elles font fi des mécanismes d'appropriation. Une leçon pour le *Dasein* ?

Vous venez d'évoquer l'influence des plantes sur leur milieu. Plus globalement, les plantes ont joué un rôle quasiment cosmologique, elles ont rendu la Terre habitable, n'est-ce pas ?

❖ M. M. — Les plantes, en effet, ont façonné le milieu élémentaire de la vie : non seulement l'air mais aussi les sols, la terre. C'est une évidence qui mérite d'être rappelée alors que nous vivons une nouvelle époque géologique centrée sur l'homme : l'Anthropocène. Les plantes enrichissent l'air d'oxygène. Au contraire,

notre respiration – j'entends par là aussi bien la respiration physique que les émissions de gaz de nos corps techniques – relâche du dioxyde de carbone. Même chose pour les sols : en se décomposant, les végétaux assurent la fertilité du sol pour une croissance future, alors que la modernité industrielle truffe le sol de substances non-biodégradables comme les plastiques. Bref, nous agissons de manière diamétralement opposée.

Les choses sont plus terribles encore lorsqu'on réalise que les gaz que nos corps techniques expirent proviennent de résidus de vie végétale passée : charbon, pétrole, etc. Nous réanimons des dépouilles végétales, nous les déterrons, nous les incinérons, et surtout, nous les forçons à abîmer l'atmosphère produite par les plantes vivantes. Même chose pour les sols : les plastiques, produits dérivés du pétrole, ont une racine végétale. Mais au lieu de façonner les sols, ils altèrent les métabolismes de décomposition.

La métaphysique de la modernité industrielle dresse la vie contre la vie, le souffle contre le souffle, les plantes contre les plantes. Elle valorise tout ce qui, au nom de l'idéal abstrait d'éternité, dénie à la vie finie son futur. C'est sans doute pourquoi j'en reviens aux plantes : pour reprendre un souffle qu'il ne me revient pas d'initier, et pour prêter attention aux êtres que la métaphysique subvertit dans la course létale de son auto-consolidation.



# Nature et réalisation de soi

Le philosophe norvégien Arne Næss en appelle à une « réalisation de soi » qui outrepassse les limites de l'ego en instaurant une approche écologique de l'être-au-monde. Il s'agit de vivre en communauté avec tous les autres êtres vivants.

## EXTRAIT

« **T**raditionnellement, la maturité du soi est considérée comme un développement en trois phases, allant de l'ego au soi social. [...]

Mais la Nature est négligée dans la conception de ce processus. [...] Voilà pourquoi j'essaie d'introduire la notion de "soi écologique". Nous devons nous penser à la fois dans, pour et issu de la Nature depuis notre origine. La société et les relations humaines sont importantes, bien entendu, mais le soi est constitué par des relations bien plus riches. [...] Confondre la réalisation de soi avec un *ego-trip* témoigne d'une vaste incompréhension du soi humain. [...] Si votre soi englobe un autre être, vous n'avez pas besoin d'une injonction morale pour vous en préoccuper. [...] La réalisation de soi implique l'expérience des aspects infiniment riches et joyeux de la réalité. Mais il est erroné de localiser cette joie, selon mon intuition, dans la conscience. Ce qui est joyeux n'est pas "subjectif". C'est un attribut d'une réalité plus large que l'ego conscient. [...] Il est inexact de croire que la matière dont nous ressentons la Nature est la même chose que ce qu'est la Nature en réalité. En fait, la réalité est si riche que nous sommes incapables de l'appréhender entièrement d'un coup. Nous en percevons des parties, des aspects séparés. L'arbre joyeux du

matin n'est pas le même que l'arbre triste du soir, même s'ils possèdent la même structure abstraite – physique. Il est on ne peut plus humain de chercher un but ou une raison ultime d'être dans le monde. Mais il s'agit, sans doute, d'une manière inexacte de poser la question, qui suggère que ce but ou cette raison sont en dehors ou au-delà du monde. Peut-être pouvons échapper à cette tentation en vivant "dans le monde". [...] Contrairement au plaisir ou au bonheur, la notion de réalisation de soi a le mérite d'être clairement applicable à tout être possédant une certaine gamme de potentialités. [...] Les termes plaisirs et bonheur ne peuvent être aussi facilement généralisés. Le concept de réalisation de soi découle directement de celui de soi écologique posé précédemment. Considérons par exemple les mantes religieuses – un groupe étonnant d'insectes voraces. Leur nature fascine bien des gens. L'accouplement fait partie de leur autoréalisation. Cependant, certains mâles sont mangés par les femelles lors de la copulation. Sont-ils heureux ? Prennent-ils du plaisir ? Nous ne le savons pas. Bien joué si c'est le cas ! En réalité, ils nourrissent leur partenaire pour que leur descendance soit forte. [...] Autoréalisation, oui ; bonheur, non. Il est possible de maintenir la relation interne entre réalisation de soi et bonheur chez les hommes et certains animaux. [...] Le bonheur est un sentiment, c'est vrai, mais l'acte de réaliser un potentiel procède toujours d'une interaction impliquant, comme une seule unité concrète, trois aspects abstraits : sujet, objet et médium. Ce que j'ai dit à propos de la joie trouvée dans la Nature vaut aussi pour le bonheur trouvé dans la Nature. Nous devons éviter de les considérer comme de simples sentiments subjectifs. La riche réalité s'enrichit à travers l'investissement spécifique de l'homme. Nous sommes la première forme d'être vivant qui possède les possibilités de vivre en communauté avec tous les autres êtres vivants. Il nous revient de réaliser toutes ces potentialités, dans un futur plus ou moins proche. »

**ARNE NÆSS**  
(1912-2009)

Philosophe norvégien. Résistant, militant pacifiste, spécialiste de Spinoza. Frappé par la découverte de *Silent Spring* (1962) de Rachel Carson, il jette les bases en 1973 de l'« écologie profonde » : récusant la vision anthropocentrique de ce qu'il nomme l'« écologie superficielle », il critique les valeurs au



fondement même du mode de production impliquant les dégâts environnementaux. Parmi ses livres disponibles en français, chez Wildproject : *Vers l'écologie profonde* (2009) et *La Réalisation de soi. Gandhi, Spinoza, le bouddhisme et l'écologie profonde* (2015).



## TERRE SACRÉE

Slavoj Žižek s'insurge contre la nouvelle sacralisation de Mère Nature. La nature, dit-il, se moque éperdument de l'homme, c'est un chaos et un « *pur non-sens contingent* ».

Catherine Larrère au contraire s'oppose au désenchantement du monde et revendique un « *frisson sacré* » devant la nature. Sanctuariser la nature, plaide-t-elle, c'est aussi la défendre en la soustrayant à la prédation économique.



POUR / CONTRE

SLAVOJ ŽIŽEK/CATHERINE LARRÈRE

Propos recueillis et traduits par Octave Larmagnac-Matheron



# LE NOUVEAU CULTE DES SOCIÉTÉS SÉCULARISÉES

SLAVOJ ŽIŽEK

**A**vant toute chose, je tiens évidemment à dire que je suis pro-écologie. Cela étant, il y a bien des problèmes avec la manière dont on pense l'écologie aujourd'hui. La nature est notamment en train de devenir l'objet d'un nouveau culte, une nouvelle autorité suprême, absolue, indiscutable, dans nos sociétés sécularisées. Un nouvel opium pour les masses, une forme d'idéologie qui interdit la discussion. Certains écologistes sacralisent la Terre Mère et en font une nouvelle divinité. Chose étonnante, au passage : pendant le plus clair de l'histoire humaine, la finitude était du côté de la matière, et l'infini du côté du divin. Mais aujourd'hui, avec cette sacralisation de la Terre, ces deux dimensions – sacré et finitude – tendent à se confondre. La Terre Mère nous reconduit sans cesse à notre finitude, aux limites concrètes de notre existence, corporelles ou planétaires. Gaïa ne nous pousse pas à un dépassement des frontières de notre humanité, bien au contraire. Elle réquisitionne l'homme individuellement, et exige de lui qu'il confesse s'il a bien recyclé ses déchets, éteint toutes les lumières, fermé le robinet lorsqu'il se lavait les dents... La Terre Mère est au cœur d'un dogme qui martèle la

responsabilité et la culpabilité individuelles de l'homme. Cette sacralisation de la nature repose, au fond, sur une idée qui devrait selon moi être totalement abandonnée : la représentation de la nature comme un ordre, un équilibre harmonieux, régulier, stable, homéostatique, se reproduisant en permanence à l'identique, et que seul l'homme viendrait perturber.

Bien entendu, il est indéniable que l'activité humaine – et en particulier le productivisme capitaliste – perturbe la nature et conduit à un réchauffement. Mais il faut aussi garder en tête qu'en elle-même, la nature est un déséquilibre permanent, un effroyable chaos. Pensez au charbon et au pétrole, qui alimentent la crise climatique actuelle : ils sont le fruit d'extinctions massives d'êtres vivants. La nature abonde en catastrophes – séismes, éruptions, ou épidémies – qui n'ont pas attendu l'avènement de l'homme et son action pour transformer le visage de la planète. Il n'est pas de lieu idyllique de communion que l'humanité aurait ruiné, comme le croient les mélancoliques. Mère Nature se moque éperdument de l'homme. Elle est brutale, radicale, indifférente aux droits et aux devoirs, à nos idées de bien et de mal. Son mouvement est un pur

non-sens contingent. Non, nous ne la « blessons » pas. Non elle ne se « venge » pas de nous. Il est très difficile d'accepter ce non-sens radical. Voyez les discours apocalyptiques, qui me semblent toujours essayer de trouver une signification à la catastrophe. Rien n'a de sens intrinsèque dans la nature. Hegel a dit très justement les choses avec le terme *Entlassen* : laisser, laisser les choses venir et s'effondrer dans leur altérité et leur extériorité radicales. Les choses, en effet, peuvent tourner terriblement mal dans la nature. Nous devons l'accepter, mais non y voir un exemple à suivre ! Placez-vous par exemple du point de vue d'un évolutionniste strict : que devrait-il penser de l'épidémie de coronavirus ? C'est évident. Qui meurt, en effet ? Les personnes âgées, les individus les plus fragiles, les malades. Du point de vue de la sélection naturelle, l'épidémie est une aubaine : elle purge l'espèce des faibles et ne conserve que les forts. C'est une idée

### SLAVOJ ŽIŽEK

Philosophe, psychanalyste slovène, spécialiste de Lacan et de Hegel. Parmi ses ouvrages traduits en français : *Quelques réflexions blasphématoires. Islam et modernité* (Actes Sud, 2015), ouvrage sur l'islam radical écrit suite aux attentats de 2015 en France ; *La Nouvelle Lutte des classes. Les vraies causes des réfugiés et du terrorisme* (Fayard, 2016) où il soutient que la

mondialisation, en excluant des régions entières, engendre l'extrémisme et le déplacement de populations et en appelle à la solidarité internationale pour endiguer ces phénomènes ; et *L'Actualité du Manifeste du Parti communiste* (Fayard, 2018). Il vient de publier *Dans la tempête virale* (Actes Sud, 2020) autour de la pandémie de Covid-19.



# UN SANCTUAIRE INVIOLE

CATHERINE LARRÈRE

impossible à cautionner. Voilà pourquoi je pense que nous devons à tout prix éviter de sacrifier la Terre, de nous y fier.

Sacraliser revient à laisser à la nature son mystère, ses secrets, et s'interdire d'agir sur elle. C'est le mythe de la nature inviolée. Au contraire, nous avons besoin de science, de compréhension, et d'action. Je crois que, de ce point de vue, il est très inexact de dire que nous nous sommes trop éloignés de la nature, que nous ne sommes plus assez immergés en elle, que nous devons reprendre contact avec elle. Au contraire : nous ne sommes pas allés assez loin ! Il faut dénaturer la nature et l'homme. Cela rejoint ce que je disais sur la finitude, qui est devenue une catégorie centrale des spiritualités écologiques : au contraire, nous devons

X penser au-delà de nos limites, et entrer dans une ère que l'on pourrait qualifier de post-humaine.

## CATHERINE LARRÈRE

Philosophe, professeure émérite de philosophie de l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne. Spécialiste de Montesquieu puis de l'éthique de l'environnement en France. Elle a introduit en France la pensée de nombreux chercheurs anglo-saxons en philosophie environnementale, et a théorisé les nouveaux rapports entre la nature et l'artifice humain à l'âge

de l'Anthropocène. Elle a notamment publié *Les Inégalités environnementales* (PUF, 2017) et, avec Raphaël Larrère, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement* (Aubier, 1997) ainsi que *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique* (La Découverte, 2015).

L'idée que l'écologie serait une nouvelle religion est une vieille histoire, qui remonte au moins au premier Sommet de la Terre à Rio en 1992. Les signataires de l'appel de Heidelberg<sup>1</sup> s'inquiétaient alors de « l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et nuit au développement économique et social ». Reléguer un nouveau savoir – écologique, en l'occurrence – dans l'irrationnel est une stratégie de défense courante. Bien entendu, il existe quelques fanatiques qui vouent un culte à la nature. Mais l'écologie n'est pas un dogme, c'est d'abord une science. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il faille exclure les approches spirituelles de l'écologie, comme le font bon nombre de penseurs.

Qu'il s'agisse de la méfiance des Lumières à l'égard de la croyance, de l'institution par le christianisme d'un culte des saints placés dans des « arrière-mondes » substitué au culte païen de la nature immanente, ou encore de l'approche mécaniste de l'univers prédominant dans la science moderne, nous sommes fortement imprégnés par une tradition qui refuse toute forme de sacralisation de la nature, et qui a conduit à un « désenchantement » du monde. L'opposition absolue entre science et religiosité est particulièrement marquée en France. Il n'y a pas si longtemps, le Cercle zété-tique<sup>2</sup> a voulu faire annuler une conférence d'Holmes Rolston III, un des grands penseurs américains de l'écologie, qui avait le « malheur » d'être pasteur ! Les choses sont beaucoup plus nuancées dans les mondes anglo-saxon et germanique, où il existe une longue tradition de théologie naturelle. Einstein lui-même parle de Dieu pour dire son étonnement devant l'ordre naturel. Bien souvent, la curiosité scientifique et la révérence à l'égard du monde ont une même source, qui est à la fois esthétique, éthique et affective

– un « frisson sacré ». Par ailleurs, sans faire de l'écologie une religion, il est clair que dans bien des cas – notamment pour des peuples non-occidentaux –, sacrifier la nature est une manière de défendre la Terre, de la sanctuariser, de la soustraire à la prédation économique. Tout ne s'achète pas. C'est bien le sens littéral du sacré : ce qui est intouchable. Le thème de la « valeur intrinsèque » des vivants, omniprésent dans l'écologie contemporaine, est une reprise sécularisée de cette idée.

La question n'est donc pas de faire de la sacralisation un passage obligé pour l'écologie, mais de ménager une place pour d'autres approches. Pierre Hadot, dans *Le Voile d'Isis* (2008) – un magnifique ouvrage –, montre très bien comment, à partir de la sentence d'Héraclite qui affirme que « la nature aime à se cacher », deux traditions se sont développées. D'un côté, le modèle prométhéen, qui prétend arracher tous les voiles, secouer la nature, la forcer à livrer ses secrets. De l'autre côté, l'attitude orphique, holistique, fusionnelle, dans laquelle « l'occultation de la nature [n'est] pas perçue comme une résistance qu'il faut vaincre, mais comme un mystère auquel l'homme peut être peu à peu initié ». L'approche prométhéenne est évidemment dominante dans la science moderne, mécaniste – plus encore chez Bacon que chez Descartes. Mais l'orphisme n'a jamais disparu. Lui faire une place permet, me semble-t-il, de penser des manières d'agir qui relèvent non plus de la « fabrication » prométhéenne mais du « pilotage ».

1. L'alerte lancée par les 1700 scientifiques internationaux présents au premier Sommet de la Terre fut court-circuitée par la motion des signataires de l'Appel d'Heidelberg orchestré en sous-main par les lobbies de l'amiante et du tabac. Bernés, de prestigieuses scientifiques et intellectuels (dont 72 prix Nobel) signèrent leur contre-appel. 2. Fondé en 1994 et dissout en 2005, le Cercle Zété-tique (du grec *zetein* : « chercher ») s'est proposé de regrouper les chercheurs universitaires et indépendants concernés par une approche sceptique du réel menée sans dogme ni *a priori*.



Le film *Le Jour d'après* (2004) de Roland Emmerich suit le paléoclimatologue Jack Hall (Dennis Quaid) occupé en Antarctique à forer des carottes de glace quand, soudain, le plateau de glace se détache du reste du continent. S'ensuivent des dérèglements climatiques majeurs sur la planète. D'énormes grêlons s'abattent sur Tokyo, de gigantesques tornades détruisent Los Angeles, et New York est noyée sous les eaux qui, bientôt gelées, transforment la ville en banquise. Sur la Station spatiale internationale, les astronautes regardent avec stupeur la planète prise dans les glaces.

# Leibniz climatologue

PAR OLLIVIER POURRIOL

## LA GOUTTE DE TROP

**C**atastrophe, en grec, signifie inversion. On imagine toujours quelque chose de soudain et brutal, sur le modèle du *Titanic*. Deux objets trop grands, un bateau et un iceberg, se rencontrent : le temps d'apprendre à survivre, il est déjà trop tard. Pourtant, même dans *Titanic*, la catastrophe respecte la notion de seuil. Le bateau se remplit progressivement d'eau, il peut flotter jusqu'à un certain point, puis soudain se brise. L'événement perceptible, massif, spectaculaire, n'est que l'avènement visible d'un progrès invisible.

Le film *Le Jour d'après* repose sur le même principe, et sur l'hypothèse d'un réchauffement climatique progressif jusqu'au seuil où tout bascule. Avant la catastrophe, les signes perceptibles des seuls regards exercés se multiplient : les météorologues repèrent

des températures anormalement basses, les climatologues constatent des fontes alarmantes au pôle Nord.

Même les événements énormes se produisent petit à petit. Telle est la leçon du philosophe et mathématicien Leibniz, inventeur des « *petites perceptions* » et du calcul intégral : la nature, explique-t-il, obéit à un principe de continuité, selon lequel toute différence de nature apparente repose sur l'accumulation de minuscules différences de degré. Le silence n'est que du bruit, mais imperceptible. La mort ? Un sommeil plus profond. Et nous, êtres sensibles, ne percevons que des variations. Autrement dit, nous ignorons tout ce qui se produit en dessous du seuil de notre conscience, nous sommes sourds et aveugles au monde de l'infracoscient, et pourtant, il existe, notre vie en dépend. Le vrai



## LE SUBLIME ET L'IRONIE

➤ **Ce film à grand spectacle ne fait pas que nous écraser sous le sublime.** Remarquons au passage que sub-lime, étymologiquement, désigne ce qui est au-dessus d'une limite, d'un seuil. C'est du trop grand pour nous. Kant le distinguait du beau

en précisant que le plaisir y était paradoxalement lié au sentiment de notre impuissance. *Le Jour d'après* va plus loin, et nous redonne puissance en introduisant ironie et humour. Première ironie, scientifique: le réchauffement climatique, en faisant fondre la calotte glaciaire, ouvre un immense

robinet d'eau froide au Nord, qui contrarie le courant chaud du *Gulf Stream*, venu du Sud et tempérant l'hémisphère Nord, d'où une glaciation soudaine de tout ce qui se trouve au-dessus de l'Équateur! •



# Est sublime ce en comparaison de quoi tout le reste est petit



Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, I, II, § 25.

## UNE LUTTE INTERNATIONALE

➤ **Une ironie en entraînant d'autres, les flux migratoires s'inversent,** et les habitants du Nord riche doivent se réfugier dans ce qu'ils appelaient jusqu'ici le Tiers-Monde. Les Américains désespérés entrent

massivement au Mexique. Les puissants perdent de leur superbe, et les savoirs ouvriers supplantent les pouvoirs bourgeois. Les frontières jusqu'ici rigides sont abolies par la catastrophe, qui redessine un monde commun. Michel Serres regrettait l'absence d'une véritable organisation mondiale, soucieuse de la planète plutôt

que des intérêts nationaux égoïstes. Ce n'est pas la moindre ironie de ce film que la vue finale qu'il nous offre, depuis la station spatiale internationale: au prix de millions de morts, certes, un monde aux frontières enfin abolies, uni par la douce blancheur d'une couche de glace. Là où la politique a échoué, la nature a réussi. Mais à quel prix? •

héros du *Jour d'après*, c'est donc Leibniz, lui-même imperceptible, déguisé en paléoclimatologue, et cherchant vainement à alerter les institutions internationales et le monde politique de l'imminence du danger. Mais, comme dans *Titanic*, quand le danger devient tangible, c'est qu'on ne peut plus rien. Nous avons beau être tous dans le même bateau, on voit bien qu'en changeant de taille, en passant à l'échelle de la planète, le paquebot est devenu ingouvernable.

Le capitaine du *Titanic*, s'il s'y était pris plus tôt, avait encore une chance d'éviter la collision fatale; ceux qui tiennent le gouvernail du monde peuvent-ils en dire autant? Y a-t-il d'ailleurs un capitaine? Et où se trouve le gouvernail? •





PARTIE II

## ***Éthique et politique de l'environnement: que faire ?***

**F**ace à la vague de chaleur dont on devine au loin l'écume, l'humanité se découvre un destin commun : renoncer ou périr. Renoncer à la prédation qu'elle exerce sur sa planète ou périr dans la lutte de tous contre tous et l'épuisement des biotopes. Le choix paraît évident ? Peut-être. Mais quel chemin éthique emprunter ? L'humanité doit-elle agir contre le réchauffement climatique comme les marins d'un navire qui prend l'eau se doivent de le calfater ? Ou cesser justement de se prendre pour l'unique équipage, *Master and Commander* du vaisseau Terre ?

33

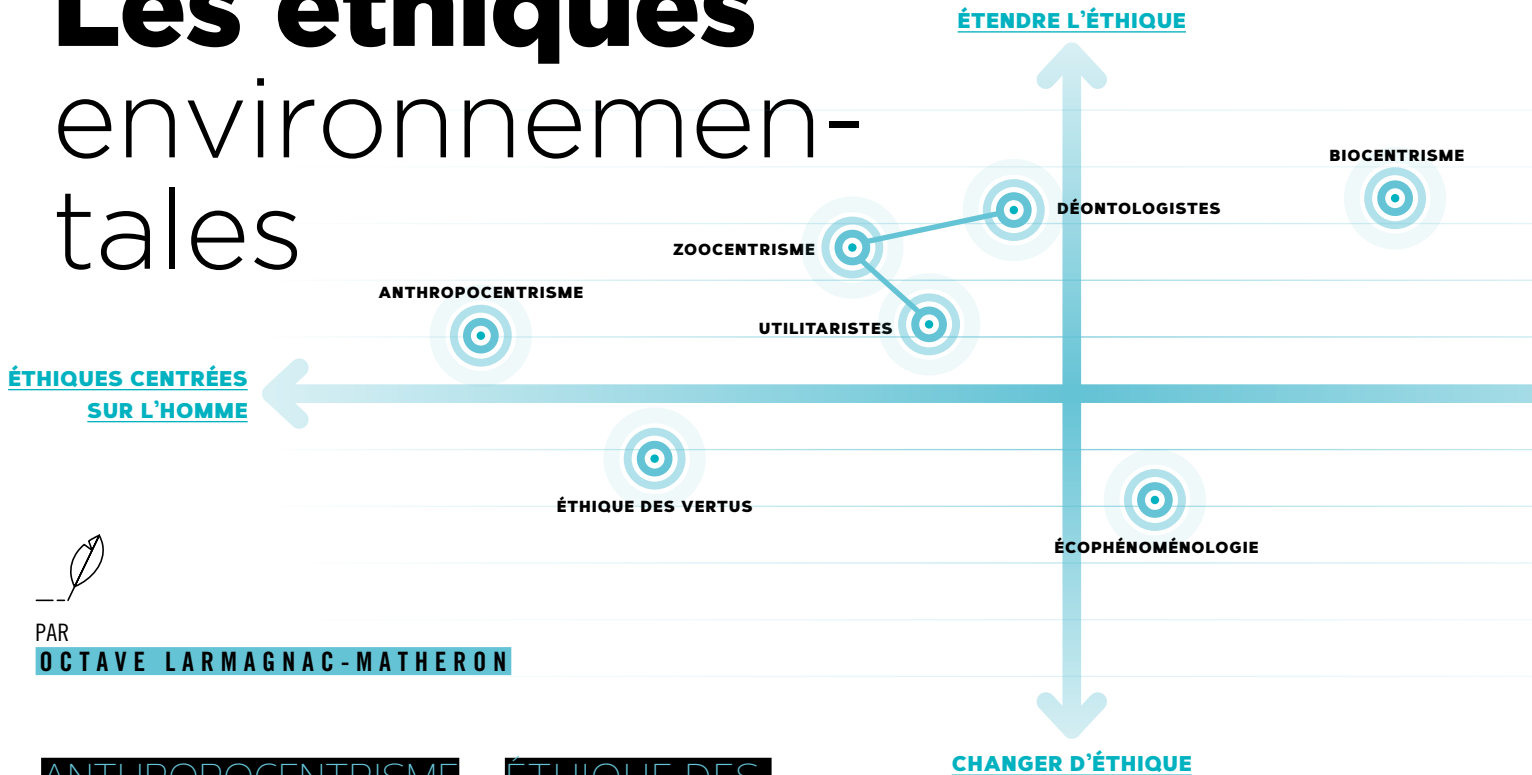


## Quelle place assigner aux êtres vivants dans la nature ?

Les animaux ont-ils des droits ? Que faire pour préserver l'écosystème ?

Panorama des points de vue éthiques.

# Les éthiques environnementales



PAR

**OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

### ANTHROPOCENTRISME

► Un mot d'ordre, de type conséquentialiste : la nature, les êtres vivants et les écosystèmes n'ont pas de valeur en eux-mêmes ; ils sont considérés dans la seule mesure où leur destruction peut avoir des conséquences dramatiques pour les êtres humains, qui demeurent l'unique point de référence en éthique.

#### LA CITATION

« Il est essentiellement moral de faire sur un animal des expériences, quoique douloureuses et dangereuses pour lui, dès qu'elles peuvent être utiles pour l'homme. »

Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865).

#### LA QUESTION

**Avons-nous des obligations morales envers les générations à venir ?**

À lire > Alan Gewirth, « *Human Rights and Future Generations* » (2001).

### ÉTHIQUE DES VERTUS ÉCOLOGIQUES

► Plutôt que de raisonner en termes de règles et de devoir, les théoriciens de l'éthique environnementale soulignent que la protection de la nature passe par une transformation de soi et de notre rapport au monde, et par l'acquisition de vertus comme « l'humilité environnementale ».

À lire > Thomas E. Hill Jr, « *Ideals of Human Excellence and Preserving Natural Environments* » (1983).

### ZOOCENTRISME

► En un mot, les zoocentristes veulent faire des animaux des sujets de droit – tout au moins, les animaux pourvus d'un système nerveux central.

#### LA CITATION

« Les animaux ont des droits – le droit d'être protégés par l'homme, le droit à la vie et à la multiplication de l'espèce, le droit à la liberté et le droit de n'avoir aucune dette envers l'homme. »

Luther Standing Bear (1868-1939).

### CHANGER D'ÉTHIQUE

#### LES QUESTIONS

**Quel statut accorder aux animaux dépourvus de système nerveux central ? Que faire des espèces invasives qui menacent les écosystèmes ? Faut-il distinguer espèces menacées et espèces courantes ?**

### UTILITARISTES

► Les animaux doivent avoir des droits et être considérés comme des sujets moraux parce qu'ils ressentent la souffrance.

#### LA CITATION

« La question n'est pas : peuvent-ils raisonner ? ni : peuvent-ils parler ? mais : peuvent-ils souffrir ? »

Jeremy Bentham, *Introduction aux principes de la morale et de la législation* (1789).

#### LA QUESTION

**Comment traiter les animaux sans système nerveux central ?**

À lire > Peter Singer, *La Libération animale* (1975). Voir pp. 34-37 (Peter Singer).





ÉCOCENTRISME



ÉTHIQUES  
DÉCENTRÉES  
PAR RAPPORT  
À L'HOMME

ÉCOLOGIE PROFONDE



DÉONTOLOGISTES

➤ La question n'est pas la souffrance animale, mais le fait que les animaux sont des « fins en soi », des « sujets de vie » dont le développement est subordonné à une certaine finalité. Si cette finalité ne peut s'accomplir, si un animal ne peut se déployer pleinement, c'est qu'il a subi un mal.

LA QUESTION

**Les êtres vivants non-animaux (plantes, champignons, bactéries et autres unicellulaires...) ne sont-ils pas, aussi, des sujets de vie?**

À lire > Tom Regan, *Les Droits des animaux* (1983); Christine M. Korsgaard, *Fellow Creatures: Our obligations to other animals* (2018).

BIOCENTRISME

➤ Les biocentristes veulent faire reconnaître un statut moral à tous les êtres vivants, et pas seulement aux animaux – considérant que tous les vivants possèdent une valeur intrinsèque, indépendante de leur utilité pour l'homme, parce qu'ils sont des « centres téléologiques de vie ».

LA CITATION

«... un objet d'un type entièrement nouveau, rien moins que la biosphère entière de la planète, s'est ajouté à ce pour quoi nous devons être responsables, parce que nous avons pouvoir sur lui.»

Hans Jonas, *Le Principe responsabilité* (1979).

LES QUESTIONS

**Comment l'homme peut-il survivre s'il doit respecter toutes les formes de vie? Faut-il établir une hiérarchie morale entre les vivants?**

À lire > Albert Schweitzer, *Ma vie et ma pensée* (1931); Paul Taylor, *Respect for Nature: A Theory of Environmental Ethics* (1986); Holmes Roston III, *A New Environmental Ethics: The Next Millennium for Life on Earth* (2012).

ÉCOCENTRISME  
OU LAND ETHICS

➤ Les écosystèmes possèdent une dimension morale; pas les individus ou les espèces qui les peuplent – ce qui autorise, par exemple, à intervenir pour éliminer un nuisible.

LA CITATION

«Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse.»

Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables* (1949).

LES QUESTIONS

**Comment s'articulent les écosystèmes locaux et l'écosystème-Terre? Si l'on reconnaît que les écosystèmes évoluent en permanence, que s'agit-il de préserver ou de restaurer? Ne risque-t-on pas de sacrifier les individus au profit du milieu, et donc de sombrer dans un «éco-fascisme»?**

À lire > Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables* (1949).

Voir extrait p. 41 (Leopold).

ÉCOLOGIE  
PROFONDE

➤ La plupart des éthiques environnementales s'avèrent tributaires d'une vision anthropocentrique. Une révolution métaphysique globale, une transformation radicale de notre vision du monde s'imposent, qui passent aussi bien par la politique que par les arts. Le débat rationnel est insuffisant.

LA CITATION

«Sans changement de mentalité et de style de vie, la crise écologique ne peut être résolue.»

Arne Næss, in M. Bookchin et D. Foreman, *Quelle écologie radicale?* (1994).

LA QUESTION

**Concrètement, quelles sont les mesures proposées par l'écologie profonde (deep ecology)?**

À lire > Arne Næss, «Le mouvement écologique superficiel et le mouvement écologique profond, de longue portée» (1973); John Baird Callicott, *Thinking Like a Planet. The Land Ethic and the Earth Ethic* (2014); Warwick Fox, *Toward a Transpersonal Ecology* (1990).

Voir extraits p. 27 et 77 (Næss et Callicott).

ÉCOPHÉNOMÉNOLOGIE

➤ Nos éthiques reposent sur des conceptions métaphysiques qui ont engendré la crise écologique. Elles ne sont donc d'aucune utilité. Seule une conversion du regard peut permettre de reconnaître le «sens moral de la nature».

LA CITATION

«Si nous sommes pris dans un type de rapport au monde que nous avons créé, seule une refondation totale de ce rapport nous permettra de changer, nous et nos actions.»

Neil Evernden, *The Natural Alien: Humankind and Environment* (1985).

À lire > Erazim Kohák, *The Embers and the Stars* (1984); Neil Evernden, *The Natural Alien* (1985); Joseph Grange, *Nature. An Environmental Cosmology* (1997).

L'ÉCOLOGIE  
EN PRATIQUEComment mettre en pratique ses engagements  
théoriques en matière d'écologie ?

Quelques réponses avec deux philosophes :

Dominique Bourg, penseur franco-suisse, partisan d'une «*écologie intégrale*», et Peter Singer, philosophe australien pionnier de l'antispécisme.

POUR / CONTRE

DOMINIQUE BOURG/PETER SINGER

Propos recueillis et traduits par Naomi Hytte

FAIRE  
DES  
ENFANTS ?

© iStock



DOMINIQUE BOURG

**L**a question se pose dans un contexte général particulier : l'humanité va être confrontée à une situation à laquelle elle n'a jamais été confrontée. Nous avons survécu à l'âge glaciaire, mais, à l'époque, le changement de température était de l'ordre d'un degré tous les mille ans. En quarante ans, le réchauffement a été de neuf dixièmes de degré, et il sera encore de deux ou trois degrés selon nos actions. On risque alors d'atteindre une « planète étuve », dont la capacité à accueillir l'espèce humaine et les autres espèces sera drastiquement réduite. Refuser de faire des enfants revient certes à parier sur le pire, mais quand on voit la planète vers laquelle on court, malheureusement ce n'est pas absurde.

La comparaison avec Malthus est intéressante, parce qu'il s'agit ici d'un raisonnement tout à fait inverse. À l'époque de Malthus,

la notion de risque écologique, qui suppose une influence massive des activités humaines sur le système Terre, n'existait pas. Le problème était d'ordre économique : on jugeait illégitime que les pauvres se reproduisent parce qu'ils n'avaient pas les moyens de subvenir à leurs besoins. Le raisonnement des personnes qui refusent de faire des enfants aujourd'hui n'est pas le même. J'identifie chez eux deux raisons. D'une part, nous, Occidentaux, savons que nos enfants participeront à la pollution et à la destruction de l'environnement, compte tenu du système dans lequel ils vivront. D'autre part, le risque climatique touche tout le monde, même les plus riches : nous n'avons plus l'assurance d'une situation future stable.

Ces deux raisons me semblent valables. Je peux comprendre ce raisonnement à l'échelle individuelle, et ce choix dépend de la sensibilité de chacun.

Mais je ne pense pas que ce soit ce à quoi l'on doit inviter politiquement. Refuser de faire des enfants, c'est contribuer à fermer définitivement l'horizon des générations futures. Or je ne peux pas exclure la possibilité, lointaine et incertaine, que l'humanité puisse, avec une population réduite, retrouver un équilibre avec son milieu.

Enfin, il faut noter que ma responsabilité morale sur cette question dépend des aspects du problème écologique que l'on prend en compte. Le premier facteur qui influence le climat, c'est notre mode de vie : ici, ce n'est pas la démographie le problème, mais plutôt l'usage de nos richesses. En revanche, si j'envisage le problème écologique du point de vue de l'effondrement de la biodiversité, la démographie entre directement en compte. La vie de tout être humain, compte tenu de ses besoins fondamentaux, implique un coût minimal sur l'environnement. De ce point de vue, chaque individu qui naît ajoute un poids sur cette Terre qui n'en peut déjà plus.

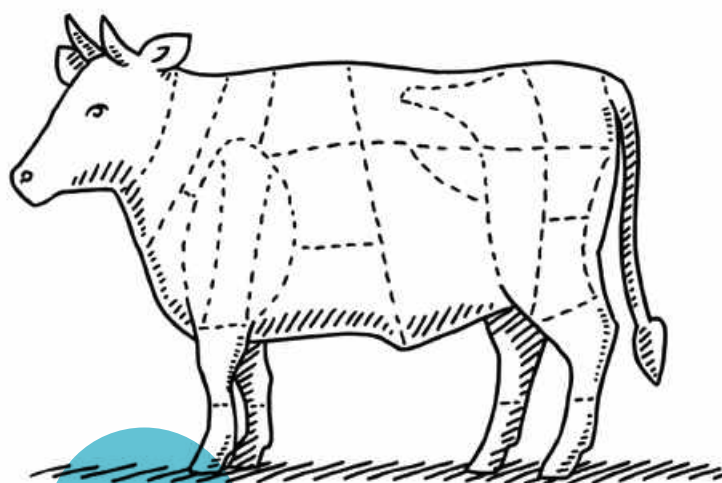


PETER SINGER

**U**ne raison évidente justifie le choix de ne pas avoir d'enfant : ils participeront inévitablement à l'émission de gaz à effet de serre. C'est tout particulièrement le cas dans les pays riches, où la consommation, et donc la production de gaz à effet de serre, sont importantes. Dans ces conditions, la croissance démographique a évidemment un impact sur le climat, et continuera d'en avoir si nous continuons d'utiliser nos technologies actuelles pour produire et nous déplacer, et si nous continuons de manger de la viande.

Au-delà de la croissance démographique, il convient évidemment de changer ces modes de vie. Mais je peux comprendre ceux qui préconisent d'agir en usant de ces deux moyens à la fois.





© iStock

## MANGER DE LA VIANDE?

Cela dit, il est assez paradoxal que ces personnes qui se soucient de l'avenir, notamment écologique, de la planète et de l'humanité, ne se donnent pas les moyens de transmettre ces valeurs et ces préoccupations en ayant des enfants. Un monde où seules les personnes qui ne s'inquiètent pas du réchauffement climatique auraient des enfants ne me semblerait pas souhaitable. Si les enfants ne sont pas conçus et élevés par des parents qui ont la capacité de se projeter sur le long terme, et qui se soucient des problèmes environnementaux, il est moins probable qu'ils développent à leur tour ces préoccupations et ces façons de penser. Je ne dis pas que notre degré de conscience écologique dépend uniquement de notre éducation. Notre capacité à nous projeter sur le long terme, notamment, dépend probablement également de déterminants génétiques.

Mais les valeurs que nous transmettons à nos enfants, et surtout la façon dont ils nous voient agir à l'égard de l'environnement, ont évidemment un impact sur leurs propres comportements. Je pense d'ailleurs que nos comportements ont plus d'influence sur nos enfants que nos discours : les enfants ne se laissent pas tromper par des discours pleins de bonne volonté, et vont plutôt imiter ce que vous faites.

### DOMINIQUE BOURG

Philosophe franco-suisse, professeur honoraire à l'université de Lausanne, ancien professeur à l'Institut d'études politiques de Paris. Partisan d'une « écologie intégrale ». Il a présidé le conseil scientifique de la Fondation Nicolas-Hulot. Membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*, il codirige, avec Alain Papaux, la collection

« Développement durable et innovation institutionnelle » aux PUF et la revue *La Pensée écologique* et a codirigé avec lui le *Dictionnaire de la pensée écologique* (2015). Il a notamment publié *Une Nouvelle Terre. Pour une autre relation au monde* (Desclée de Brouwer, 2018) et *Le Marché contre l'humanité* (PUF, 2019).

### DOMINIQUE BOURG

**C**hanger nos modes de vie est absolument nécessaire pour réduire les émissions mondiales de CO<sub>2</sub> et limiter le réchauffement climatique à 1,5 °C d'ici 2100. L'étude de B&L Évolution [bureau d'études en développement durable à destination des entreprises et collectivités] de 2018 détaille les évolutions nécessaires, notamment dans nos habitudes de transport et d'alimentation. Si l'on consent à réaliser ces changements, alors on peut très facilement atteindre l'objectif de réduction des émissions de 63 % d'ici 2030. Il faut donc impérativement accepter de toucher à la consommation finale, c'est-à-dire de changer nos modes de vie.

Le rapport préconise de réduire la consommation de viande par personne de 90 kg à 25 kg par an. Je recommanderais donc de manger beaucoup moins de viande, en consommant uniquement de la viande issue de petits élevages respectueux.

En revanche, je ne dirais pas qu'il ne faut plus manger de viande du tout. Je comprends le véganisme à titre de morale et de choix individuel. Mais en tant que morale sociale, le véganisme nous ferait tomber dans un artificialisme total : si je voulais supprimer

toute souffrance animale, alors je devrais tuer tous les animaux sauvages, qui sont causes d'une souffrance énorme.

Au-delà de la consommation de viande, je préconise de consommer moins de façon générale. Or notre économie est fondée sur un système de surconsommation. Dans un tel système, ces changements de mode de vie, qui sont nécessaires écologiquement, causeraient donc une crise économique immédiate.

### PETER SINGER

**S**elon moi, nous ne devrions pas manger de viande du tout. Il y a d'abord des raisons écologiques, puisque la production de viande génère davantage de gaz à effet de serre que la production d'autres aliments possédant la même valeur nutritionnelle. Et cela ne concerne pas seulement la viande, mais également les produits laitiers. Les recommandations alimentaires qui se fondent sur des préoccupations écologiques devraient donc également préconiser de ne plus manger de produits laitiers. →



→

Mais ma position ne tient pas seulement à des raisons écologiques. La façon dont les animaux sont traités pour être transformés en viande, en particulier dans l'élevage intensif, contraint les animaux à des conditions de vie misérables et ne prend pas en compte leur bien-être.

Or je ne pense pas que le fait qu'un être n'appartienne pas à notre espèce justifie de lui manquer de respect : il s'agit d'une discrimination spéciste, au même titre qu'il existe des discriminations raciales ou sexuelles. Aujourd'hui, la plupart des gens jugent ces discriminations raciales et sexuelles illégitimes, et reconnaissent la nécessité de les combattre : je pense qu'il devrait en être de même à l'égard des discriminations envers les espèces non-humaines. S'il était avéré que les insectes ne sont pas capables de ressentir de la souffrance, alors il n'y aurait selon moi aucune objection éthique à en manger. Et, compte tenu de leur valeur nutritionnelle, notamment en protéines, ce pourrait être une solution sur le plan écologique, puisque leur

production génère peu de gaz à effet de serre. Le problème, c'est que nous ne sommes pas certains que les insectes n'ont aucune conscience de la douleur. Tout dépend de l'espèce précise que nous considérons, et nous n'avons aucune preuve scientifique avérée. La question engage en outre des enjeux philosophiques de définition de la conscience et de la souffrance : il s'agit de prouver qu'ils ne ressentent aucune forme de souffrance, et non de parler uniquement de la douleur telle que l'homme la connaît.

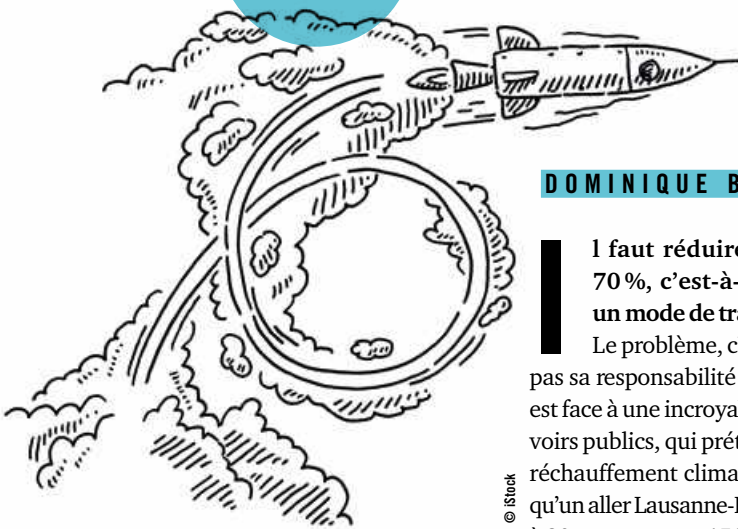
Or si nous produisions des insectes pour les manger, ce serait en grande quantité :

s'ils sont effectivement capables de ressentir de la souffrance, alors nous causerions une quantité considérable de souffrances. L'incertitude rend donc la question particulièrement risquée, et c'est pourquoi ce n'est pas la solution que je préconiserais en priorité. En revanche, il existe une autre solution dont nous sommes certains qu'elle ne causera aucune souffrance : la production de viande synthétique. Puisque cette viande cellulaire n'engage aucun être vivant sensible, je ne vois aucune objection éthique

à la consommer – en supposant que sa production génère peu de gaz à effet de serre.

« Les autorités publiques contraignent les individus à avoir un comportement destructeur vis-à-vis de la planète »  
**Dominique Bourg**

## PRENDRE L'AVION ?



**DOMINIQUE BOURG**

**I faut réduire le trafic aérien de 70 %, c'est-à-dire faire de l'avion un mode de transport exceptionnel.**

Le problème, c'est que l'État n'assume pas sa responsabilité sur cette question. On est face à une incroyable hypocrisie des pouvoirs publics, qui prétendent lutter contre le réchauffement climatique mais permettent qu'un aller Lausanne-Berlin en avion se vende à 20 euros, contre 150 ou 200 euros en train. Les énormes dommages écologiques induits

par le trafic aérien ne sont pas du tout pris en compte. Et cela relève d'une décision publique : c'est une honte de laisser pratiquer de tels prix.

La responsabilité est donc davantage celle de l'État que du citoyen. Nous avons des autorités publiques corruptrices, qui contraignent les individus à avoir un comportement destructeur vis-à-vis de la planète.

Deux solutions sont possibles par le biais de l'action publique. On peut internaliser les externalités environnementales en taxant les billets d'avion. Ou l'on peut, comme je le préconise, recourir à l'interdiction en fixant un quota kilométrique. Évidemment, il ne s'agit pas de faire de l'avion l'apanage des plus riches : l'avion doit plutôt devenir quelque chose de rare pour tous. Je propose donc de fixer démocratiquement un

quota kilométrique de voyages en avion, qui soit le même pour tous à l'échelle d'une vie.



# ACHETER UNE VOITURE ÉLECTRIQUE?

**DOMINIQUE BOURG**

**T**out dépend d'abord du pays dans lequel elle circule : plus la production d'électricité du pays est carbonée, moins le gain écologique sera intéressant. Dans un pays comme la France, passer à la voiture électrique permet de réduire les émissions d'environ 50 %.

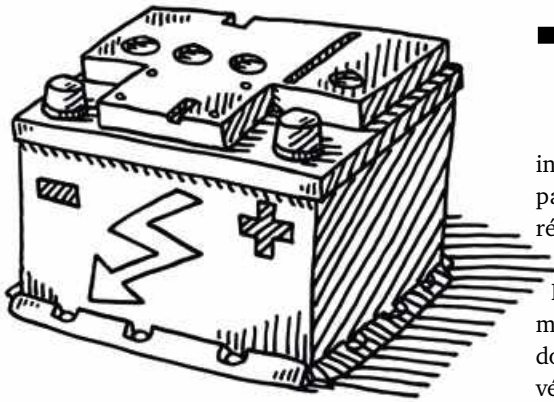
Mais l'impact écologique demeure relativement faible, et en tout cas insuffisant. Dans le domaine des transports, la mutualisation des véhicules est la seule solution véritablement efficace. Cela existe déjà dans certaines coopératives d'habitations en Suisse, où une seule voiture est mutualisée pour tout un immeuble.



**PETER SINGER**

**T**out dépend effectivement du pays, et de l'empreinte écologique de sa production électrique. Il faut aussi prendre en compte le coût écologique du recyclage de la batterie, qui dépend de sa durée de vie.

Les autres solutions, comme le développement des transports publics et la mutualisation des véhicules, dépendent également de l'environnement de chaque individu. Il serait évidemment souhaitable que chacun arrête de prendre la voiture, mais ce n'est pas possible pour tout le monde. La situation n'est pas la même en ville et dans les milieux ruraux, parce que le développement des transports publics dépend de la densité de population. Les situations individuelles imposent ensuite des contraintes spécifiques de déplacement, qui peuvent rendre la voiture indispensable.



© iStock

**PETER SINGER**

**T**out dépend, selon qu'il existe ou non une alternative à l'avion, en fonction de la distance. Lorsqu'il y en a une, notre calcul doit tenir compte du coût écologique de l'avion, mais aussi de l'écart de prix. L'avion coûte souvent moins cher que le train, donc je peux réfléchir à une façon éthique d'investir ce gain économique, par exemple en donnant cet argent à des institutions capables d'agir pour la cause écologique. Lorsqu'il n'existe

pas véritablement d'alternative à l'avion, pour de très longues distances, il s'agit plutôt de s'interroger sur les raisons qui me poussent à entreprendre ce voyage. La décision est individuelle, et résulte d'un arbitrage entre les valeurs et les motivations de l'agent.

Je pense évidemment que nous devrions essayer de réduire nos trajets en avion, en se demandant s'il est véritablement important

pour nous d'entreprendre ces voyages. Mais je ne dirais pas que nous pouvons tout simplement arrêter de prendre l'avion. Je ne pense pas qu'on puisse exiger des individus qu'ils fassent passer leurs préoccupations écologiques avant toutes leurs préoccupations et priorités personnelles. Je reconnais par exemple que je préfère faire le choix de vivre à Melbourne malgré mon poste à l'université de Princeton pour être proche de ma famille. Chaque individu juge de ce qu'il est prêt à faire ou non pour la cause écologique, et ces arbitrages dépendent ultimement de ce que chacun considère comme essentiel à son propre bien-être. Il me semble difficile d'établir une règle générale, qui serait la même pour tous.



**PETER SINGER**

**Philosophe utilitariste australien**, titulaire de la chaire d'éthique de l'université de Princeton (États-Unis), professeur à l'université Charles-Sturt de Melbourne (Australie). Végétarien depuis 1971, il a publié en 1975 *La Libération animale* (Grasset, 1993 ;

rééd. Payot, 2012), livre fondateur des mouvements modernes antispécistes et de droits des animaux. Ses positions sur des questions de bioéthique développées notamment dans *Questions d'éthique pratique* ont suscité la controverse, aux États-Unis et en Allemagne. Il

est partisan de « l'altruisme efficace » dont il décrit les principes dans *The Life You Can Save* (2009) et *The Most Good You Can Do* (2015), paru en français sous le titre *L'Altruisme efficace* (Les Arènes, 2018).







**CONTEXTE** Pour Aldo Leopold (1887-1948), l'éthique commande aux hommes d'étendre leur vision de la communauté terrestre, en se considérant comme de simples membres et citoyens de la Terre, au côté des sols, des animaux et des plantes.

« L'éthique de la terre élargit simplement les limites de la communauté pour inclure les sols, les eaux, les plantes et les animaux, ou collectivement : la terre. Cela semble simple : ne chantons-nous pas déjà notre amour et notre obligation pour la terre de la liberté et la maison des braves ? Oui, mais quoi et qui aimons-nous ? Certainement pas le sol que nous négligeons. Certainement pas les eaux, dont nous supposons qu'elles n'ont d'autre fonction que de faire tourner les turbines, de faire flotter les barges et d'évacuer les eaux usées. Certainement pas les plantes dont nous exterminons des communautés entières sans sourciller. Certainement pas les animaux, dont nous avons déjà anéanti nombre des plus grandes et des plus belles espèces. Une éthique de la terre ne peut bien sûr pas empêcher l'altération, la gestion et l'utilisation de ces "ressources", mais elle affirme leur droit à une existence continue et, au moins par endroits, leur existence continue à l'état naturel. En bref, une éthique de la terre change le rôle de l'*Homo sapiens* de conquérant de la communauté terrestre à simple membre et citoyen de celle-ci. Cela implique le respect de ses confrères, mais aussi le respect de la communauté en tant que telle. Dans l'histoire de l'humanité, nous avons appris (j'espère) que le rôle du conquérant finit par s'autodétruire. »

Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables* (1949), trad. Anna Gibson, Aubier, 1995, pp. 258-259.



# Vers une nouvelle éthique

Pour Hans Jonas, il incombe aux hommes de devenir les « *chargés d'affaires* » de la nature en vue de préserver son intégrité. Un nouveau devoir éthique aux accents kantien revisités qu'il résume ailleurs : « *Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre.* »

## EXTRAIT

« **N**ulle éthique antérieure n'avait à prendre en considération la condition globale de la vie humaine et l'avenir lointain et l'existence de l'espèce elle-même. Le fait que l'enjeu présent porte précisément là-dessus exige, pour le dire en un mot, une nouvelle conception des droits et des obligations. [...] Et si le nouveau type de l'agir humain voulait dire qu'il faut prendre en considération davantage que le seul intérêt « de l'homme » – que notre devoir s'étend plus loin et que la limitation anthropocentrique de toute éthique du passé ne vaut plus ? Du moins n'est-il pas plus dépourvu de sens de demander si l'état de la nature extra-humaine, de la biosphère dans sa totalité et dans ses parties qui sont maintenant soumises à notre pouvoir, n'est pas devenu par le fait même un bien confié à

l'homme et qu'elle a quelque chose comme une prétention morale à notre égard – non seulement pour notre propre bien, mais également pour son propre bien et de son propre bien. Si c'était le cas, cela réclamerait une révision non négligeable des fondements de l'éthique. Cela voudrait dire chercher non seulement le bien humain mais également le bien des choses extra-humaines, c'est-à-dire étendre la reconnaissance des « fins en soi » [expression de Kant désignant l'homme en tant que référent moral absolu, unique source des impératifs éthiques] au-delà de la sphère de l'homme et intégrer cette sollicitude dans le concept du bien humain. Aucune éthique du passé (mise à part la religion) ne nous a préparés à ce rôle de chargés d'affaires – et encore moins la conception scientifique dominante de la nature. Cette conception nous refuse même décidément tout droit théorique de penser encore à la nature comme à quelque chose qui mérite le respect puisqu'elle réduit celle-ci à l'indifférence de la nécessité et du hasard et qu'elle l'a dépouillée de toute la dignité des fins. Et pourtant : un appel muet qu'on préserve son intégrité semble émaner de la plénitude du monde de la vie, là où elle est menacée. Devons-nous l'entendre, devons-nous reconnaître la légitimité de sa prétention, sanctionnée par la nature des choses, ou devons-nous y voir simplement un sentiment de notre part, auquel nous pouvons céder quand nous le voulons et dans la mesure où nous le pouvons ? »



**HANS JONAS**  
(1903-1993)

Philosophe allemand, ami d'Hannah Arendt. Auteur de *Le Concept de Dieu après Auschwitz* (Rivages, 1994) et de *Pour une éthique du futur* (Rivages, 1998), il publie en 1979 *Le Principe responsabilité* (Cerf, 1997 ; rééd. Flammarion, 2013), à la fois méditation

sur la technique devenue un processus incontrôlable et réfutation du mauvais idéal de l'utopie, qui s'oppose au *Principe espérance*, du philosophe marxiste Ernst Bloch.

© Effigie / Leemage

Hans Jonas, *Le Principe responsabilité*, trad. Jean Greisch, Flammarion, Champs essais, 2013, pp. 33-35.



# Chauffe qui peut !

UN LIVRE QUI TRAITE AVEC HUMOUR DE CHOSES SÉRIEUSES

*J'agis pour le climat c'est:*

- › Le sujet plombant du climat abordé avec légèreté
- › Des révélations super utiles et des infos carrément futiles
- › Des réponses simples à des questions compliquées
- › Des quiz, des centaines d'idées et de conseils pour passer à l'action!



Nucléaire, éolienne, qui est dans le vent, qui est aux fraises ?



15€90

Disponible dans toutes les librairies





PAR

**OCTAVE LARMAGNAC - MATHERON**

Pour imaginer des alternatives au réchauffement climatique, les esprits bouillonnent. **Panorama des pistes envisagées, de l'écocapitalisme à la décroissance et l'écoféminisme.**

# Que faire ?

## DÉCROISSANCE

➤ La croissance économique est fondamentalement incompatible avec l'écologie. Il faut rompre avec l'«*idéologie productiviste*» qui a été portée aussi bien par les régimes capitalistes comme les États-Unis, que par le régime soviétique.

À lire > Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Randers, *Les Limites à la croissance (dans un monde fini)* (1972); André Gorz, *Écologica* (2008); Nicholas Georgescu-Roegen, *Demain la décroissance. Entropie, écologie, économie* (1979).

le nom de *Capitalocène*. Une approche radicale, qui s'oppose aux tâtonnements réformistes.

À lire > William Morris, *Art and the Beauty of the Earth* (1881); Joel Kovel et Michael Löwy, *Manifeste écosocialiste* (2001); Naomi Klein, *Plan B pour la planète. Le New Deal vert* (2019).

## SOCIAL ÉCOLOGIE

À lire > Éloi Laurent et Jean-Paul Fitoussi, *La Nouvelle Écologie politique. Économie et développement humain* (2008).

## JUSTICE CLIMATIQUE

À lire > Henry Shue, *Climate Justice. Vulnerability and Protection* (2014).

## NÉO-MALTHUSIENS

➤ La croissance économique n'est pas le vrai problème : l'enjeu majeur, pour l'écologie, c'est la démographie. Seule issue : mettre en place des politiques antinatalistes.

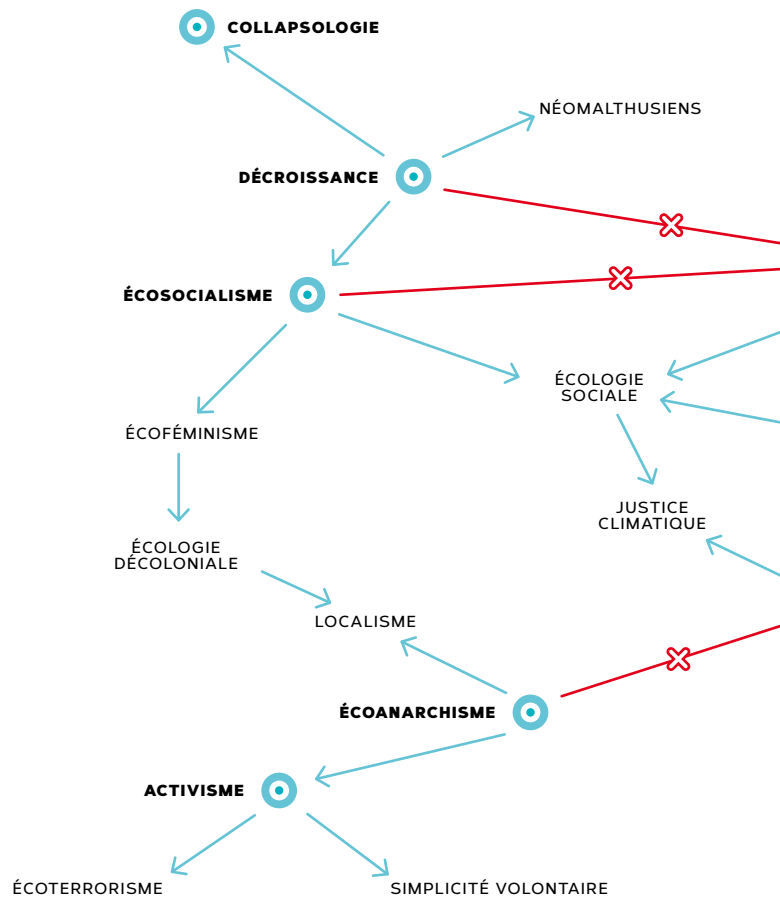
À lire > Paul R. Ehrlich, *La Bombe P* (1968); Albert A. Bartlett, *The Essential Exponential! For the Future of Our Planet* (2004).

## ÉCOCAPITALISME

➤ Inutile de changer de système économique pour résoudre la crise climatique : l'économie de marché peut s'en charger, à condition que les coûts écologiques générés par les entreprises polluantes soient internalisés et donc pris en compte dans les calculs économiques. Les solutions proposées dans cette approche réformiste passent,

en particulier, par une fiscalité écologique incitative, selon le principe pollueur = payeur, et par la mise en place d'un marché des droits d'émission de carbone.

À lire > Paul Hawken, Amory Lovins et L. Hunter Lovins, *Natural Capitalism. Creating the Next Industrial Revolution* (1999).





## THÉORIE DES ÉCOSYSTÈMES INDUSTRIELS

À lire > Suren Erkman, *Vers une écologie industrielle. Comment mettre en pratique le développement durable dans une société hyperindustrielle* (1998).

## DÉVELOPPEMENT DURABLE

Il est possible de concilier développement économique et écologie. Grâce au progrès technique, nous sommes capables de produire autant

en dépensant moins d'énergie. Il faut faire porter l'effort sur la recherche technique.

À lire > Lester R. Brown, *Éco-économie. Une autre croissance est possible, écologique et durable* (2001).

## ÉCO-MODERNISME

À lire > John Asafu-Adjaye et al., *Un manifeste écomoderniste* (2015).

## LOCALISME

L'écologie ne peut être traitée – uniquement – à l'échelle d'un État, et pas plus à l'échelle internationale, qui est trop abstraite. Une lutte environnementale doit s'inscrire dans la singularité d'un territoire, d'un écosystème particulier, dont les frontières sont indifférentes aux délimitations administratives. Circuit court, attention aux écosystèmes, etc. : c'est par cet ancrage dans leur milieu que les hommes peuvent inventer des modes d'action nouveaux.

À lire > Kim Sterelny, « *Local Ecological Communities* » (2006).

## ÉCOANARCHISME

Faire confiance à l'État et aux institutions internationales pour endiguer la crise climatique est une impasse : la structure hiérarchique qui découle de ces entités est le reflet de notre sentiment de supériorité à l'égard de la nature, que nous nous autorisons à exploiter. Sauver la nature implique d'en finir avec le principe même de domination.

À lire > Élisée Reclus, *L'Homme et la Terre* (encyclopédie posthume, 1905-1908); Murray Bookchin, *Social Ecology and Communalism* (2006).

## LÉGALISME

Pour protéger la nature, il faut lui donner la parole dans les processus politiques, et surtout lui donner des droits. Pourquoi ne pas imaginer un « parlement » des êtres naturels, où des scientifiques représenteraient les écosystèmes et les autres vivants ?

À lire > Michel Serres, *Le Contrat naturel* (1990) et *La Guerre mondiale* (2008).

## DIPLOMATIE ENVIRONNEMENTALE

À lire > Simon Dalby, *Anthropocene Geopolitics. Globalization, Security, Sustainability* (2020).

## ÉCOLOGIE DÉCOLONIALE

La majorité des politiques écologiques sont formulées dans le langage de la métaphysique occidentale. Il faut rompre avec cette vision anthropocentrique et s'imprégner des multiples visions du monde dites « traditionnelles » pour faire évoluer notre rapport au monde.

À lire > Arturo Escobar, *Sentir-penser avec la Terre. Une écologie au-delà de l'Occident* (2018); Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen* (2019).

## ACTIVISME

Les institutions politiques sont sclérosées et corrompues. C'est aux citoyens de se mobiliser pour faire changer les mentalités et inventer d'autres modes de vie. ZAD, *guerrilla grafting* [greffe sauvage de branches d'arbre fruitier sur les arbres ornementaux des villes], intrusion dans les abattoirs... : les approches sont multiples.

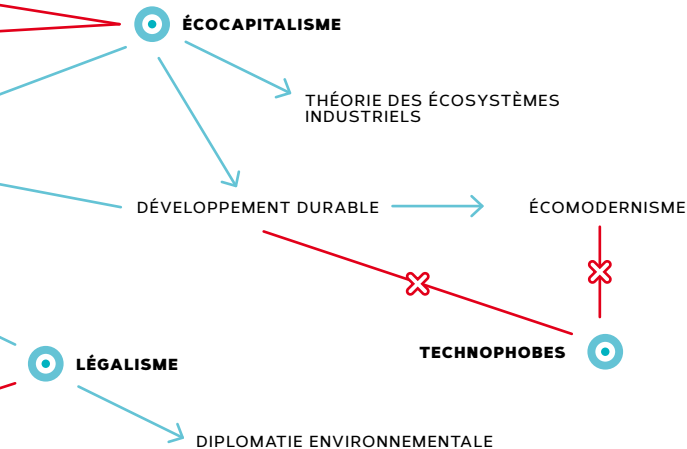
À lire > Bron Taylor (dir.), *Ecological Resistance Movements. The Global Emergence of Radical and Popular Environmentalism* (1995).

## SIMPLICITÉ VOLONTAIRE

À lire > Paul Ariès, *La Simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance* (2010); Pierre Rabhi, *Vers la sobriété heureuse* (2010).

## ECOTERRORISME

À lire > Paul Watson, *Earthforce! An Earth Warrior Guide to strategy* (1993).



## TECHNOPHOBES

L'hégémonie de la technique est à la racine même de l'exploitation excessive de la nature : la technique impose en effet, entre la nature et l'homme, tout un dispositif technique qui invisibilise cette logique de prédation, sur laquelle l'homme n'exerce plus de contrôle véritable.

À lire > Jacques Ellul, *Le Bluff technologique* (1988); Friedrich Georg Jünger, *La Perfection de la technique* (1946-1949-1953); Martin Heidegger, « La question de la technique » (1954); Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme* (1956); Ivan Illich, *La Convivialité* (1973).

## ÉCOFÉMINISTES

Écologie et féminisme : même combat. La domination des femmes et l'exploitation outrancière de la nature sont, en effet, intimement liées depuis la naissance du capitalisme.

À lire > Vandana Shiva et Maria Mies, *Écoféminisme* (1993); Carolyn Merchant, *The Death of Nature. Women, Ecology, and the Scientific Revolution* (1980); Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive* (1998); Émilie Hache (dir.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes* (2016); Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques* (2020).



© Manuel Braun pour Philosophie magazine

# Pour une communauté de destin

**Créateur du concept de collapsologie, Pablo Servigne appelle à rompre avec notre représentation du monde,** de la nature et du pouvoir en réponse aux multiples formes d'effondrement en cours dans le monde. Il esquisse ici les contours d'un nouvel équilibre, alliant résistance et résilience, fait d'entraide entre les vivants.



ENTRETIEN AVEC

**PABLO SERVIGNE**

Propos recueillis par Sven Ortoli

Comment définiriez-vous une politique de l'effondrement ?

► **PABLO SERVIGNE** — Les gens ont facilement tendance à parler de « l'effondrement », au singulier. L'effort, en collapsologie, c'est d'essayer de mettre du pluriel. « L'effondrement » ne désigne pas un moment clairement délimité, c'est une dégradation progressive, il n'y a pas un avant et un après... sauf peut-être pour les historiens du futur qui analyseront notre époque. De plus, il y a différents effondrements : de la biosphère, des écosystèmes, de la civilisation, des sociétés, des peuples et de leur culture, de la notion de progrès, etc. Il faut penser pluriel, entrer dans la complexité. Certains effondrements sont déjà en cours, d'autres sont des risques. En somme, il est difficile de



**PABLO SERVIGNE** (photo ci-contre)

Ingénieur agronome de formation, docteur ès sciences de l'Université libre de Bruxelles, membre de l'institut Momentum. Il est le créateur du concept, sujet à controverse, de collapsologie qu'il définit comme un « exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de la civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur la raison, l'intuition et des travaux scientifiques reconnus ».

Auteur, avec Raphaël Stevens, de *Comment tout peut s'effondrer: petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (Seuil, 2015), il a co-écrit avec Gauthier Chapelle *L'entraide, l'autre loi de la jungle* (Les liens qui libèrent, 2017 ; rééd. 2019), qui attaque le mythe d'un monde régi par le principe de la compétition et de la loi du plus fort.

voir une politique de l'effondrement. Je vois plutôt des politiques, avec au moins trois volets d'intervention.

Dans le premier volet, il y a la nécessité de comprendre les causes des catastrophes, qui sont, elles aussi, multiples: le capitalisme, le matérialisme, l'extractivisme [*exploitation massive des ressources de la nature ou de la biosphère*], le productivisme, le patriarcat, l'invention de l'agriculture, la séparation nature/culture, etc. Il y en a beaucoup! Une multitude de bifurcations historiques a conduit à la situation actuelle, celle d'une société qui s'auto-détruit. Ce serait donc un objectif politique que de s'attaquer aux causes pour réduire les risques d'effondrement et en atténuer les effets. Il s'agit de luttes pour défendre la vie et la justice sociale. Comme le disait Yves Cochet dans la postface de notre ouvrage *Comment tout peut s'effondrer* (2015): une éthique de l'effondrement devrait avoir comme horizon de limiter le nombre de morts et la quantité de souffrance.

Et le second volet?

► P. S. — Lutter et protéger ne suffit pas; une politique de l'effondrement (mais on pourrait dire: de l'Anthropocène) devrait aussi avoir pour objectif de créer des alternatives à ce monde mortifère, et surtout de régénérer le vivant. Et je ne parle pas seulement du nombre d'espèces ou de la taille des populations: la biodiversité, c'est avant tout la diversité des liens qui se tissent entre les êtres vivants. Une richesse d'interactions, qui inclut évidemment les humains, mais surtout les non-humains.

C'est selon vous une manière de se rapporter à l'avenir?

► P. S. — Bien sûr. Les décisions politiques sont portées par un horizon commun, un regard porté sur le futur. Que voulons-nous pour l'avenir? Quelle perspective avons-nous sur le temps long? Vers où voulons-nous aller? Et qui est ce « nous »? Ces questions restent sans réponse dans la plupart des discours politiques, centrés sur le court terme. Or c'est justement cela que les gens attendent. Quand on parle de quête de sens, c'est dans le double sens du mot, une explication et un cap.

Le troisième volet, ou disons le troisième pied d'un tabouret bien stable, passe donc par un changement de conscience, de rapport au monde, donc par l'invention d'un nouveau récit – Où allons-nous? Pourquoi? – qui forge entre les humains une communauté de destin. Et aujourd'hui, le récit commun doit inclure les non-humains! Ces questions qu'on peut qualifier de spirituelles (elles changent notre rapport au monde) et qui relèvent d'une certaine intériorité sont éminemment collectives, donc politiques. Sans cette troisième approche, il n'y a rien, il est impossible de mettre en place des stratégies, de nouer des alliances durables, et de désigner des adversaires.

Ces trois dimensions sont donc indissociables?

► P. S. — Oui, comme le dit Joanna Macy, les trois piliers – lutte contre ce qui détruit notre monde, inventions d'alternatives, métamorphose de notre vision du monde – sont inséparables. Si on se contente de lutter et de se défendre, on va s'épuiser. Si on veut juste inventer des nouvelles manières de vivre, on va se faire massacrer. Si

on applique les schémas politiques classiques sans changement de conscience radical, on va reproduire les mêmes absurdités. Voilà pourquoi il faut des interactions, et même des liens d'entraide et de respect entre les personnes qui sont actives dans ces trois domaines. Mais c'est très difficile, tout est si cloisonné!

Les politiques des effondrements sont-elles nécessairement décroissantes et accompagnées d'une réduction de nos niveaux de vie?

► P. S. — C'est inévitable: pour réduire notre empreinte écologique, les riches devront abaisser leur niveau de vie. Et ça inclut les classes moyennes. Le mouvement politique de la décroissance m'a beaucoup inspiré depuis le début. Mais je n'utilise pas le terme « décroissant » pour plusieurs raisons. D'une part, il sous-entend un objectif négatif, qui ne suscite pas d'adhésion. D'autre part, il reste unidimensionnel: il évoque le chiffre, la monnaie, le quantitatif; bref précisément ce rapport au monde qu'il faut dépasser! Il est impossible d'inventer de nouvelles manières de vivre en utilisant, en quelque sorte, la grammaire de l'adversaire. Et puis, il y a un malentendu très commun: beaucoup de gens croient que le programme décroissant est de tout faire décroître, mais pas du tout! Il s'agit juste du PIB. Dans la nature, on ne peut pas dire à un jeune arbre de décroître. Tout a un élan vital, un *conatus* comme dirait Spinoza, qui cherche à s'épanouir. Nous voulons par exemple plus de liens, plus d'amour, plus de bonheur, plus de sens – à une époque où ces choses manquent. Les décroissants le disent, mais ils ne sont pas compris. Bref, c'est surtout une question d'indicateurs économiques à changer, et de redéfinition de ce que l'on nomme « niveau de vie ». →

« Pour réduire notre empreinte écologique, les riches devront abaisser leur niveau de vie. Et ça inclut les classes moyennes »



Pour penser de nouvelles politiques, il faut nécessairement changer de vision du monde, de grand récit ?

► P.S. — Il y a toute une mythologie à défaire et à refaire. Nos sociétés sont construites sur un mythe qui voudrait que la nature – et *a fortiori* la nature humaine – relève d'un combat permanent de gladiateurs, d'une compétition généralisée, de rivalité, d'égoïsme et d'agression. De ce mythe qui nous imprègne, nous avons tiré des idéologies et des politiques. Or, cette représentation est aussi fautive que toxique : la nature ne se résume pas au combat de tous contre tous. Partout dans la nature, nous découvrons des relations mutuellement avantageuses. Partout, il y a des symbioses, de l'entraide, de la solidarité, de l'altruisme. Nous l'avons montré dans *L'Entraide* (2017) [co-écrit avec Gauthier Chapelle]. C'est sur cette base que nous devons essayer de construire un récit radicalement nouveau. Le philosophe australien Glenn Albrecht, dans *Les Émotions de la Terre* (2020), propose d'appeler cet horizon le « Symbiocène ».

De quoi s'agit-il ?

► P.S. — Le Symbiocène est une manière de faire société et d'être au monde qui reconnaît l'interdépendance de toutes formes de vie, qui cultive les liens, les interactions mutuellement bénéfiques entre tous les êtres, humains comme non-humains. C'est une politique qui inclut les autres espèces, une « polytique » comme dirait Alain Damasio. Voilà un horizon qui serait radicalement nouveau !

Vous-même vous considérez comme radical ?

► P.S. — Tout dépend ce que l'on entend par ce mot ! Être radical c'est revenir à la racine : tracer l'arborescence des causes des catastrophes, et des causes de ces causes, et tenter d'agir dessus. Être radical, c'est pour moi s'attaquer aux causes les plus lointaines, les plus englobantes.

Par exemple ?

► P.S. — La séparation nature/culture me paraît constituer une rupture majeure, parce qu'elle sous-tend notre manière

« L'horizon doit être l'autonomie, mais pas l'autarcie, le chacun pour soi ! »

contemporaine de nous rapporter au monde et aux non-humains. C'est une vraie catastrophe ! Toute politique qui s'efforce de faire bouger cette ligne de partage est, je crois, radicale. Ce qui ne veut pas dire que cette radicalité relèverait d'une sorte de spiritualité inoffensive et indifférente aux enjeux politiques concrets ; au contraire, c'est une question concrète et clivante, il n'y a qu'à voir les ZAD ou l'antisécisme. Les représentations mentales, les récits déterminent notre mode d'action sur le long terme. En ce sens, la radicalité va au-delà de l'opposition classique entre réformistes et révolutionnaires. Si l'objectif de la révolution reste de prendre le pouvoir, je ne vois pas ce qu'il y a de radical. L'essentiel, à mes yeux, c'est de rompre avec notre représentation du pouvoir, parce que de cette représentation découlent facilement des formes de domination.

Vous ne liez donc pas la radicalité à l'idée d'une rupture rapide et brutale ?

► P.S. — Si, on pourrait lier radical à une politique rapide, brutale et à grande échelle, mais je ne suis pas sûr que ça donne de bons résultats. Je m'en méfie. Dans le vivant, comment s'appelle un événement qui surgit rapidement et à grande échelle ? Une catastrophe. En fait, si on observe bien, dans la nature toutes les solutions durables sont petites et lentes. Cette question rejoint un débat interne à la collapsologie : faut-il précipiter l'effondrement ? On voit souvent en manif le slogan : « *Le capitalisme s'effondre, aidons-le !* » C'est une bonne idée, mais si on y arrive brutalement, ça donne quoi ? Et si vous remplacez « capitalisme » par « civilisation » – ce qui au passage pourrait être une bonne idée, aussi –, ça devient encore plus

problématique. En finir brutalement avec ces systèmes implique inévitablement de la mort et de la souffrance pour les gens qui en dépendent. Il ne faut pas arriver dans les tempêtes en dépendant entièrement de systèmes fragiles ou toxiques tels que l'industrie ou le commerce mondialisé. Sinon, on sera obligé de les défendre partiellement, parce que la vie de millions de gens en dépend. Voilà pourquoi l'horizon d'autonomie est indispensable.

Hâter les effondrements de nos économies destructrices, qui provoquent justement l'effondrement de la biosphère, ne peut se faire que de manière coordonnée et en prenant soin des personnes qui vont en pâtir. Et un effondrement contrôlé s'appelle en réalité une décroissance ou une transition ! Sinon, ce sera autrement plus désagréable. Les choix qui arrivent seront forcés inconfortables. Ce qui me paraît logique, c'est d'accompagner les effondrements et les démantèlements des systèmes toxiques pour la biosphère comme une sorte de soin palliatif, et, à côté, de refaire vivre les écosystèmes et d'autres manières de faire société.

Quel rôle peut jouer la technique dans cet accompagnement ?

► P.S. — Je m'inscris dans la lignée d'Ivan Illich. Prenez le numérique : comme toute technologie, il y a un aspect libérateur et un seuil à partir duquel cela devient aliénant. Tous les micropouvoirs que nous pensons avoir acquis grâce aux applications et autres logiciels délèguent à d'autres notre souveraineté et notre puissance d'agir ; c'est très grave. Les réseaux sociaux créent un peu de liens, mais ils en détruisent beaucoup aussi, et ils







précipitent une société de surveillance généralisée. Sans compter que l'extractivisme nécessaire pour construire tous ces instruments détruit des écosystèmes et des relations entre les peuples et avec les non-humains. Le tout-virtuel exacerbe notre soif de liens et de sens. La voie pourrait être les « basses technologies » (*low tech*), qui par définition restent dans la zone de convivialité.

Internationale, nationale, locale : quelle est la bonne échelle pour agir ?

► P. S. — Une réponse de Normand, pour commencer : toutes les échelles ont leur rôle à jouer. Bien entendu, il faut développer l'entraide et la solidarité entre les pays. Cependant, je crois qu'il est plus urgent encore de le faire localement, de redonner de la puissance au local. Nous avons délégué notre pouvoir à des structures qui nous dépassent, sur lesquelles nous n'avons plus prise. Retrouver le local, c'est renouer avec l'autonomie, la puissance d'agir, et la joie de s'organiser. L'horizon doit donc être l'autonomie, mais pas l'autarcie, le chacun pour soi ! L'autonomie ouvre à des interdépendances horizontales entre structures de même échelle. L'essentiel, c'est d'échapper à la dépendance totale à l'égard des macrostructures. Cela ne veut pas dire qu'il faille y renoncer, mais il faut inverser le contrôle : ce sont les petites échelles qui doivent contrôler les grandes, et pas l'inverse. Voilà un horizon politique intéressant. Les États, par exemple, devraient jouer le rôle de garants, afin de coordonner les questions globales, surtout qu'elles sont devenues délicates avec le dérèglement climatique ! Comme nous l'avons montré dans *L'Entraide*, la coopération ne fonctionne dans un groupe que si les règles que les membres se sont données sont respectées par tous. Il faut donc

des gardiens des règles. Un État garant, donc, mais surtout pas un État fort et dominant ! Ce serait catastrophique. Il faut rééquilibrer les échelles, commencer par le local et se coordonner en montant les échelons.

Et créer des contre-pouvoirs ?

► P. S. — Tout à fait. J'ai une affinité anarchiste. L'organisation horizontale m'a toujours semblé préférable à la hiérarchie verticale. Les grandes structures amènent mécaniquement de la verticalité, de la domination, des inégalités, des clivages, de la division du travail. C'est un principe du vivant. Les grandes échelles sont très risquées. Contrôler ces émergences de pouvoirs hiérarchiques implique donc de multiplier les verrous ou de réduire la taille des systèmes. Ce n'est pas une mince affaire car en grandissant, les structures gagnent en efficacité, et obtiennent presque inévitablement un avantage concurrentiel sur les petites structures. Mais elles développent aussi des pathologies propres à leur grande taille. D'un point de vue biologique, la sélection naturelle produit toujours un ajustement de la taille : ni trop grand ni trop petit, il y a une juste échelle. Mais c'est un processus de long terme. Imposer cet ajustement dans le temps court, réduire volontairement, politiquement, la taille des structures est un vrai défi. Mais c'est une nécessité pour améliorer notre résilience.

Comment définissez-vous cette résilience ?

► P. S. — Dit simplement, la résilience désigne la capacité d'un système à maintenir ses fonctions malgré les chocs, ce qui inclut la transformation et l'adaptation. La

résilience n'est pas une notion statique et conservatrice. Et il faut toujours préciser la résilience de quoi par rapport à quoi, sinon, ça ne veut rien dire. La résilience n'implique pas non plus d'abandonner la logique de lutte et de prévention des risques. Résistance et résilience sont deux caractéristiques complémentaires des systèmes, et ont toutes deux un rôle à jouer.

Quelle leçon la politique peut-elle tirer de cette idée ?

► P. S. — Elle est importante car nous en avons dans une époque de turbulences graves. Une politique de résilience supposerait d'abord de ne plus prendre les citoyens pour des gamins immatures. Il faut faire confiance. L'essentiel, c'est de préparer et d'exercer la capacité de chacun, et des collectifs, à vivre des chocs. Et puis déléguer, travailler nos capacités spontanées à l'auto-organisation et à l'entraide. Là encore, il ne s'agit pas d'abandonner toute coordination à grande échelle, car les structures globales favorisent la résilience aux catastrophes locales. C'est l'idée que si ma région est dévastée, je peux compter sur les voisins. Mais il ne faut pas oublier que l'inverse est vrai : les structures locales protègent des catastrophes globales ! Si les macrosystèmes s'effondrent, on doit pouvoir compter sur une diversité d'échelles locales. Or, nous arrivons dans l'ère des chocs systémiques, il faut donc renforcer considérablement la résilience et la résistance locales.

En fait, les structures hiérarchiques pyramidales, de type militaire, ne sont pas résilientes. Ce sont des structures très efficaces dans un environnement donné et pour résoudre un problème précis. Pensez aux dictatures dans l'Empire romain. Mais elles ne tiennent pas dans un environnement changeant. Au cours de l'évolution, le vivant n'a pas sélectionné ce type d'organisations parce que l'environnement change sans arrêt. Encore plus aujourd'hui, à l'heure de l'Anthropocène et de l'incertitude, il nous faut retrouver un autre équilibre entre efficacité et résilience, et cela implique de structurer nos politiques de manière bien plus décentralisée, rhizomatique, comme un mycelium de champignons.

« Une politique de résilience supposerait d'abord de ne plus prendre les citoyens pour des gamins immatures »





**CONTEXTE** Fondateur de l'écologie politique, André Gorz prônait une décroissance productive menant à un niveau de «suffisance» propre à assurer l'avenir de la planète.  
«La lutte écologique, écrivait-il en 1974, n'est pas une fin en soi, c'est une étape» au service d'une révolution économique, sociale et culturelle.

« Toute production est aussi destruction. Ce fait peut rester masqué aussi longtemps que la production n'opère pas sur les ressources naturelles une ponction irréversible : ces ressources semblent alors inépuisables. Elles se renouvellent d'elles-mêmes : l'herbe repousse, les mauvaises herbes aussi. Les effets de la destruction paraissent entièrement productifs. Mieux : la destruction est la condition même de la production. C'est une tâche sans fin.

Cette tâche est indispensable. La Nature n'est pas bonne pour l'Homme. Elle n'est pas un jardin planté pour lui. La vie humaine sur Terre est précaire et, pour s'épanouir, elle a besoin de déplacer certains équilibres de l'écosystème. [...] Toute culture (au double sens du terme) empiète sur la Nature et modifie le milieu. La question fondamentale que soulève l'écologie est seulement de savoir si les transferts que l'activité humaine impose ou extorque à la nature ménagent les ressources non renouvelables ; si les effets destructifs de la production n'en dépassent pas les effets productifs en raison des ponctions excessives qu'elle opère sur les ressources renouvelables.

Sous ces deux rapports, la crise économique actuelle présente des caractéristiques qui paraissent indiquer que les facteurs écologiques y jouent un rôle déterminant et aggravant. Cela ne signifie point que ces facteurs doivent être considérés comme les causes premières de la crise : nous avons plutôt affaire à une crise capitaliste de suraccumulation, aggravée par une crise écologique. »

André Gorz, « Écologie et crise du capitalisme », in *Écologie et liberté*, Galilée, 1977.



# Qu'on laisse enfin le monde en paix!

Dès 1990, Michel Serres voulait que les hommes passent un contrat avec la nature, l'instituant sujet de droit. En 2003, pour mettre un terme à la guerre que nous menons contre le monde, il appelait à créer une institution internationale représentant les quatre éléments et l'ensemble des vivants.

## EXTRAIT

« **U**n : la voie éthique se rabat sur le personnel. Deux : la voie politique, plus difficile que la première, ne va nulle part : les savants ne veulent pas du pouvoir. Reste la voie juridique. [...] »

J'ai écrit trois livres sur ces questions. Le premier, *Le Contrat naturel*, m'a valu des critiques parce que j'y généralisais la Déclaration universelle des droits de l'homme. Je faisais porter la question sur la notion de sujet de droit. Dans l'Antiquité, n'étaient sujets de droit que les adultes mâles d'une certaine naissance. À mesure que l'histoire avance, deviennent sujets de droit les vieillards, les enfants, les esclaves..., les femmes plus tard. J'ai honte de mon pays, qui n'a donné le droit de vote à nos compagnes qu'en 1946 ; avant cette date, l'école nous enseignait ce mensonge abominable selon lequel la France aurait été régie par le suffrage universel : la moitié des adultes n'y votait pas ! Peu à peu, la notion de sujet de droit s'est généralisée, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, au moment où l'on a pu rédiger une déclaration "universelle" des droits de l'homme. Dans ce livre, je pensais, je proposais – et je

propose toujours – que la nature devienne sujet de droit, que les éléments deviennent sujets de droit, que des éléments de la nature puissent ester [*exercer une action en justice*] devant les tribunaux. Évidemment, tous les gens de cette époque, les philosophes notamment, m'ont rétorqué cette évidence que la nature n'avait pas de main pour signer un tel contrat. De même, on avait objecté à Rousseau que personne n'avait jamais signé son *Contrat social*, condition première de la vie en société. *Le Contrat naturel* est une condition première de notre vie au monde.

J'ai écrit ensuite un livre de droit encore, *Le Mal propre*, pour montrer que la pollution touchait au droit de propriété. Salir revient à s'approprier.

### Un traité de paix

Je viens d'en écrire un troisième, *La Guerre mondiale*. J'y montre que la guerre est une institution de droit, le terrorisme étant de non-droit. Je propose de penser que notre rapport à l'environnement passe par des rapports stratégiques, de combat. Nous n'avons pas encore de droit concernant cette guerre. Au fond, lorsque je parlais du "contrat naturel" qu'on appelle aujourd'hui, pour éviter ce mot, "pacte écologique", je disais que les termes "pacte" et "contrat" évoquaient fortement un "traité de paix". S'il y a un traité de paix, c'est qu'il y avait auparavant une guerre : nous sommes en état de guerre. [...] Il s'agit d'hostilités : pouvons-nous les conclure par un traité de paix ? Voici revenu le droit.

Dans un autre ouvrage, *L'Incandescent*, je propose une institution internationale, que j'ai appelée Wafel, "gaufre" [*wafel signifie "gaufre" en néerlandais*], en hommage à nos amis belges qui en font de si jolies. Wafel, avec W comme water, A comme air, F comme fire, E comme earth et L comme life. Y seraient représentés les éléments du monde. »



**MICHEL SERRES**  
(1930-2019)

Philosophe, écrivain et académicien. Au fil de son œuvre, il s'est efforcé de penser les métamorphoses de nos sociétés et de notre monde. Dans les cinq volumes d'*Hermès* (Minuit, 1969-1980), il montre que l'information est en voie de supplanter la production. Dans *Hominescence* (Le Pommier, 2001 ; rééd. 2015), il brosse le portrait du nouvel

homme né du progrès technique. Auteur de *Le Mal propre*, *Polluer pour s'approprier ?* (Le Pommier, 2008 ; rééd. 2012), et *Petite Poucette* (Le Pommier, 2012), il fut l'un des premiers à prendre conscience de la crise climatique, avec *Le Contrat naturel* (Le Pommier, 1990 ; rééd. Flammarion, 2020).





# Pour une écologie sociale diversifiée

Écologiste libertaire, Murray Bookchin oppose à la spécialisation et à la division du travail la recherche d'une autosuffisance relative, condition d'un nouvel épanouissement individuel et communautaire.

## EXTRAIT

« **L'**écologie [...] suggère l'idée que l'humanité devrait consciemment respecter la spontanéité du monde naturel, ce monde bien trop complexe et trop divers pour être réduit aux propriétés simples de la physique mécanique galiléenne. En dépit de certains écologistes qui réduisent leur discipline à l'analyse des systèmes, je ferai mienne cette formulation de Charles Elton : "Il est nécessaire de diriger l'avenir du monde, mais non pas à la façon d'une partie d'échecs ; plutôt comme un bateau." Il faut laisser dériver largement le monde naturel si l'on veut que son développement spontané révèle et réalise sa richesse potentielle, la conscience et l'intervention de l'homme donnant forme, assurément, à ce développement, mais comme pour rendre la nature consciente et active par elle-même. Enfin, l'écologie n'admet nulle hiérarchie au niveau de l'écosystème. Il n'existe ni "roi des animaux" ni "humble fourmi". Ce ne sont là que projections sur le monde naturel de nos propres mentalités et de nos propres relations sociales. Pratiquement tous les éléments de

la flore et de la faune qui constituent la diversité d'un écosystème jouent un rôle égal dans le maintien de l'équilibre et de l'intégrité du tout. [...]

Ces communautés réduites devraient avoir une économie équilibrée et diversifiée, d'une part pour utiliser pleinement les matières premières et les sources d'énergie locales, d'autre part pour enrichir l'expérience agricole et industrielle de leurs membres ; en sorte que celui qui a un penchant pour la mécanique se trouve encouragé à plonger ses mains dans la glèbe, l'intellectuel à exercer ses muscles, le paysan "né", à se familiariser avec le fonctionnement d'un laminoir. Séparer l'ingénieur de la terre, l'intellectuel de la bêche et le paysan de l'atelier entraîne une surspécialisation professionnelle qui favorise dangereusement la prise du pouvoir par les spécialistes. Une autre conséquence grave de la spécialisation, c'est qu'elle empêche la société d'atteindre un but essentiel : l'humanisation de la nature par la technique et la naturalisation de la société par le biologique. Une telle communauté anarchiste se rapprocherait, je crois, d'un écosystème parfaitement analysable ; elle serait diversifiée, équilibrée et harmonieuse. [...] À long terme, je suis persuadé que la recherche d'une autosuffisance relative se révélerait d'une plus grande efficacité économique que l'excessive division du travail qui prévaut aujourd'hui. Il y aurait sans doute beaucoup d'industries faisant double emploi d'une communauté à l'autre ; mais la familiarité de chaque groupe avec son environnement particulier et son enracinement écologique lui permettraient d'user avec bien plus d'intelligence et d'amour de cet environnement. Je pense que, loin d'engendrer le provincialisme, l'autosuffisance relative permettrait un nouvel épanouissement individuel et communautaire ; cette union avec le milieu stimulerait la communauté. »



**MURRAY BOOKCHIN**  
(1921-2006)

**Essayiste écologiste libertaire et militant états-unien.**

Il prône une organisation sociale confédérale à base de municipalisme libertaire et voit la clé de l'exploitation de la nature dans les rapports de domination et d'exploitation qui s'exercent à l'intérieur

de la société humaine et dans la logique du « toujours plus » du capitalisme. Parmi ses ouvrages traduits en français : *Pouvoir de détruire, pouvoir de créer. Vers une écologie sociale et libertaire*, (L'échappée, 2019) ; *L'Écologie sociale. Penser la liberté au-delà de l'humain* (Wildproject, Marseille, 2020).

© wikimedia commons

Murray Bookchin, *Qu'est-ce que l'écologie sociale ?*  
trad. Bernard Weigel, Atelier de création libertaire, Lyon, 1989.



En 1944, l'économiste Karl Polanyi pointait le processus libéral qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, émancipa l'économie de tout contrôle étatique. Or la régulation de l'économie est aujourd'hui devenue impérieuse face aux menaces sur l'écosystème. Michel Olivier formule ainsi le dilemme : **l'économie doit-elle avoir le pas sur l'écologie ? L'urgence de la crise environnementale doit-elle commander les choix économiques ?**

## Écologie ou économie : qui commande ?



PAR  
**MICHEL OLIVIER**

**P**ourquoi l'évidence empirique du dérèglement climatique et l'évidence pratique qui en découle – la nécessité de modifier nos styles de vie – semblent-elles demeurer abstraites pour chacun d'entre nous ? C'est une des questions que pose la crise environnementale actuelle. Nous sommes comme embarqués dans un processus collectif que nous pilotons, que nous désirons infléchir, et pourtant, nous nous sentons impuissants. Comme si notre vie économique de producteur et de consommateur, à la racine du problème, nous échappait.

Cette idée d'une vie économique en roue libre, autorégulée, tel un processus froid, anonyme et indifférent, incapable de se soumettre à une nécessité non économique venue de l'extérieur, n'est pas nouvelle. Karl Polanyi [1886-1964], en particulier, l'a abordée, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, à travers la notion de « désencastrement ». Pour l'économiste austro-hongrois, nous vivons dans un monde radicalement transformé par la Révolution industrielle. L'apparition de la machine, financée

par des investissements lourds amortis sur le long terme, a rendu nécessaire de sécuriser les circuits économiques. En libérant l'économie de ce qui pouvait la contraindre et la ruiner, en la libérant en particulier du politique.

En échange de ce désencastrement, de cette liberté, pour l'économie, d'agir selon ses énergies propres sans être entravée par des institutions non économiques, une promesse : la prospérité des entreprises, et *in fine*, la prospérité collective. Cependant, dès lors qu'elle n'est plus régulée de l'extérieur, l'autorégulation de l'économie s'opère par le prix : ce qui est rare et nous manque devient abondant par la hausse de son prix ; ce qui est en excès et inutile se raréfie par la baisse de son prix.

### METTRE UN PRIX SUR LA RARETÉ DE LA NATURE

Avec le désencastrement, le travail, c'est-à-dire l'humain, la terre, c'est-à-dire la nature, et la monnaie, c'est-à-dire le moyen de paiement (traité à tort comme marchandise dans l'économie classique), se retrouvent embarqués dans la régulation économique par le prix. Mais pas sans opposer de résistance. Oublions l'aspect monétaire qui est technique

et complexe. L'humain et la nature demeurent réticents à une telle régulation.

Réguler le travail par le prix signifie accepter que la motivation du gain ou l'évitement de la misère monétaire écrasent toutes les autres motivations. Nous devrions, alors, organiser nos vies en les orientant vers le revenu le plus élevé. Au risque d'oublier les aspects non économiques de nos existences, tels que la famille, le voisinage, la religion, etc.

Réguler la nature par le prix, Polanyi n'en a sans doute pas vu tous les enjeux. Il a vu le risque de voir ce patrimoine commun être





**MICHEL OLIVIER**

Philosophe, ancien élève de l'École Polytechnique et de l'ENSAE, il enseigne à l'université Paris-Ouest-Nanterre et est directeur de programme au Collège international de philosophie. Après s'être intéressé à la philosophie du langage et à l'épistémologie de la linguistique, il consacre ses recherches à la question

© Collection personnelle

de la légitimité collective, au travers notamment des œuvres de Lyotard, Habermas, Wittgenstein, Rawls et Levinas. Il a publié *Peirce. La Pensée et le Réel* (Hermann, 2013), *Quine* (Les Belles Lettres, 2015) et codirigé un ouvrage collectif sur Levinas, *Totalité et infini. Une œuvre de ruptures* (Manucius, 2017).



© Mark Power/Magnum Photos

accaparé dans des processus qui ne font aucun cas du long terme, ni de nos attachements affectifs. Il n'a sans doute pas vu la complexité de mettre un prix sur la fragilité et la rareté de la nature, pas plus que la contradiction fondamentale entre la nécessité du rendement récursif du capital – qui doit engendrer sans fin un capital plus élevé chaque année – et la dimension finie du stock de ressources naturelles.

Le prix social du désencastrement est l'impossibilité, sans perturber l'autorégulation de l'économie, de réguler l'humain et la nature selon des modalités politiques, affectives, éthiques ou institutionnelles. Le

réchauffement climatique ajoute à cette liste une autre modalité impossible de régulation : la science. Le désencastrement est tellement abouti que même le discours scientifique n'opère pas. Non pas en raison d'un aveuglement ou d'une indifférence, mais d'une peur des conséquences économiques et donc sociales. Le réencastrement, même partiel, de l'économie n'est en effet possible qu'au prix de douloureux moments de ruptures et de transitions économiques instables. Le réencastrement nécessaire pour protéger la planète serait – sera? – terrible. Le nier ne sert pas la cause.

Polanyi aspirait à un réencastrement de l'économique dans le politique et le social,

afin d'aboutir à un complexe équilibre d'institutions diverses se partageant la régulation. La conséquence directe était, bien entendu, un affaiblissement économique. Mais pour Polanyi, le réencastrement valait cet effort.

Pour l'heure, aucune institution non-économique ne parvient à réguler l'économie. Pas tout à fait aucune, à vrai dire. Au nom de la religion (l'Iran), du nationalisme (la Russie), voire des deux (la Turquie), certains régimes autoritaires contestent l'autonomie de la sphère économique. En d'autres termes : seule une entité monolithique prétendant elle aussi à la régulation exclusive de la société semble pouvoir concurrencer la prétention de l'économie à une régulation exclusive. Comme s'il fallait la peur d'une institution brutale ou l'appel d'une normativité transcendante pour compenser les craintes de dérèglement économique inévitable en cas de réencastrement.

Le réchauffement climatique ne laisse pas le choix : il faudra réguler. Si la régulation économique par le prix n'y parvient pas, une institution brutale le fera. C'est ainsi que Polanyi avait interprété la montée des fascismes au <sup>xx</sup> siècle. Nécessité absolue de réencastrement l'économie, impossibilité de le faire dans le subtil équilibre de la démocratie. Pour éviter cela, il faut se tourner vers la responsabilité individuelle. L'économie demeure soumise à son client. Comme consommateur il peut choisir la régulation éthique et scientifique.

Comme producteur il en paiera le prix. Mais le bien sera fait.





ENTRETIEN AVEC  
**FRÉDÉRIC NEYRAT**

Propos recueillis par Octave Larmagnac-Matheron

L'une des critiques le plus fréquemment adressées à la géo-ingénierie est la suivante : il est impossible de prédire les conséquences, potentiellement désastreuses, engendrées par l'action humaine à l'échelle du climat. Partagez-vous ce point de vue ?

► **FRÉDÉRIC NEYRAT** — Le problème de la géo-ingénierie, c'est, comme son nom l'indique, qu'elle voudrait considérer la Terre (géo) comme son « objet ». Or la Terre, précisément, n'est pas un objet, ni même un « hyperobjet », comme le dit l'essayiste nord-Américain Timothy Morton, car le terme d'hyperobjet maintient malencontreusement d'un côté (objet) ce qu'il s'agit pourtant de contester de l'autre (hyper). La Terre est plutôt ce qui échappe à toute tentative d'objectivation ; je l'appelle un « transjet », c'est-à-dire une trajectoire de temps et d'espace qui a commencé sa formation il y a 4,5 milliards d'années, et au cours de laquelle le vivant est apparu. Quand des ingénieurs ou penseurs s'imaginent une Gaïa 2.0 où le climat serait technologiquement transformé et donc dominé, ils cherchent à effacer d'un coup de baguette magique les milliards d'années de « Recherche & Développement » (comme le disait le penseur de l'écologie Barry Commoner [1917-2012]), d'essais et d'erreurs, qui se sont inventés avec la Terre pour que celle-ci devienne ce qu'elle est. Ces scientifiques s'imaginent que quelques équations calculées par leurs ordinateurs pourraient remplacer une Histoire à la mesure de l'univers. Si par conséquent il est impossible de prédire les conséquences engendrées par les actions humaines sur le climat, ce n'est pas à cause de la divine malice ou méchanceté de Gaïa, c'est à cause de l'abîme qui sépare les échelles de temps : d'un côté, le court terme de l'expérimentation des trafiqueurs de climat, et de l'autre la temporalité profonde d'une Terre déjà passée par des formes d'existence incroyablement hétérogènes. L'imprédictibilité est l'effet de cette disjonction, qui fait de la Terre une entité planétaire inévitablement opaque, réagissant à partir d'expériences forgées à une échelle de temps qui nous échappera toujours.

© Nasa

56

## Le vice de forme de **la géo- ingénierie**

**La géo-ingénierie élabore des dispositifs techniques en vue de modifier le climat terrestre.**

Frédéric Neyrat désavoue cette voie de recherche. Il substitue à la pensée écologiste géocentrique qui la sous-tend une vision cosmologique, holistique, qui envisage la Terre au sein de l'Univers.







La géo-ingénierie s'inscrit pour vous dans un cadre plus large : celui du géo-constructivisme. Pouvez-vous expliquer cette notion ?

► **F.N.** — Par géo-constructivisme, j'entends l'idée selon laquelle la Terre, avec tout ce qu'elle comporte, humains et non-humains, êtres vivants et artificiels, ADN et ordinateurs, peut faire l'objet d'une construction et d'une reconstruction sans limites, ouvertes à des «possibles» indéfinis. Sans limites veut dire sans nature. Car, nous disent les géo-constructivistes, qu'ils soient sociologues, anthropologues ou philosophes, il n'y a pas de nature comme telle, la nature est toujours quelque chose de social, l'objet de définitions et de normes, il est impossible de désigner quelque chose de naturel – d'autant plus à l'âge dit de l'Anthropocène, où les humains ont la capacité de laisser des traces n'importe où, sur et sous le sol terrestre, et même dans le ciel avec des satellites. En ce sens, nous disent-ils, la frontière entre nature et culture a cédé, la culture imposant sa loi partout. D'une part, cette idée est contestable – tout du moins partielle, puisqu'elle réduit la nature à ce qui nous passe sous la main, oubliant à quel point la quasi-totalité de l'univers échappe à notre saisie, à notre regard même. D'autre part, la



### FRÉDÉRIC NEYRAT

Philosophe, ancien directeur de programme au Collège international de philosophie. Il est membre du comité de rédaction des revues *Multitudes* et *Lignes*. Professeur associé de l'Université du Wisconsin à Madison (États-Unis), il dirige *Alienocene*, journal électronique visant à « reconfigurer la relation entre humains et non-humains, terrestres et extraterrestres, entre

*le proche et le lointain* ». Il a notamment publié *Biopolitique des catastrophes* (Éditions MF, 2008), *La Part inconstructible de la Terre. Critique du géo-constructivisme* (Seuil, 2016) et *Échapper à l'horreur. Court traité des interruptions merveilleuses* (Lignes, 2017).

© Wikimedia commons

dissolution de la frontière finit toujours par confirmer la domination anthropocentrique : c'est la culture et la technologie humaines qui, profitant de la dissolution de la frontière nature-culture, colonisent tout ce qu'elles peuvent. Mais les non-humains alors, me direz-vous, ils ne sont pas autonomes et capables d'action ? Comme leur nom l'indique, ceux qu'on appelle les non-humains – animaux, plantes, virus – ne sont bien trop souvent que nos reflets inversés, on ne les pense que par rapport à nous : on s'intéresse au coronavirus en ce qu'il peut nous affecter, mais on oublie alors l'existence pour lui-même du coronavirus, autrement dit sa dimension irrémédiablement inhumaine ou plus exactement étrangère, «alien», en dehors de nous. Le géo-constructivisme, c'est ce qui abolit la frontière nature-culture pour abolir tout dehors, c'est ce qui ne jure que par le dedans. Et quand le dehors, chassé par la porte, revient par la fenêtre, comme le coronavirus, tout le monde prend peur. En ce sens, plutôt que de dissoudre les frontières entre nature et culture, je crois préférable de repenser les médiations et les différences qu'elles engendrent, afin d'éviter ou bien la dissolution des frontières qui renforcent les agents dominants, ou bien la défense immunitaire, paranoïaque, nationaliste en quelque sorte, des frontières.

La géo-ingénierie, pour lutter contre le dérèglement climatique, reconduirait la vision du monde qui est à la source même de la crise environnementale ?

► **F.N.** — Elle reconduit en effet une situation incroyablement pauvre en terme de vision du monde, puisqu'elle met en relation un objet-Terre, comme je l'ai dit pour commencer, et un sujet-humain, comme on l'a vu avec votre deuxième question. Or ce qui ne va pas du tout avec cette vision en aveugle, c'est qu'elle oublie le cosmos, elle oublie que la Terre existe dans l'univers tel que l'astrophysique et les récits mythologiques des peuples premiers nous en parlent, et pas seulement pour «nous», les humains. Mais la pensée écologiste aujourd'hui dominante, que ce soit du côté géo-constructiviste ou du côté de l'activisme politique dont je me sens cependant très proche, est géocentrique. On « habite des mondes », disent certains, alors que c'est pourtant d'abord les mondes qui nous habitent. Sortir de la crise environnementale signifierait dès lors changer d'environnement, voir celui-ci en prise avec le Soleil, les rythmes



### QU'EST-CE QUE LA GÉO-INGÉNIERIE ?

Résumée simplement, la géo-ingénierie consiste à développer des dispositifs techniques pour modifier le climat terrestre – en particulier, pour provoquer un refroidissement. Les deux voies principales envisagées aujourd'hui sont :

1. La géo-ingénierie solaire, qui table sur l'injection massive de particules réfléchissantes dans l'atmosphère pour atténuer le rayonnement solaire ;

2. La géo-ingénierie carbonique, qui élabore des méthodes de capture du carbone dans l'atmosphère.

À lire : David Keith, *A Case for Climate Engineering* (MIT Press, 2013), publié en France sous le titre *Pour une ingénierie climatique planétaire* (Antigone14 Éditions, 2015), qui évoque le rôle de la science et de l'ingénierie dans la sauvegarde de la planète.

cosmologiques, la gravitation, la contingence qui est à l'origine de la vie sur Terre, etc. Et passer du géocentrisme à une vision cosmologique voudrait dire totalement changer la manière dont nous envisageons les technologies : non plus comme outils de prédation et d'extraction, mais comme des médiations entre la Terre et l'Univers, comme des opérateurs de différences à partir desquelles repenser notre vie et notre mort.

Vous proposez un changement radical d'ontologie : réaliser que la Terre est une condition de nos vies, un sol indomptable. C'est ce que vous appelez la «part inconstructible» ?

► **F.N.** — Ce que j'appelle la «condition planétaire» fait des humains, comme des animaux et des plantes – et pourquoi pas aussi des individus techniques – non pas des êtres qui ont à devenir quelque chose et à se reconstruire sans cesse, jusqu'à épuisement des ressources naturelles et du désir, mais des existences lancées dans l'univers avec la Terre qui les emporte, des existences qui n'en reviennent pas d'exister. La «part inconstructible», c'est cette part inhumaine, alien, définitivement étrangère, qui ne peut être construite qu'à entraîner des catastrophes. Vouloir dompter cette part, pour utiliser votre terme, c'est s'autodétruire, car c'est nier que nous ne parlons, n'aimons, n'échangeons que parce que nous sommes «étrangers à nous-mêmes», comme l'écrivait Julia Kristeva. Être des sujets planétaires, c'est savoir que nous ne faisons que bivouaquer dans l'inhabitable.

Oscar du meilleur film documentaire en 2006, *Une vérité qui dérange*, film états-unien réalisé par Davis Guggenheim en 2006, repose sur la prestation d'Al Gore, ancien vice-président des États-Unis (1993-2001), dans sa croisade internationale autour du réchauffement planétaire. Al Gore et le GIEC ont reçu conjointement le prix Nobel de la paix en 2007 pour « leurs efforts afin de mettre en place et diffuser une meilleure compréhension du changement climatique causé par l'homme, et de jeter les bases des mesures nécessaires pour contrecarrer un tel changement ».

# La catastrophe à feu doux

PAR OLLIVIER POURRIOL

## CHOQUER SANS BRAQUER

**U**ne vérité qui dérange met en scène Al Gore lors de ses pérégrinations de conférencier international visant à sensibiliser le grand public aux dangers du réchauffement climatique (oui, il prend beaucoup l'avion). La thèse est simple : la fonte des glaces au pôle Nord risque d'entraîner une élévation globale du niveau des eaux, tsunami marin menaçant de noyade les millions d'habitants peuplant les littoraux, suivi d'un tsunami humain de réfugiés climatiques. À la fois Venise et l'Exode... sans oublier la glaciation en terme de l'hémisphère Nord. Mais contrairement aux films catastrophes, qui n'hésitent pas à faire vivre à leurs spectateurs la catastrophe au plus près, à hauteur d'homme, Al Gore préfère montrer des plans vus du ciel. La suggestion plutôt que le traumatisme. Le documentaire

rationnel plutôt que la fiction bouleversante. Pourquoi cette prudence ? C'est qu'en fin politique, Al Gore sait le danger de l'excès. Frapper trop fort les esprits, c'est les anesthésier, les convaincre de leur inutilité. Le risque, si on ne montre que de la dévastation, forêt amazonienne rasée, incendies incontrôlables, pollution industrielle, est de paralyser l'action. Il y a une manière de sur-responsabiliser qui revient à déresponsabiliser. S'il est déjà trop tard, pourquoi s'en faire ? La vérité doit dérange, mais comment faire pour qu'elle ne détruise pas tout espoir ? Le médecin qui vous annonce une maladie grave peut beaucoup pour vous ou contre vous, selon comment il vous l'apprend. Ni trop, ni trop peu. Il faut choquer, sinon on ne vous écoute pas, mais ne pas choquer trop, sinon vous devenez

© Lawrence Bender Proofs/The Kobal Collection/Lea, Eric/Aurimages





## L'ÉCONOMIE MENTALE DU TRAUMATISME

➤ **Michel Foucault, dans *Surveiller et Punir***, décrit le passage de l'éclat des supplices à la douceur des peines. Il ne s'agit plus, dans la pénalité moderne, de laisser éclater aussi spectaculairement et sanguinairement que possible

le pouvoir royal sur le corps du supplicié, mais de suivre des règles d'économie, bien plus adaptées à la sensibilité contemporaine. Parmi ces règles, on trouve celle de la « *quantité minimale* », qui affirme que dans la balance mentale dont nous usons pour évaluer nos conduites,

il suffit que l'inconvénient d'un comportement soit très légèrement supérieur à l'avantage qu'il procurerait, pour nous empêcher de passer à l'acte. Nul besoin d'un grand traumatisme, un tout petit calcul suffira. •

«

# Le désastre a toujours lieu après avoir eu lieu

»

Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*.

## LA POLITIQUE DE L'IMAGINATION

➤ **Autre règle, celle de l'idéalité suffisante**, qui affirme, là encore pour des raisons d'économie, qu'il est inutile de supplicier réellement un condamné pour faire naître la vertu chez ses

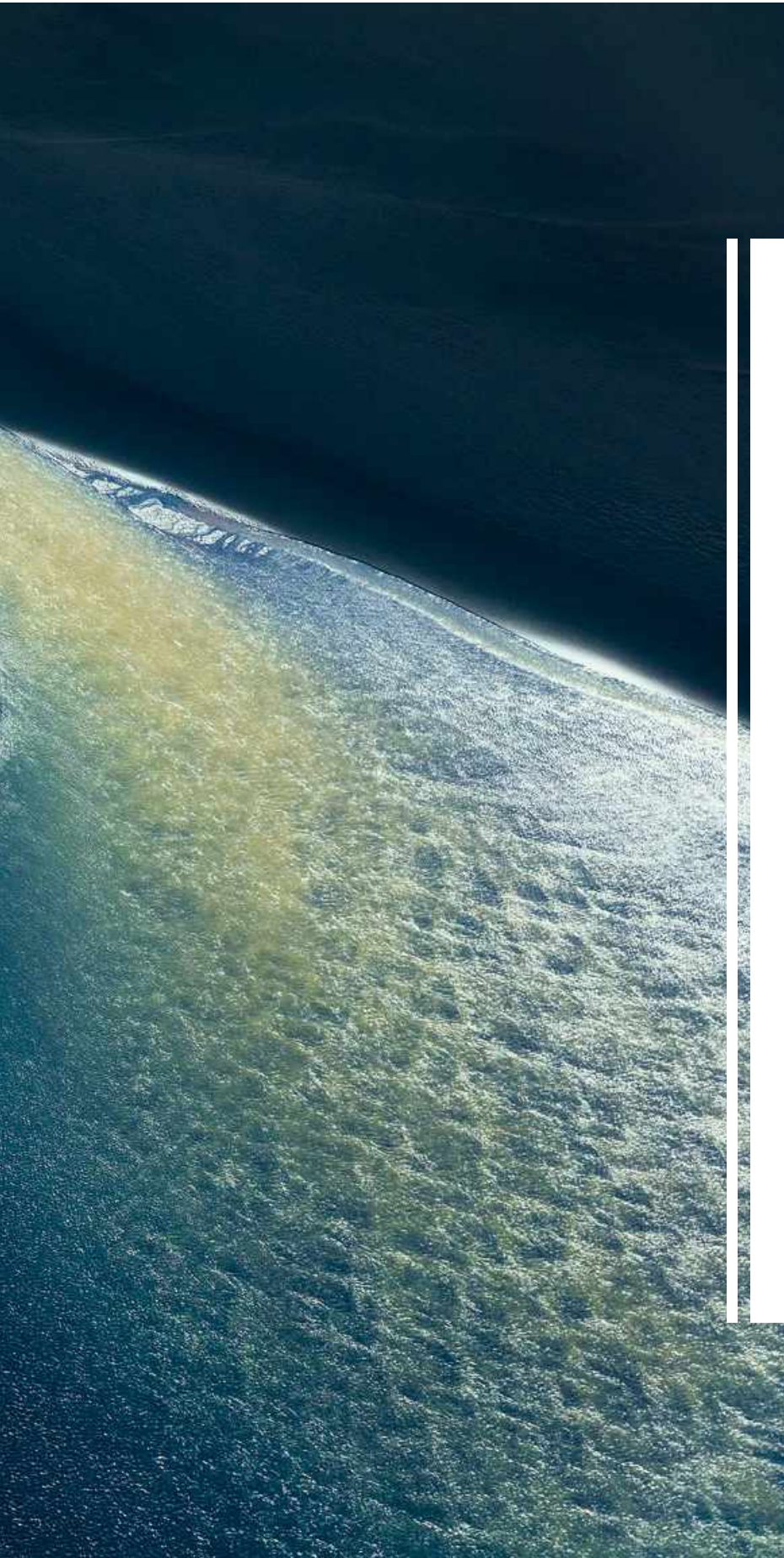
concitoyens-spectateurs, et que la représentation du mal, l'idée seule du supplice est plus efficace à tous points de vue. Et c'est pourquoi, au lieu de montrer l'apocalypse dont il parle, Al Gore se contente de l'évoquer.

Au lieu d'ébouillanter la grenouille, il lui montre qu'elle peut s'en sortir. Autre astuce, parmi beaucoup d'autres, il compare la menace

climatique, incommensurable, à d'autres menaces, elles clairement identifiées : la menace terroriste, et la menace migratoire. Ce faisant, il ne fait pas simplement du chantage émotionnel, ou appel aux bas instincts, il fait de la politique moderne, et nous rappelle que le véritable lieu du combat, quand il s'agit de l'avenir, ne peut être que notre imagination. •

Cassandre : personne n'a envie de vous écouter. Le paradoxe, c'est que plus une vérité est démesurée, plus il convient d'en mesurer l'expression. C'est un dosage subtil, et Al Gore y excelle. Il théorise même sa méthode, en utilisant les services de l'animation : une grenouille de *cartoon* saute dans un récipient d'eau tiède progressivement portée à ébullition, où elle cuit à petit feu, sans s'en apercevoir. C'est l'image même de notre inconscience. Mais une main humaine la retire de l'eau avant qu'il soit trop tard. Pas de cruauté envers les animaux, même en dessin animé. S'il est important de sauver cette grenouille qui pourtant n'existe pas, c'est que le but est d'alerter les consciences, de les mobiliser, pas de leur offrir le spectacle de leur impuissance. •





PARTIE III

## ***Épistémologie : le doute est-il permis ?***

**I**l y a les **climatosceptiques** et les **techno-optimistes**. Sous couvert de légitimes et nécessaires interrogations sur la validité d'hypothèses, de mesures et de modèles, les premiers se réclament du doute, vertu éminemment scientifique, pour nier l'origine humaine du réchauffement. Les seconds assurent que les humains s'en sortiront toujours par la technique et que c'est le génie d'*Homo Faber* que de tirer de sa besace une solution au moment opportun. Les uns ne sont pas moins néfastes que les autres. Pas facile de faire naviguer la Terre entre Charybde et Scylla. Entre négationnistes et zélotes.

61



# Le doute, vertu scientifique **ou alibi du déni?**

PAR  
**OLIVIER REY**

Les climatosceptiques assurent mener une croisade au nom du doute et de la complexité contre un prétendu dogme du réchauffement climatique. **Olivier Rey détaille ici les motifs, parfois inavoués, de leur déni.**

**A**u début du XVII<sup>e</sup> siècle, on ne parlait certes pas de *global warming* [réchauffement climatique]. Il n'empêche : pour saisir ce que la position des « climatosceptiques » actuels a de bizarre, un bref retour sur les démêlés de Galilée avec les autorités ecclésiastiques ne sera pas inutile. Selon l'Église, les astronomes pouvaient librement recourir au système de Copernic dans leurs travaux, ils pouvaient l'enseigner, mais seulement comme un instrument commode pour l'étude et le calcul du mouvement des astres. Galilée, quant à lui, était persuadé que le système de Copernic correspondait à la réalité même et il entendait le prouver – notamment par le phénomène des marées, présenté par lui comme une conséquence directe de la rotation de la Terre sur elle-même et autour du Soleil<sup>1</sup>. Plutôt que d'interdire l'ouvrage où Galilée exposait ses arguments, le pape Urbain VIII donna son imprimatur, à la condition que fût inséré dans le

livre l'argument de la toute-puissance divine : Dieu disposant toujours, dans sa toute-puissance, d'une infinité de moyens pour réaliser les mêmes effets, la science des hommes ne peut jamais qu'émettre des hypothèses sur la façon dont les choses se passent réellement. On voit l'habileté du pape : il ne censurait pas un ouvrage dont il reconnaissait la valeur, mais réclamait l'insertion d'un argument qui ruinait ce que Galilée voulait démontrer – à savoir que le système de Copernic n'était pas une hypothèse, mais la vérité. En réponse, Galilée inséra bien, dans son *Discours sur les deux grands systèmes du monde*, l'argument exigé par Urbain VIII mais, le plaçant dans la bouche d'un personnage nommé Simplicio, un aristotélicien borné dépassé par les raisonnements de ses interlocuteurs, il le tournait en dérision. Urbain VIII n'apprécia pas d'être ainsi joué et, en 1633, Galilée fut contraint d'abjurer ses positions.

## LES CLIMATOSCEPTIQUES AVEC GALILÉE ET L'ÉGLISE...

Quelle lumière cette histoire jette-t-elle sur le « climatoscepticisme » d'aujourd'hui ? Voici. Ceux qui contestent aujourd'hui les travaux du GIEC se trouvant, scientifiquement parlant, extrêmement minoritaires, ils sont enclins, pour donner meilleure mine à leur position, à se présenter comme des combattants héroïques de la vérité contre les tenants de la « science officielle », tenue pour mensongère. Souvenez-vous de Galilée : n'a-t-il pas été condamné, alors que la postérité lui a donné raison ? Cependant, pour justifier leur scepticisme vis-à-vis des éléments avancés par le

GIEC, les « climatosceptiques » ne cessent également d'affirmer à quel point le doute est une vertu scientifique cardinale, et que rien ne paraît jamais si assuré qui ne mérite d'être remis en cause : dès lors, ce seraient eux qui, en contestant les éléments avancés par le GIEC, seraient du côté de la science, contre une institution dogmatique. On discerne le paradoxe : aux arguments avancés par Galilée en faveur du système de Copernic, Urbain VIII opposait que du fait de l'omnipotence divine, la science était structurellement incapable de proposer autre chose que des hypothèses ; aux arguments avancés par le GIEC à l'appui d'un réchauffement climatique rapide lié à des activités humaines fortement émettrices de gaz à effet de serre, les climatosceptiques opposent que du fait de la complexité des mécanismes en jeu, le GIEC est structurellement incapable d'affirmer quoi que ce soit. Formellement, la position est la même ! Autrement dit, les





© Bernard Demenge / Hans Lucas



## OLIVIER REY

**Mathématicien, philosophe et romancier français.**

Membre de la section philosophie du CNRS et de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (IHPST) ainsi que du comité de rédaction de la revue *Conférence*.

Après avoir enseigné les mathématiques à l'École

polytechnique, il enseigne la philosophie à l'université Paris-I et à l'École de droit de la Sorbonne. Il est notamment l'auteur de *Une question de taille* (Stock, 2014), prix Bristol des Lumières 2015, de *L'Idolâtrie de la vie* (Gallimard, 2020) et de *Leurre et malheur du transhumanisme* (Desclée de Brouwer, 2018 ; rééd. 2020).

climatocseptiques se situent à la fois du côté de Galilée, en lutte contre les dogmes de son temps, et de l'Église, cherchant à préserver la paix des esprits en réduisant les propositions scientifiques déstabilisantes au statut de simples hypothèses impossibles à prouver. Et le paradoxe ne s'arrête pas là : comment expliquer, si le réchauffement global d'origine anthropique est une fiction, que la quasi-totalité des climatologues y souscrivent ? La seule solution consiste à considérer que le discours scientifique actuel n'a de scientifique que le nom, et qu'il est en fait une « construction sociale » parmi d'autres. Voilà donc les « climatocseptiques » qui, tout en se présentant, avec leur doute systématique, comme les champions du véritable esprit scientifique, reprennent à leur compte les critiques virulentes de la science telles que les mouvements sociaux radicaux des années 1960 et 1970 purent les formuler.

Il est bien entendu que le climat est une entité trop complexe pour que les plus sophistiqués des modèles puissent prédire de façon certaine son évolution. Il n'en reste pas moins que ce qui est rationnel n'a jamais été d'attendre, pour les questions qui nous concernent, de disposer d'absolues certitudes pour agir, mais d'agir au présent en fonction des meilleurs renseignements qui sont en notre possession ; de ne pas en appeler à une science idéale dont nous ne disposerons jamais, mais d'écouter ce que la science dont nous disposons aujourd'hui a à nous dire.

Dès le début des années 1950, le physicien canadien Gilbert Plass alerta le grand public sur le réchauffement climatique que le rejet dans l'atmosphère de gaz carbonique en grandes quantités allait engendrer. En 1955, John von Neumann, qu'il sera difficile de faire passer pour un charlatan crédule, estimait que ces rejets (encore modestes alors) avaient déjà entraîné un réchauffement global d'un demi-degré par rapport aux débuts de l'ère industrielle<sup>2</sup>. En 1979, les conclusions du rapport Charney, commandé par l'administration américaine au National Research Council, furent suffisamment alarmantes pour entraîner, au cours de la décennie suivante, la mise en place du GIEC. Aucun complot écolo-mondialiste dans cette histoire : seulement des scientifiques voyant des prédictions inquiétantes sortir de leurs modèles. Les « climatocseptiques » accusent volontiers les climatologues de prendre plaisir à affoler les populations avec leurs mises en garde : comme si les climatologues n'étaient pas les premiers effrayés par ce qui émerge de leurs travaux ! Lesley Hugues, spécialiste australienne du climat, écrit : « *Nous sommes vraiment une drôle de troupe, nous, les spécialistes du changement climatique. Comme les autres scientifiques, nous nous levons tous les matins pour nous diriger vers nos bureaux, nos laboratoires et nos terrains. Nous collectons et analysons nos données, puis nous écrivons des articles* » →

1. Galilée avait raison de prendre en compte ces mouvements, mais il lui manquait, pour édifier une théorie consistante des marées, les forces gravitationnelles exercées par la Lune et le Soleil. 2. Voir son article « *Can we survive technology?* » dans le magazine *Fortune*, juin 1955.





dans des revues savantes. Mais c'est là que nous déraillons : nous sommes les seuls membres de la communauté scientifique à espérer chaque jour nous tromper. Nous espérons nous tromper sur le rythme de la montée du niveau des océans, et sur le fait qu'une accélération aussi rapide risque d'inonder les foyers d'un milliard de personnes d'ici la fin du siècle. [...] Nous espérons nous tromper sur la vitesse à laquelle fondent les glaciers des Andes et du Tibet, mettant en péril l'approvisionnement en eau douce de plus d'un sixième de la population mondiale. Nous espérons nous tromper sur le fait que les déplacements de population dus à l'augmentation des désastres climatiques feront probablement passer l'actuelle crise des réfugiés pour un événement dérisoire. Nous espérons, nous espérons, nous espérons. »<sup>3</sup>. L'espoir d'une erreur est toujours permis. S'en remettre exclusivement à un tel espoir n'en serait pas moins insensé – d'autant qu'il ne cesse de décroître à mesure que les modèles se perfectionnent. Le principe de précaution demande aux autorités publiques de prendre les mesures appropriées « lorsque la réalisation d'un dommage, bien qu'incertaine en l'état des connaissances scientifiques, pourrait affecter de manière grave et irréversible l'environnement ». Ce principe ne doit certes pas être invoqué à tout bout de champ, mais la question climatique entre par excellence dans son champ d'application.

C'est ainsi que les « climatocéptiques », tout en se réclamant des exigences scientifiques les plus élevées pour critiquer les rapports du GIEC, en arrivent dans les faits à saper la pertinence du discours scientifique. Pareille contradiction fait symptôme : ce qui les anime n'est pas le goût de la vérité, mais la volonté acharnée de nier les dangers liés à un réchauffement climatique accéléré et le rôle des activités humaines dans le processus.

## LES CAUSES DU DÉNI

Les causes du déni sont multiples. L'une d'entre elles est particulièrement stupide : à partir du moment où, aux États-Unis, le parti démocrate a accordé quelque attention à la question climatique, une bonne partie des républicains se sont mis à considérer celle-ci comme une fumisterie gauchiste – encouragés en cela par les intérêts économiques opposés à toute mesure qui viendrait mettre en cause leurs activités. De même que les fabricants de cigarettes se sont employés avec succès, pendant des décennies, à entretenir le doute

sur le rôle du tabac dans le déclenchement des cancers du poumon, de même certaines industries s'emploient à alimenter le « scepticisme » à l'endroit du changement climatique et de ses causes<sup>4</sup> – notamment par la promotion médiatique de points de vue « alternatifs », perversément présentés comme symétriques au consensus des climatologues. (On se rappellera, en France, la place démesurée accordée il y a dix ans aux propos d'un Claude Allègre dénonçant « l'imposture climatique », et dont l'incompétence et la mauvaise foi sur le sujet n'eurent d'égales que l'audience qui lui fut complaisamment donnée.)

Le déni a aussi des racines plus profondes. « Ô terre déplorable ! » s'écriait Voltaire après le tremblement de terre qui avait dévasté la ville de Lisbonne, le jour de la Toussaint 1755. « Éléments, animaux, humains, tout est en guerre. Il le faut avouer, le mal est sur la terre. » Dès lors, quelle attitude devait adopter les hommes éclairés, sinon s'atteler à la tâche de transformer le monde afin d'y introduire le bien dont il était totalement dépourvu ? « Le contrôle toujours plus grand de la nature, "la lutte contre la nature", telle a été l'idée directrice en Europe au cours des trois derniers siècles »<sup>5</sup>, résume le philosophe allemand Robert Spaemann. Mère Nature s'avérant un marâtre, c'est vers Mère technologie que les humains se sont tournés pour obtenir secours et sécurité. Il est vrai qu'au départ, la prise de possession de la terre au moyen de la technologie, la violence faite à la nature par son intermédiaire, semblaient plutôt d'essence virile. Pourtant, au fur et à mesure que nous avons pris l'habitude d'interposer entre nous et la nature quantité de dispositifs qui tiennent cette dernière à distance, et nous sommes confiés de plus en plus complètement à de tels dispositifs pour satisfaire nos besoins et nos désirs, le système technologique

en est venu à jouer, pour chacun d'entre nous, un rôle comparable à celui que la mère joue auprès de son petit enfant : nourricière, protectrice, dispensatrice de tout bien.

Toute notre vie se passe « au sein » – d'abord les tétons, ensuite les connexions. Une panne, et c'est le drame. On comprend, dans ces conditions, quelle peut être l'intensité du désarroi à l'idée que le déploiement technologique, au lieu de nous protéger, de veiller sur notre vie, se mette à menacer celle-ci. Quel plus effroyable renversement, que celui de la bonne mère en harpie ? Et impossible de chercher refuge auprès de Mère Nature : non seulement celle-ci a ses dures exigences, que nous ne savons plus endurer, mais en plus, soulée de coups, elle a perdu son éternelle jeunesse pour n'être plus qu'une vieille exsangue, au sein tari. Comment, alors, échapper à l'angoisse ? Par le déni. Quand bien même l'événement vient corroborer ses prévisions passées, chacun des rapports du GIEC suscite à sa publication une nouvelle flambée de déni – dernier rempart contre la panique.

Plus grave encore que le dérèglement climatique engendré par l'emballement technologique, est l'immaturité dans laquelle ce même emballage maintient les hommes – d'où s'ensuit que là où croît le danger, décroît aussi ce qui permettrait d'y faire face.

Au fond, le plus urgent dans l'« urgence climatique », serait de refaire des adultes.

3. « When planetary catastrophe is your day job », *The Monthly*, juin 2018 ; trad. fr. A. G. Cohen, « Quand la catastrophe planétaire est notre boulot quotidien », *Terrestres*, 14 octobre 2018. 4. Voir, sur l'industrie du tabac : Robert N. Proctor, *Golden Holocaust. La Conspiration des industriels du tabac* (2012), éd. Mathias Girel, trad. J.-F. Hel-Guedj, Les Équateurs, 2014 ; sur le changement climatique : Naomi Oreskes et Erik M. Conway, *Les Marchands de doute* (2010), trad. J. Treiner, Le Pommier, 2012. 5. « De l'ontologie de la "droite" et de la "gauche" » [1979], trad. O. Rey, *Conférence*, n° 45, hiver 2017-2018, p. 423.

« Au fond, le plus urgent dans l'« urgence climatique » serait de refaire des adultes »





# La technique ou la vie

En substituant la machine à l'outil, la technique, jusque-là instrument de régulation adapté à un besoin, devient un instrument de dérégulation et de dénaturation.  
Georges Canguilhem dénonce « l'idéal de machination ».

## EXTRAIT

« **L**a caractéristique propre des systèmes organiques, à l'encontre des structures minérales, c'est leur capacité de régulation interne. C'est le degré de précision et de complexité des fonctions de régulation qui est la mesure de la perfection organique, pour autant que l'indépendance relative à l'égard des contraintes du milieu extérieur, qu'une certaine liberté de choix des conditions de vie peuvent être tenues pour une marque de perfection. Sous ce rapport la fabrication d'outils, l'activité technique originaire, est le prolongement direct externe des organes internes de la régulation de constantes organiques. Le vêtement, le logement, la production de chaleur par divers procédés de chauffage ne peuvent avoir été inventés que par un animal homéotherme,

pour qui la constance thermique du milieu intérieur est un besoin. La notion de besoin est inséparable de la notion de régulation.

La difficulté est de comprendre pourquoi la technique, complément originaire de la régulation de la vie en fonction des besoins, est devenue historiquement l'instrument de dérégulation dont l'alarme des écologistes exprime la prise de conscience.

L'explication semble pouvoir être cherchée dans la substitution de la machine à l'outil. L'outil est lui-même artificiel mais son effet sur l'objet auquel il est appliqué n'en détruit pas la nature. Au contraire, il tend à en exalter la propriété spécifique. La machine est faite pour tourner la nature des choses, pour la détourner d'abord, pour l'altérer ensuite. C'est par la machine d'abord que s'est instituée la technique de dénaturation des choses. Au règne technique de la machine a répondu un idéal collectif qu'on peut dire de machination. [...] Le péril actuel dénoncé par les écologistes est l'effet de cet idéal général de machination illimitée peut-être plus encore que des impératifs de l'économie de profit capitaliste.

Telle est la raison pour laquelle la question de l'écologie a été proposée sous la forme : la technique *ou* la vie. La réponse pourrait être : la technique *et* la vie, s'il est vrai que la technique est originairement la forme humaine de l'organisation de la matière par la vie.

Autrement dit, la réponse pourrait être l'organisation de la technique en prenant ici organisation au sens de régulation. »



**GEORGES CANGUILHEM**  
(1904-1995)

**Philosophe, résistant, docteur en philosophie et en médecine.**

Succédant à Gaston Bachelard à la Sorbonne, il fut l'un des principaux rénovateurs de l'épistémologie en France. Il s'est principalement consacré à l'histoire et la philosophie des sciences de la vie. Il eut pour disciples Gilles Deleuze et Michel Foucault qui voit dans

sa pensée « un des événements fondamentaux dans l'histoire de la philosophie moderne ». Parmi ses œuvres : *Le Normal et le Pathologique* (PUF, 2013), *Écrits sur la médecine* (Seuil, 2002), *La Connaissance de la vie* (Vrin, 1985 ; rééd. 1992). Il est aussi l'auteur d'une *Vie et mort de Jean Cavailles*, dont il fut l'ami (Allia, 1996 ; rééd. 2018).



Quand la vérité scientifique nous dérange,  
on la discrédite, et le vrai devient ce qui nous arrange.

Étienne Klein aborde « *la vraie-fausse controverse sur le changement climatique* » et met au jour la rhétorique des climatosceptiques, nouveau produit de la paresse intellectuelle et du confort politique.

# Les climatosceptiques et le maléfice du doute



PAR  
**ÉTIENNE KLEIN**

CLOV — « Tu crois à la vie future ? »

HAMM — La mienne l'a toujours été. »

Samuel Beckett, *Fin de partie*, Minuit, 1957, p. 69.

**D**ans 1984 [publié en 1949], George Orwell décrit un monde totalitaire au sein duquel la vérité est systématiquement mise en question. Cela ne vient pas seulement de ce que les hommes politiques y recourraient occasionnellement au mensonge. C'est plutôt que la distinction entre

vérité et fiction devient superflue, car elle est d'emblée contrainte et finalement abolie par des exigences de convenance et d'utilité. Le critère du vrai n'est plus l'exactitude, mais la conformité aux besoins du moment. Dans un tel cadre, la science elle-même n'est pas invulnérable aux attaques idéologiques et autres manipulations : les découvertes des

chercheurs peuvent être niées si elles sont jugées inappropriées. Ainsi s'exprime le « *triomphe cognitif du totalitarisme* » : on ne peut plus accuser le pouvoir de mentir, même lorsqu'il le fait comme un arracheur de dents, puisqu'il est parvenu à abroger l'idée même de vérité...

Il y a quelques années, je pensais encore du haut de ma naïveté qu'un tel risque ne menaçait que les États totalitaires. Mais la vraie-fausse controverse sur le changement climatique est venue réviser mon jugement en illustrant la nouvelle fragilité des « *vérités de science* » dans les sociétés démocratiques. Le discours argumenté des spécialistes a été



**ÉTIENNE KLEIN**

**Physicien et philosophe des sciences**, il dirige le Laboratoire des recherches sur les sciences de la matière (Larsim) du Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Il a notamment publié *Il était sept fois la révolution. Einstein et les autres...* (Champs, Flammarion,

2005) et *En cherchant Majorana. Le physicien absolu* (Éd. des Équateurs, 2013 ; rééd. Folio, Gallimard, 2015). Il a préfacé la nouvelle édition de *L'Évolution des idées en physique* d'Albert Einstein et Léopold Infeld (Champs Sciences, Flammarion, 2015).

© Dnyd photography/Upale/L'Image

victime de ce qu'Alexandre Koyré a appelé des «*conspirations en plein jour*»<sup>1</sup>, c'est-à-dire des mensonges publiquement assésés, notamment avec l'appui de médias peu avertis en matière de rigueur scientifique. Le succès relatif et provisoire de cette entreprise tient à ce qu'elle a tiré parti de nos faiblesses : nous sommes psychologiquement disposés à user de toutes sortes de stratagèmes pour ne pas accorder de crédit à ce qui est su si les implications intellectuelles ou pratiques de nos savoirs nous chagrinent ou nous dérangent...

Dans *Humain, trop humain* [1878], Nietzsche entrevoyait que «*le goût du vrai allait disparaître au fur et à mesure qu'il garantirait moins de plaisir*». Nous y sommes, semble-t-il. Certes, nous continuons d'affirmer que nous aimons et désirons la vérité, mais en réalité, à rebours de nos déclarations ferventes, il arrive que nous nous montrions fort enclins à spontanément déclarer fausses les idées vraies que nous n'aimons pas.

Même si elle ne se confond évidemment pas avec la vérité, la science a au moins le mérite de dénoncer certaines contre-vérités.

Pourtant, sous couvert d'antidote symbolique à l'arrogance des scientifiques, un certain relativisme – qu'on pourrait paradoxalement qualifier d'absolu – vient renforcer un soupçon qui se généralise par ailleurs, celui de l'imposture : «*Enfin, en science comme ailleurs, tout se vaut, tout est relatif*». Chacun serait en somme libre d'adhérer ou de ne pas adhérer aux conclusions auxquelles les chercheurs sont laborieusement et collectivement parvenus. En légitimant une forme de paresse intellectuelle et de confort politique, ce soupçon procure même une sorte de soulagement : dès lors que les sciences produisent des discours qui n'ont pas plus de véracité que les autres, pourquoi faudrait-il s'échiner à les comprendre, à les prendre au sérieux, à en tirer les conséquences ?

L'une des idées que l'on doit à la philosophie des Lumières était que la souveraineté du peuple se heurte à une limite qui est précisément celle de la vérité, sur laquelle elle n'a pas prise : «*Même si le genre humain tout entier concluait de manière définitive, écrit David Hume, que le Soleil se meut et que la Terre demeure en repos, en dépit de ces raisonnements le Soleil ne bougerait pas d'un pouce de sa place et ces conclusions resteraient fausses et erronées à jamais*»<sup>2</sup>. En somme, la vérité ne saurait relever d'un vote, mais c'est précisément cette indépendance de la vérité qui protège l'autonomie de l'individu puisque celui-ci peut toujours, face aux différents pouvoirs, se réclamer du vrai.

Ce bel ordonnancement s'est peu à peu fracturé. Se répand en effet de plus en plus l'idée que «*la science, c'est le doute*». Cette phrase a d'ailleurs constitué le *leitmotiv* de la rhétorique des climatosceptiques. La science serait donc le doute ? Ah bon ? En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, il faudrait encore douter de l'existence de l'atome ou de la rotondité de la Terre ?

## NOTRE RESPONSABILITÉ COLLECTIVE

Soyons sérieux : depuis quelques décennies, en matière de changement climatique, de biodiversité, de déforestation, de pollution des sols, de l'eau et de l'air, tous les indicateurs mesurés par les scientifiques sont alarmants et toutes les projections sont inquiétantes. Désormais dûment avertis que nous grignotons de plus en plus avidement

le fruit terrestre qui nous porte, nous ne savons pas comment enrayer cette mauvaise tendance. Alors, littéralement tétanisés, nous pressentons que cet avenir-même que nous sommes en train d'anticiper par nos actions autant que par nos inactions pourrait se révéler radicalement autre, et au fond de nous-mêmes, nous le craignons. François Cassingena-Trévedy a fort bien résumé la situation : «*Les humeurs secrétées par l'ère industrielle ont atteint désormais une masse et une efficacité suffisantes pour que l'homme se découvre, ahuri, comme ce cinquième élément du monde, capable de déconcerter le jeu – l'harmonie – des quatre autres, que la cosmologie traditionnelle croyait imperturbables : l'homme, cette "quintessence", réalise sa faculté de conduire l'univers au chaos ; le conquérant [...] commence de concevoir que son épopée désinvolte puisse se réduire à un simple épisode dont des sédiments sans âge et sans âme conserveront à peine les fossiles*»<sup>3</sup>.

Dès lors, *quid* de la foi dans le progrès ? Celle-ci consistait à accepter de sacrifier du présent personnel au nom d'une certaine idée, crédible et désirable, du futur collectif. Or, il nous est devenu difficile d'explicitier un dessein véritablement commun qui soit à la fois crédible et attractif : quand il est l'un, il n'est pas l'autre, et réciproquement. Dès lors, le défi politique consiste à responsabiliser sans accuser le genre humain dans son ensemble, sans non plus viser telle ou telle de ses composantes qui pourrait faire office de bouc émissaire. Il s'agit de modifier la scène qui se joue apparemment comme un processus sans sujet, mais dont nous sommes pourtant collectivement responsables. Et de poser les bonnes questions : qu'est-ce qui, dans le monde d'aujourd'hui, se construit ? Qu'est-ce qui s'y détruit ? Si nous l'ignorons pour une grande part, c'est paradoxalement parce que nous avons compris quelque chose : par des boucles nouvelles et inattendues, nous allons de plus en plus dépendre de choses qui dépendent de nous. Il nous incombe de penser l'action juste en prenant acte que ce qui va se passer va dépendre pour partie de ce que nous allons globalement faire.

1. Alexandre Koyré, *Réflexions sur le mensonge*, [1943], Éditions Allia, 2004, p. 31. 2. David Hume, «*Le Sceptique*», in *Essais moraux, politiques & littéraires*, Alive, 1999, p. 215. 3. François Cassingena-Trévedy, «*Inferno*», in *Études*, octobre 2018, n° 4253, pp. 89-90.

© Maïa Fiore/Agence VU





**CONTEXTE** En 1962, dans un livre fondateur dans la remise en question du progrès scientifique et de ses atteintes à l'environnement, la biologiste Rachel Carson alerte contre le «*déferlement de poisons*» des insecticides, qu'elle renomme «*biocides*» car leurs effets ne se limitent pas aux nuisibles mais affectent l'ensemble de l'environnement et jusqu'au patrimoine génétique des vivants.

« Parallèlement à la possibilité de l'extinction de l'humanité par la guerre nucléaire, le problème central de notre époque est donc devenu la contamination de l'ensemble de l'environnement humain par ces substances d'une incroyable puissance de nuisance. Des substances qui s'accumulent dans les tissus des plantes et des animaux et pénètrent même les cellules germinales, altérant ainsi le matériau même de l'hérédité dont dépend la forme de l'avenir. »

Rachel Carson, *Silent Spring* (1962), Mariner Books, 2002, pp. 7-8 [notre traduction].



*Soleil vert* est un film de Richard Fleischer inspiré d'un roman d'anticipation de Harry Harrison. Une canicule permanente accable un New York pollué et surpeuplé à l'image de la planète confrontée à un épuisement des ressources naturelles, à la misère et à la surpopulation. Un aliment de synthèse, le soleil vert, produit par une multinationale, a remplacé la nourriture animale et végétale. Assisté par le vieux professeur « Sol » Roth, le détective Thorn (Charlton Heston) enquête sur les dessous d'une économie circulaire très particulière. Il finira par découvrir la vérité toute crue. Bienvenue dans le monde des *ressources humaines*...



# Recycle de vie

PAR OLLIVIER POURRIOL

## L'ÉCOLOGIE DE L'ÉCHANGE

**N**ew York, 2022. Oui, c'est demain. Et pourtant, c'était hier, dans le film *Soleil vert*, sorti en 1974. Il fait chaud et humide de manière permanente ; probablement l'effet de serre. Charlton Heston, qui incarne le policier Frank Thorn, y transpire encore plus que quand il jouait Ben-Hur sous le soleil de Palestine. Cette fois, ce n'est pas le Christ qu'on crucifie, mais la planète entière. Surpopulation, épuisement des ressources, disparition de la nature... On ne peut revoir ce film sans en sentir la morsure prophétique. « Soleil vert », c'est le nom de ce qu'on mange, quand il y en a – le mardi – et qu'on peut se le payer : un carré vert hyperprotéiné, fabriqué à base de plancton, de la taille d'une biscotte. Le titre original, *Soylent green*, contractait le soy de soja et le

lent de lentille, évoquant une origine végétale dans un monde où le steak n'est plus qu'un souvenir pour ceux qui ont connu le monde d'avant, comme le vieux sage Sol, surnommé *Book* à cause de sa prédilection pour les livres, devenus aussi rares que la viande, la confiture de fraise, ou les légumes frais. Dans ce monde d'après, les femmes sont réduites au statut de mobilier, et la politique n'est plus que la gestion d'une pénurie généralisée, une économie à tous les sens du terme, sous une cosmétique sanitaire. Il s'agit de cacher pour gouverner, et c'est pourquoi le héros est un enquêteur nommé Thorn, littéralement « l'épine » – dans le pied des puissants. Dans ce désert dirigé par une société monopolistique produisant les ersatz nécessaires à la survie, tel le soleil vert, la dernière



## RECYCLAGE CANNIBALE

➤ **Frank Thorn, guidé par les lumières de Sol**, commence par découvrir que le plancton, comme le reste, a disparu. De quoi peut donc être fait le soleil vert? Sol, toujours en avance d'une vérité, décide de quitter ce monde inhumain, et se rend au Foyer, lieu d'une douceur extrême, où l'on peut se faire euthanasier dans des conditions optimales, bercé par la musique de son choix, environné d'images

du monde d'avant: le cinéma, consolation ultime, anesthésiant fatal. Frank, arrivé trop tard pour sauver Sol, découvre grâce à lui les images d'un monde qu'il ignorait. Et en suivant clandestinement le trajet du corps de Sol, il découvre le recyclage atroce qui préside à la fabrication du mystérieux soleil vert. Quand il n'y a plus d'échanges possibles, l'homme est condamné

à tourner en rond, et à se mordre littéralement la queue. La monstruosité réside moins dans le cannibalisme que dans sa nature inavouée, organisée, trompeuse. Manger ses morts n'est déjà pas facile à justifier, il y faut le talent d'un Montaigne ou d'anthropologues aguerris; mais les manger sans le savoir, voilà le comble de l'inhumanité. L'ignorance, tombeau de la conscience. •

«

En détruisant ce qui relève de l'ordre naturel, nous nous dévorons nous-mêmes à vif

»

William Kittredge, « Sanity », in Thomas Reed Peterson (dir.), *A Road Runs Through It: Reviving Wild Places*, I, Bower House, 2006.

## LA VIE OU LA SURVIE

➤ **Le film s'achève sur le cri déchirant de Frank, blessé**, qu'on emmène vers un destin inconnu, tandis qu'il tente d'alerter ses compagnons d'infortune en leur révélant l'impensable:

« *Le soleil vert, ce sont les gens.* » Conclusion à la fois anthropologique et politique: un monde vraiment atroce, c'est celui où, sans que personne s'en aperçoive, les ressources naturelles sont remplacées par les ressources humaines. Ou pour mieux dire, pour qu'un

monde reste humain, il ne suffit pas d'assurer la survie, « *quel qu'en soit le coût* », encore faut-il comprendre les lois immuables de l'échange. Les préserver est essentiel. Car l'essentiel, ce sont les gens. •

étincelle d'humanité résiste sous la forme d'un conseil de sages nommé l'Échange. Hommage à Claude Lévi-Strauss, et à ce concept central de l'anthropologie? L'échange est bien au cœur de toute société humaine: pour échapper à la guerre de tous contre tous, on échange des biens (commerce), on échange des signes (rituels), on échange des femmes (prohibition de l'inceste). S'il n'y a plus rien à échanger, si les femmes ne sont plus que des objets, si personne ne lit plus et ne sait parler, que peut-il advenir de nous? •







La déplétion des écosystèmes terrestres et le réchauffement climatique secouent l'esthétique environnementale, une discipline méconnue qui a pris son essor il y a quelques décennies. Et posent une question de fond :  
**notre admiration devant les paysages peut-elle rester détachée de toute inquiétude écologique ?**

# Beau comme un champignon atomique...



PAR

**ALEXANDRE LACROIX**

**P**our chacun de nous, dans le pli de nos vies, le réchauffement climatique est d'abord affaire de sensations. Nous n'avons pas de perception directe des émissions de gaz à effet de serre, et les rapports des climatologues déroulant différents scénarios pour le **xxi<sup>e</sup>** siècle paraissent abstraits, rédigés dans le style froid de l'expertise. Néanmoins, la dimension esthétique nous alerte : nous recevons des faisceaux de signaux au cœur de notre environnement. Nous surinterprétons peut-être certains de ces signes, mais il est des phénomènes inhabituels qui ne laissent guère de doute.

Entre 1999 et 2005, j'ai vécu dans un village de Saône-et-Loire, au sud de la Bourgogne ; je retourne dans ce département plusieurs fois chaque année. L'endroit où je réside est situé à six cents mètres au-dessus du niveau de la

mer ; la météo y est d'ordinaire instable, juillet et août zébrés d'averses ; les sources sont nombreuses et l'herbe toujours verte, grasse, abondante. Mais lors des deux derniers étés, les prés ont brûlé comme en Sicile ou dans les Pouilles. Du jamais vu. L'herbe était courte, rase, jaunie, si morte qu'elle dénudait par plaques la terre craquelée. Le sol était devenu dur comme de la poterie. Et dès la fin du mois de juin, nouveauté surréaliste, des cigales chantent – là où je n'ai jamais connu que des grillons. Les cerises et les mûres poussent avec des semaines d'avance. Les champignons ne parsèment plus guère les sous-bois, par manque d'humidité. Dans les années 2000, ne passait jamais un hiver sans une période d'enneigement ; pendant quinze jours, le mercure ne montait pas au-dessus de – 10 °C. J'ai le souvenir de longues promenades en bottes dans les bois et à travers champs, qui nous procuraient la joie de tracer un chemin dans l'immaculé. La neige n'est plus revenue, ou par minces couches vite dissipées par la pluie.

À Paris, le record absolu de chaleur enregistré le 25 juillet 2019, avec un pic à 42,6 °C, m'a laissé un souvenir vif, d'autant plus qu'il correspondait au dernier jour d'un bouclage de *Philosophie magazine*. La chaleur est généralement associée à la langueur estivale, au *farniente*, à une immobilité délicate – du moins en zone tempérée. Mais cette fournaise était sans douceur, qui rappelait le « *vrai climat de la tragédie* » évoqué par Albert Camus au mois d'avril 1936 : « *La chaleur qui monte sur les quais – Énorme, écrasante, elle coupe la respiration. Odeurs volumineuses de goudron qui raclent la gorge. L'anéantissement et le goût de la mort. Le vrai climat de la tragédie et non la nuit, comme veut le préjugé.* »<sup>1</sup> C'est que la chaleur ajoute au poids du monde, quand le froid lui donne une netteté et une résonance de cristal. La tragédie n'est jamais propre, mais poisseuse. →

1. *Carnets, 1935-1948, Œuvres complètes*, t. II, La Pléiade, Gallimard, p. 806.



# Attrait de la nature sauvage

Prenant l'exemple des jardins anglais, Kant explique que « la régularité doit être évitée » par celui qui cherche à goûter la beauté. Il l'illustre ici au cœur de la forêt de Sumatra où la nature est affranchie de toute contrainte fondée sur des règles.

## EXTRAIT

« **T**oute raideur dans la régularité (qui se rapproche de la régularité mathématique) est en elle-même contraire au bon goût : c'est qu'on ne se promet pas de s'occuper longuement en sa contemplation, mais qu'elle ennuie, à moins d'avoir explicitement pour but la connaissance ou une fin pratique déterminée. En revanche, ce avec quoi l'imagination peut jouer naïvement et selon la finalité est pour nous toujours nouveau et l'on ne se lasse pas de le regarder. Marsden, dans sa description de Sumatra, remarque que les libres beautés de la nature y entourent le spectateur de toute part et n'ont plus de ce fait pour lui beaucoup d'attrait ; en revanche, lorsqu'il rencontrait au cœur d'une forêt un

champ de poivre, où les perches, au long desquelles grimpe cette plante, forment entre elles des allées parallèles, celui-ci avait beaucoup de charme pour lui ; il en conclut que la beauté sauvage, en apparence dépourvue de règle, ne plaît par contraste qu'à celui qui se trouve avoir vu jusqu'à satiété la beauté régulière. Toutefois, il aurait dû tenter de demeurer toute une journée devant son champ de poivre pour se convaincre que lorsque l'entendement, grâce à la régularité, se trouve disposé à l'ordre, dont il a partout besoin, l'objet ne saurait l'occuper plus longtemps, mais bien plutôt impose à l'imagination une pénible contrainte ; et que tout au contraire la nature de là-bas, prodigue de variétés jusqu'à la luxuriance, et qui n'est soumise à aucune contrainte par des règles artificielles, pouvait constamment offrir une nourriture à son goût. – Même le chant des oiseaux que nous ne pouvons ramener à aucune règle musicale, paraît comprendre plus de liberté et pour cette raison contenir plus pour le goût que le chant humain, qui est dirigé suivant toutes les règles de l'art musical ; c'est que l'on se lasse bien plus tôt de ce dernier lorsqu'il est répété souvent et longtemps. »



**EMMANUEL KANT**  
(1724-1804)

Philosophe allemand, fondateur du **criticisme**, penseur des Lumières. Son œuvre marque une rupture dans l'histoire de la philosophie. Sa réflexion s'articule notamment autour de trois « critiques » : *Critique de la raison pure* (1781), « révolution copernicienne »

en épistémologie, *Critique de la raison pratique* (1788), où Kant expose les fondements d'une morale du devoir, et *Critique de la faculté de juger* (1790), livre fondateur en esthétique.

Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger* (1790), § 22, trad. Alexis Philonenko, Vrin, 1993, pp. 115-116.

## L'USURE DU PAPIER PEINT

Le réchauffement climatique est un objet nouveau pour la théorie esthétique. En fait, il pose un problème de définition, car il déjoue les catégories traditionnelles. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'esthétique comme discipline s'est scindée en deux branches. L'une étudie le « beau artistique », c'est-à-dire les qualités des productions artefactuelles [*non naturelles ; résultant d'une intervention humaine*], comme les sculptures, les peintures, les musiques, les poèmes ; l'autre s'intéresse au

« beau naturel », c'est-à-dire aux paysages et aux entités non-humaines.

Dans certains cas, la ligne de partage n'est pas évidente à tracer. Si j'admire la corolle et le parfum d'une rose d'une espèce nouvelle, qu'un horticulteur a obtenue par hybridation, suis-je face au beau artistique ou au beau naturel ? Et qu'en est-il du fossile qui a été dégagé de sa gangue, nettoyé, poli ? Dans l'ensemble, et en dépit des incertitudes attachées à certains objets ambigus, la distinction entre beau artistique et beau naturel semble plutôt opérante. Admettons que vous soyez

devant un paysage agricole. Au néolithique, cette vallée était probablement recouverte de forêts ; elle a été déboisée, labourée, cultivée ; des murets et des haies y ont été érigés, ainsi que des poteaux électriques ; des chemins et des routes ont été tracés. Le paysage n'est pas vierge de toute activité humaine. Offre-t-il encore un spectacle *naturel* ? Il n'est pas absurde de soutenir que c'est bien le cas, car le ratissage de l'agriculture ne descend pas très profond. S'il était possible de considérer le panorama à une autre échelle, les changements apportés par l'homme ne sembleraient



pas beaucoup plus épais que le papier peint posé sur un volume architectural. Et puis il y a le ciel, les nuages, la géologie, l'eau, le dynamisme intrinsèque des plantes, les animaux non domestiqués qui animent ce paysage et qui ne sont pas artefactuels, même si l'homme a bien sûr exercé sur eux son influence.

Cependant, avec le réchauffement climatique, cette ligne de partage déjà contestable est sur le point de se briser. La métaphore du papier peint ne tient plus ; si l'activité humaine dérange et modifie les saisons, si les vagues de chaleur ou les tempêtes sont des perturbations résultant de l'exploitation industrielle et du transport automobile, et non des phénomènes autonomes, alors nous avons besoin d'un mot nouveau. Ne sommes-nous pas mis au défi d'imaginer une théorie esthétique qui traite d'objets *naturartefactuels* ? Cela paraît d'autant plus nécessaire que le réchauffement affecte des entités jusque-là hors de portée : le climat global mais aussi les neiges éternelles, les glaciers, les banquises, les cyclones, les ouragans ou encore le niveau des mers.

© Paolo Verzone / Agence VU

## LE DILEMME DU CORAIL

L'esthétique environnementale est une minuscule aire de recherches, où travaillent des philosophes non traduits, pour l'heure inconnus en France. Deux articles me paraissent fournir des indications précieuses pour débroussailler ces enjeux inédits. Le premier est dû à Emily Brady, professeure de philosophie à l'université A&M du Texas. Il a été publié en 2014 dans la revue *Environmental Values*, sous le titre « Valeur esthétique, éthique et changement climatique ».

Brady nous invite à faire une expérience de pensée. Supposons qu'une barrière de corail a été endommagée par l'acidification des océans. Là où nageaient des poissons multicolores et des requins, au milieu de coraux vermeils, d'anémones et de plantes aquatiques, ne restent plus que des formations calcaires blanchâtres – le squelette de la barrière morte – au milieu des eaux azurées. Un plongeur survient, qui ne connaît pas les lieux. Il est émerveillé par ce qui ressemble à de curieuses roches pâles, labyrinthiques

et ajourées, sur lesquelles joue la lumière du soleil à travers la transparence de l'eau. Mais un deuxième plongeur, beaucoup plus expérimenté, arrive. Il connaissait la barrière autrefois, quand elle grouillait littéralement de vie, qu'elle était un écosystème palpitant. Il constate une dévastation qui l'accable. Au lieu de l'apprécier, il trouve ce spectacle abominable. Lequel des deux a raison ? Pour l'un comme pour l'autre, souligne Brady, les « caractéristiques perceptives » sur lesquelles se fonde le jugement esthétique sont les mêmes.

Cette expérience de pensée est un défi lancé à la philosophie esthétique classique exposée par Emmanuel Kant dans la *Critique de la faculté de juger* (1790). En effet, selon Kant, « quand la question est de savoir si quelque chose est beau, on ne veut pas savoir si nous-mêmes ou quelqu'un d'autre portons à l'existence de cette chose ou même pourrions lui porter un intérêt, mais comment nous l'apprécions lorsque simplement nous la considérons ». Le beau est ce qui plaît sans concept. Autrement dit, dans l'expérience esthétique, nous admirons les qualités d'un objet pour elles-mêmes, sans les →





associer à des connaissances ni à une certaine idée préconçue de ce qui devrait exister en lieu et place de ce qui est. Voilà qui permet, suivant Kant, de bien différencier le beau et le bon. Le bon est ce qui remplit son rôle, qui correspond à un usage, qui satisfait nos intérêts. Il n'est pas bon qu'une barrière de corail soit devenue une zone morte, mais ce n'est pas laid en soi. Dans ces conditions, le second plongeur a-t-il tort de ne pas admirer ? Est-ce que chez lui la maîtrise du concept de *barrière corallienne* bloque l'accès à l'expérience du beau ? L'évaluation esthétique correcte serait-elle celle du premier plongeur ? Se résoudre à cette conclusion, d'accord avec la théorie kantienne, laisserait comme un arrière-goût amer.

## MÉLANÇOLIE DE L'ÉTÉ INDIEN

Emily Brady propose un second exemple, plus perturbant. Dans le sud de la Bourgogne, comme je l'ai dit, les canicules de ces dernières années ont amené des cigales. Le son qu'elles produisent dans l'après-midi est ravissant. «*Imaginez*, propose Brady, *qu'une magnifique espèce d'oiseau commence à apparaître dans les régions du nord de l'Europe. Sa prolifération est*

*due aux températures plus élevées et aux nouveaux habitats créés par le changement climatique. Supposez que quelqu'un apprécie le chant délicieux de cet oiseau, sans avoir aucune connaissance de ce qui l'a amené par ici. Un amateur d'ornithologie passe par là et fait quelques remarques sur cette espèce et sur la manière dont elle est arrivée dans ce paysage.* » Selon Brady, c'est l'occasion d'une petite tempête morale. Si le premier observateur continue à se réjouir d'écouter ces chants d'oiseaux, son plaisir sera néanmoins entaché de mauvaise conscience. N'est-il pas en train de profiter des effets du réchauffement climatique ?

Cet exemple est bien trouvé, car il n'est pas certain que le réchauffement s'accompagne toujours de sensations négatives. Si nul ne se félicitera du spectacle d'une terre craquelée ou d'une forêt dévastée par un incendie, pas plus que d'inondations ou de coulées de boue provoquées par des pluies diluviennes, le changement de climat s'accompagne aussi de nombreuses manifestations plutôt bienvenues, comme des floraisons précoces, des ciels bleus prolongés, des étés indiens. Mais si nous ouvrons notre cœur et notre âme à ceux-ci, ne devenons-nous pas en quelque sorte complices

de l'industrie du pétrole et de la surexploitation des ressources de la planète ?

Considérons une après-midi d'une très grande douceur, à Paris, fin octobre, où il est possible de se promener en bras de chemise dans les rues ensoleillées et de boire un verre en terrasse. Pourquoi boudier ces plaisirs ? Parce qu'il ne devrait pas faire beau ? Mais alors, n'aurions-nous le droit d'apprécier la météo que lorsqu'elle confirme les moyennes saisonnières ? De telles expériences sont chargées, me semble-t-il, d'une inquiétante étrangeté. Ces dernières années, j'ai souvent repensé aux premières planches de *L'Étoile mystérieuse*, la bande dessinée d'Hergé qui montre un réchauffement insoutenable déclenché par la chute d'une météorite ; on sent presque l'accablement de Tintin, après qu'il s'est brûlé les mains en touchant les montants de sa fenêtre ; en tout cas, on ne serait pas autrement surpris, en cas de chaleur anormale, de voir surgir au coin d'une rue un prophète de malheur dans le style de Philippulus.

Une réponse provisoire, mais encore incomplète, à ces interrogations est contenue dans ces pages de la *Critique de la faculté de juger* où Kant établit une distinction entre la →





# Esthétique et éthique de la Terre

Pour J. Baird Callicott, la théorie de la conservation doit envisager la Terre du point de vue esthétique mais aussi éthique. En veillant par exemple à préserver les milieux les moins attirants du point de vue des sens pour promouvoir une esthétique naturelle autonome libérée de l'hégémonie du visible.

## EXTRAIT

« **U**ne esthétique de la nature autonome devrait impliquer bien plus que le simple attrait des environnements naturels. Tout d'abord, il faut percevoir l'environnement naturel comme le centre mobile d'un continuum d'expériences tridimensionnelles et multisensorielles. L'appréciation de la beauté d'un environnement doit impliquer les oreilles (les bruits du vent, des insectes, des oiseaux, ou le silence lui-même), la surface de la peau (la chaleur du soleil, la fraîcheur de la brise, la texture de l'herbe, de la pierre, du sable, etc.), le nez et la langue (la senteur des fleurs, l'odeur de la pourriture, le goût des sèves et des eaux), aussi bien que les yeux.

L'une des conséquences de la médiation historique de l'approche de l'esthétique naturelle à travers la peinture a été la projection irréflective, sur la nature, de critères esthétiques et de catégories adaptés à la critique et l'évaluation de la peinture. [...] Les connaisseurs évaluent les paysages naturels comme s'ils étaient de véritables paysages de musée ou de galerie. Un beau paysage doit présenter une certaine profondeur – premier plan, plan moyen, arrière-plan –, une subtile symétrie, une tension entre les lignes verticales et horizontales, allégée par des courbes

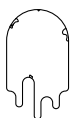
### J. BAIRD CALLICOTT

Philosophe états-unien, professeur émérite de philosophie à l'université de North Texas. Pionnier de l'éthique de l'environnement, président de la Société internationale d'éthique environnementale (1994-2000), c'est un spécialiste et



promoteur de la pensée de l'écologiste Aldo Leopold. Parmi ses œuvres traduites en français chez Wildproject : *Éthique de la terre* (2010) et *Genèse. La Bible et l'Écologie* (2009).

et des obliques, des couleurs harmonieuses, de l'intérêt, du mouvement, et ainsi de suite. [...] Les limitations, pour ne pas dire les absurdités de ce nouvel avatar de l'esthétique naturelle devraient être évidentes. [...] Les paysages non picturaux sont ignorés, esthétiquement parlant, et deviennent donc disponibles pour des utilisations moins exaltées [que l'admiration]. C'est un fait inhérent à la vie que nous devons utiliser la terre, mais il nous est aussi possible de sauver les écosystèmes non picturaux – marais et broussailles, dunes, broussailles, prairies, fosses, plaines, déserts, etc. – de la même manière que nous préservons intacts les paysages picturaux en tant qu'entités esthétiques. [...] Une esthétique naturelle autonome doit se libérer de l'hégémonie du visible et impliquer toutes les modalités sensorielles, mais il n'est pas encore suffisant d'ouvrir tous nos sens aux stimuli naturels et d'en jouir. [...] Il est possible, dans certains contextes théoriques, de prendre plaisir et d'apprécier une musique dissonante, des couleurs qui détonnent, ou encore la distorsion d'une forme eidétique [ayant trait à l'essence des choses] en peinture. De la même manière, dans l'esthétique naturelle, il est possible d'apprécier et de savourer certaines expériences environnementales qui ne sont pas, littéralement, plaisantes ou délectables du point de vue des sens. [...] L'esthétique environnementale est sophistiquée et cognitive, et non pas naïve et hédoniste. Elle requiert un goût raffiné pour les environnements naturels et une sensibilité naturelle exercée. Le fondement d'un raffinement ou d'un entraînement de ce genre, c'est l'histoire naturelle, et plus spécialement celle de la biologie écologique et évolutive. [...] L'esthétique de la terre complète l'éthique de la terre dans la théorie de la conservation. L'éthique de la terre, comme toute éthique, est contraignante, coercitive. L'esthétique de la terre, au contraire, peut susciter des comportements de conservation de manière positive.»



—&gt;

«beauté libre» et la «beauté adhérente». «Des fleurs sont de libres beautés de la nature. Ce que doit être une fleur; le botaniste est à peu près le seul à le savoir et même celui-ci, qui sait y voir l'organe de fécondation de la plante, ne tient aucun compte de cette fin naturelle quand il porte sur elle un jugement de goût.» La beauté libre n'est conditionnée par aucun savoir, elle ne vise aucun but; elle s'impose. Mais, ajoute Kant, un être humain, un cheval ou encore un édifice ont plutôt une beauté adhérente. On regarde comment l'être humain se tient, droit ou voûté, s'il a bon teint, s'il est en bonne santé. On examine la musculature du cheval et son allure, c'est-à-dire la manière dont il servira le cavalier. Le bâtiment, église ou palais, remplit plus ou moins bien sa fonction, avec des ornements plus ou moins raffinés. Dans ces cas-là, nous subordonnons notre admiration à des considérations extérieures. C'est pour Kant un jugement esthétique impur, d'un genre inférieur. Est-ce à dire que, si nous sommes préoccupés par l'écologie, nous devenons indifférents à la libre beauté du monde et ne voyons plus que des beautés adhérentes ?

## L'EXALTATION DE NOTRE PRÉSENCE AU MONDE

Un autre article, signé par Cheryl Foster, professeure de philosophie à l'université de Rhode Island, paru en 1992 dans *Environmental Values*, traite de la «désillusion esthétique». Comme Brady, Foster raisonne à partir de situations.

Depuis votre cuisine, vous contemplez par la fenêtre un coucher de soleil, avec un large déploiement de rouges, de mauves et de bleus se projetant sur un étagement de nuages majestueux. Un ami entre, qui vous explique que ces colorations inouïes sont liées à un taux exceptionnellement élevé de dioxyde de soufre dans l'atmosphère. «Mais d'où vient ce dioxyde?» demandez-vous avec inquiétude. Là, Foster examine deux hypothèses.

(A) Ce dioxyde a été rejeté par un volcan voisin, entré en éruption. Cette information apporte peut-être quelque inquiétude, mais elle ne gâche pas le plaisir que vous prenez à ce crépuscule, parce que le phénomène est naturel et qu'il n'a pas de sens moral. D'ailleurs, vous n'êtes pas loin de faire l'expérience du «sublime», pour emprunter un autre concept à Kant. La nature est «sublime dynamiquement», explique Kant, quand ses spectacles sont absolument grands, chargés d'énergie et d'un mouvement impressionnant.

L'orage, la tempête, l'éruption volcanique, s'il m'est donné de les observer en étant moi-même à l'abri, me commotionnent, m'emplissent d'une frayeur délicate; le sublime fait frémir la vie en moi.

(B) Ce dioxyde a été relâché par une usine de chimie voisine, qui connaît de graves dysfonctionnements. Tout à coup, votre admiration pour le coucher de soleil cesse. La conclusion qu'en tire Cheryl Foster, pour cohérente qu'elle soit, pose problème. Selon elle, il n'est pas possible qu'un spectacle dans la nature fasse l'objet d'une évaluation esthétique positive, si le phénomène observé est associé à une négation volontaire de la vie. Un champignon atomique n'est pas digne d'être contemplé au même titre qu'une aube sur la mer Égée. «Soutenir des processus de destruction (et le plaisir esthétique est une forme de soutien, ou d'approbation) dont le résultat est une dégradation environnementale, c'est perpétuer une forme de déni de la vie», soutient-elle. Hélas, cette position semble exagérément teintée de moralisme. Or, l'esthétique qui s'occupe de l'art enseigne que la morale et la beauté ne sont pas vraiment liées. Les tragédies grecques, immorales, abondent en crimes; de même que les romans de Fedor Dostoïevski ou de William Faulkner, qui nous racontent des processus de destruction de la vie. Faudrait-il s'interdire de les apprécier pour autant ?

Les développements précédents suggèrent selon moi que nous avons besoin d'un nouveau critère pour évaluer esthétiquement un objet naturartefactuel comme le réchauffement climatique. La critique de Kant reste pertinente, et ce critère devrait être détaché des motivations de l'intérêt et de la connaissance. Comme la position de Foster paraît moralisatrice, il est, de plus, souhaitable que ce critère soit délié de toute considération sur le bien et de mal, de même que des jugements de valeur sur la civilisation industrielle.

«Contemplant un paysage, nous éprouvons notre lien au monde, en même temps que la fragilité de ce lien»

Pour trouver un tel critère, il convient de remonter au socle originaire de l'expérience esthétique que nous faisons lorsque nous admirons les apparences de la Terre. Se promener dans un paysage, ce n'est pas du tout comme se trouver devant un tableau. Le paysage n'est pas simplement sous nos yeux et hors de nous. D'une part, il s'adresse à l'ensemble de nos sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher si nous nous penchons pour caresser le sol, le goût si nous portons une herbe sauvage à notre bouche. D'autre part, nous sommes partie prenante du paysage, immergés en lui. Nous éprouvons alors notre lien au monde, en même temps que la fragilité de ce lien. S'émerveiller d'un coucher de soleil ou d'un panorama collinaire, c'est percevoir leurs qualités esthétiques particulières, mais aussi s'émouvoir d'être présent au monde. Cela ouvre sur la métaphysique: comment se fait-il que nous soyons là, conscience éveillée au milieu de cette vallée, sous ce ciel? Comment ce monde vit-il en nous et comment vivons-nous en lui? Voilà qui plaide pour un élargissement des conceptions esthétiques habituelles. «Le beau est ce qui plaît universellement sans concept», soutenait Kant. Mais ne serait-il pas possible d'affiner le trait et d'ajouter: «Le beau environnemental est ce qui plaît sans concept en ravissant notre relation essentielle au monde»? Si cette assertion est exacte, alors on comprend ce qui cloche, quand nous contemplons un soleil crépusculaire dorant des nuages de pollution. Les qualités visuelles de ce spectacle sont indéniables, cependant la seconde dimension de l'esthétique environnementale n'est pas au rendez-vous; la pollution vient inquiéter et menacer le lien qui nous unit au monde. L'expérience est donc en partie gâchée. Pas nulle, mais pas satisfaisante non plus. Ainsi, la catastrophe écologique ne saurait susciter que des admirations orphelines.

**LA RÉPUBLIQUE, II, III & IV,**  
**PAR JEAN HARAMBAT**

Poursuivant son entreprise inaugurée dans notre précédent hors-série *Platon* (été 2020), Jean Harambat nous livre la suite de l'adaptation du texte de Platon avec, cette fois, les livres II, III & IV de *La République*. La cité idéale s'élabore sous nos yeux.



© Jean Harambat

# LA MÉTAPHYSIQUE EN IMAGES...



Giorgio De Chirico, *Le Voyage sans fin*, 1914. Huile sur toile, Wadsworth Athenaeum Museum of Art, Hartford (État-Unis) © Allen Phillips/Wadsworth Athenaeum © ADAGP, Paris, 2020.

**GIORGIO DE CHIRICO,**  
**PEINTRE NIETZSCHÉEN**

Une exposition à Paris, à compter du 16 septembre, revisite la « *peinture métaphysique* » de Giorgio De Chirico, imprégné de Nietzsche, visité par Zarathoustra, et dont Apollinaire saluait « *l'art intérieur cérébral* ». Célébration d'une œuvre énigmatique à l'onirisme mélancolique.

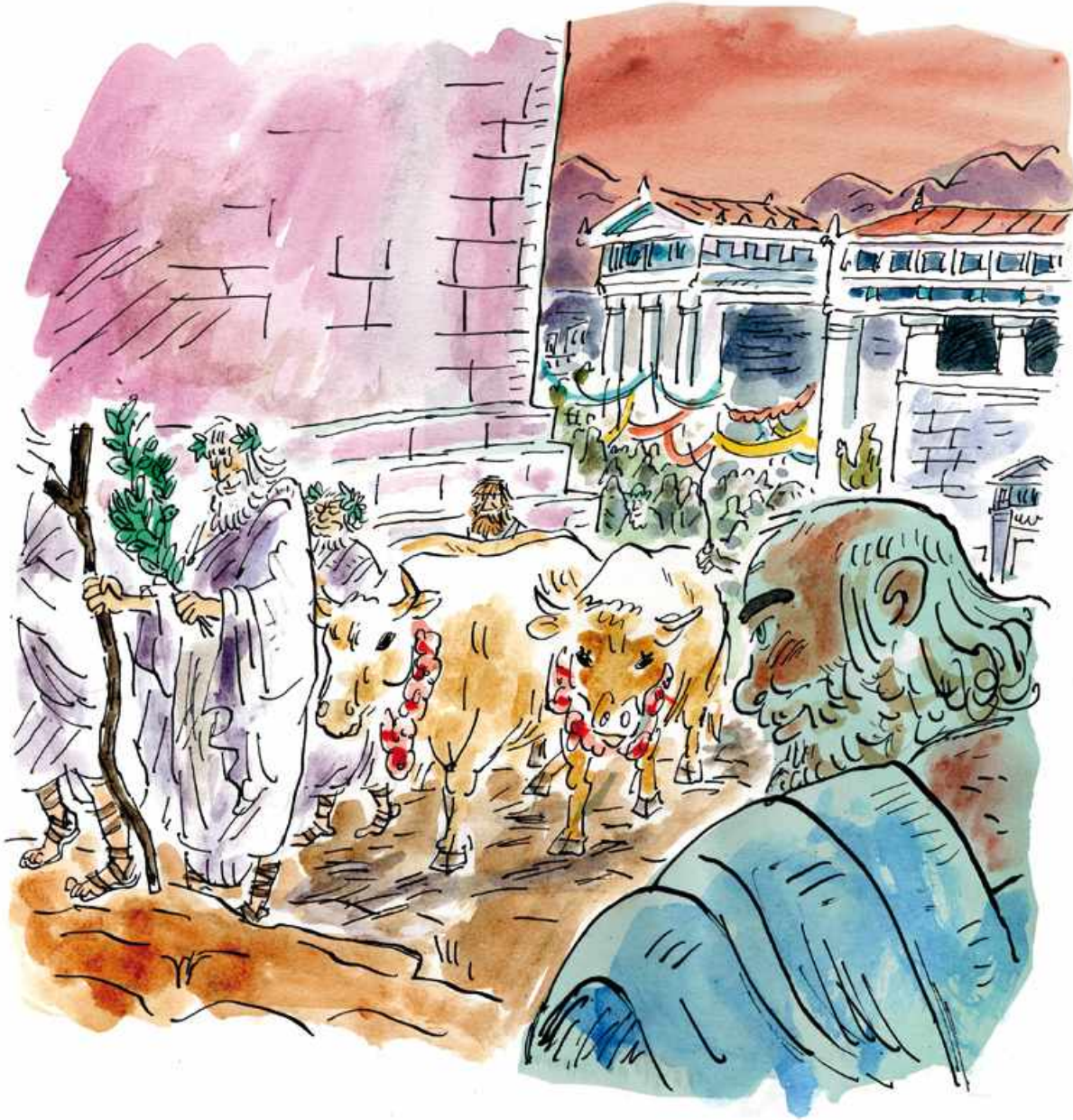
LIVRES II, III & IV

# La République

PAR JEAN HARAMBAT

Mise en couleurs: Isabelle Merlet

*Une histoire à suivre au fil de nos hors-série*



**A** lors qu'ils rentraient d'une fête au Pirée, Socrate et son élève, Glaucon, ont été alpagués par les hommes de main de Polémarque qui souhaite s'entretenir avec le philosophe. Ils ont été embarqués contre leur gré vers la demeure du riche aristocrate.

Nous voilà de plain-pied dans les rapports complexes entre la sagesse et le pouvoir, qui seront l'objet même de la discussion. Plus précisément, c'est de justice qu'il sera question ce soir-là.

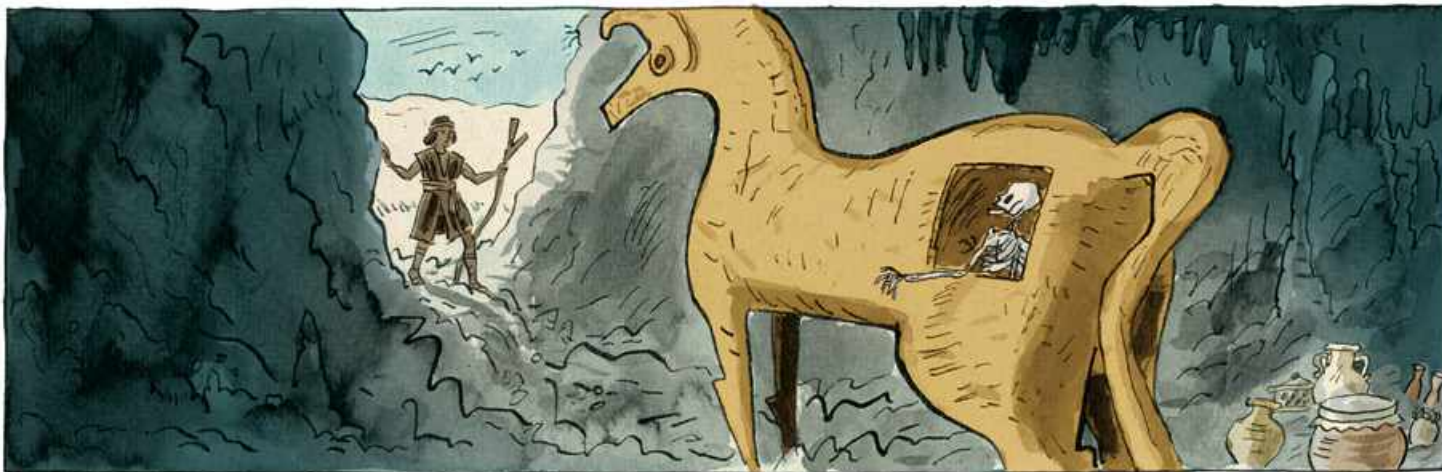
Polémarque et Glaucon présentent à tour de rôle leur définition. Socrate les réfute l'une et l'autre. C'est alors qu'entre en scène Thrasymaque, le sophiste colérique, avec sa thèse radicale : l'homme injuste est plus heureux que le juste, parce que rien n'entrave ses désirs. Bien vivre reviendrait donc à suivre ses passions sans restriction ? Pour Socrate, la question mérite

examen : on ne peut la traiter à coups d'affirmations lapidaires et définitives. Mais laissons-lui la parole...

LA RÉDACTION







À LA RÉUNION DES BERGERS SUR L'ÉTAT DES TROUPEAUX DU ROI, NOTRE HOMME SE PRÉSENTE AVEC LA BAGUE. IL PREND PLACE AVEC LES AUTRES, MAIS IL FAIT MACHINALEMENT TOURNER LA BAGUE, ET LE CHATON SE PRÉSENTE VERS LUI, À L'INTÉRIEUR DE LA MAIN ...



SUR QUOI, IL DEVIENT INVISIBLE À SES VOISINS, ET L'ON SE MET À PARLER DE LUI, COMME D'UN ABSENT.



FORT ÉTONNÉ, IL MANIE LA BAGUE POUR RAMENER LE CHATON VERS L'EXTÉRIEUR: IL RÉAPPARAÎT.



ASSURÉ DU POUVOIR DE LA BAGUE, IL MANŒVRE HABILEMENT POUR ÊTRE DANS LA DÉLÉGATION QUI VA VOIR LE ROI ...



ARRIVÉ LÀ, IL SÉDUIT LA FEMME DU ROI, COMPOSITE AVEC ELLE CONTRE LE SOUVERAIN ...



ET IL S'EMPARÉ DU POUVOIR.



GLAUCON CHERCHE UN HOMME VÉRITABLEMENT JUSTE.

POUR LE TROUVER, OU PLUTÔT POUR PROUVER QUE PERSONNE N'EST VÉRITABLEMENT JUSTE, IL FAIT APPEL À LA LÉGENDE DE GYGES.

À CERTAINS ÉGARDS, GLAUCON EST D'ACCORD AVEC THRASYMAQUE : LA JUSTICE EST CE QUI EST LÉGAL. MAIS IL PRÉCISE : LA JUSTICE EST LE RESPECT DE L'ÉGALITÉ INSTITUÉE PAR LA LOI, QUI REMPLACE L'INÉGALITÉ DE LA NATURE, SOURCE DE CONFLITS. POUR GLAUCON, LA NATURE DICTE À CHACUN DE CHERCHER SON PROPRE BIEN. EN RAISON DE LA RARETÉ DES CHOSSES BONNES, CETTE QUÊTE NE PEUT SE FAIRE QU'AUX DÉPENS D'AUTRUI.

ON CONSTRUIT UN COMPROMIS ; ON EST EXACTEMENT DANS CE QUE HOBBS APPELLERA "LE CONTRAT SOCIAL".

C'EST POURQUOI GLAUCON NIE QUE LA JUSTICE SOIT L'AVANTAGE DU PLUS FORT. SELON LUI, C'EST L'AVANTAGE DU PLUS FAIBLE. C'EST UN MOINDRE MAL.

ADIMANTE, QUANT À LUI, NE CRITIQUE PAS LA JUSTICE MAIS L'ÉLOGE COURANT QUI EN EST FAIT, PAR LE RECOURS AUX POÈTES ET AUX DIEUX...

SOCRATE FAIT FACE AUX ATTAQUES DES DEUX FRÈRES, L'AUDACIEUX GLAUCON ET LE SOBRE ADIMANTE. POUR DÉCOUVRIR CE QU'EST LA JUSTICE, SOCRATE DEVRA ENTRELACER LES QUALITÉS DE L'UN ET DE L'AUTRE : LE COURAGE ET LA MODÉRATION...







ON AJOUTERA DES LITS, DES TABLES ET TOUT UN MOBILIER, DES PLATS, DES POMMAGES, DES PARFUMS, DES PÂTISSERIES, IL FAUDRA MOBILISER LA PEINTURE, LA BRODERIE ; IL FAUDRA DE L'OR, DE L'IVOIRE.



IL Y AURA DES CHASSEURS DE GIBIER, DES GENS EN TRAIN DE COPIER LA NATURE, QUANTITÉ DE MUSICIENS, DE PEINTRES, DE COLORISTES, DE RHAPSODES, DES COMÉDIENS, DES OUVRIERS EN TOUTS GENRES.



IL FAUDRA DES INSTITUTEURS, DES NOURRICES, DES GOUVERNANTES, DES COIFFEURS, DES MÉDECINS, DES CUISINIERS, DES BOUCHERS. NOUS N'AVIONS PAS TOUT CELA DANS NOTRE PREMIÈRE CITÉ, QUI S'EN PASSAIT BIEN ...



ET SON TERRITOIRE, QUI SUFFISAIT À NOURRIR NOS PREMIERS CITOYENS, EST DEVENU TROP ÉTROIT, N'EST-CE PAS ?

C'EST LE TERRITOIRE VOISIN QUE NOUS ALLONS AMPUTER, POUR ASSURER PÂTURAGES ET LABOURS. DE MÊME, LES VOISINS AMPUTERONT LE NÔTRE, S'ILS LÂCHENT LA BRIDE EUX AUSSI À CETTE AVIDITÉ.



NOUS FERONS LA GUERRE  
DÉSORMAIS, N'EST-CE PAS ?

OUI.

NOUS AVONS DÉCOUVERT L'ORIGINE DE LA GUERRE, QUI EST, POUR LES INDIVIDUS ET LES CITÉS, LE PREMIER FLÉAU.

DOTONS LA CITÉ D'UNE ARMÉE ...  
IL FAUT UNE NATURE ADAPTÉE À  
CETTE OCCUPATION ...



JE SONGE AUX QUALITÉS DES  
CHIENS: VITESSE, COURAGE, FORCE ...

LES GARDES DE LA CITÉ DOIVENT  
RESTER SOCIABLES ET RÉSERVER AUX  
ENNEMIS LEUR AGRESSIVITÉ SINON ...

OUAH



... LA RUINE EST DANS NOS MURS!

COMMENT FAIRE? IL LEUR FAUT  
ÊTRE À LA FOIS DOUX ET AGRESSIFS,  
ET AVOIR EN PLUS UN NATUREL  
PHILOSOPHE ...

OUAH  
OUAH



CERTAINS CHIENS SONT AINSI ET SAVENT  
DISTINGUER AMIS ET ENNEMIS.



LA CURIOSITÉ D'APPRENDRE ET LA  
PHILOSOPHIE SONT UNE SEULE  
ET MÊME CHOSE.

FABULONS COMME DANS  
LES FABLES! IL FAUT ÉLEVER  
LE FUTUR GARDIEN. DONNONS-LUI  
UNE ÉDUCATION!

QUELLE SERA CETTE ÉDUCATION,  
SOCRATE?

QUELLE ÉDUCATION? IL EST  
DIFFICILE DE FAIRE MIEUX  
QUE LA VIEILLE TRADITION.



NOUS DISPOSONS DONC D'UNE  
ÉDUCATION POUR LE CORPS:  
LE GYMNASE. ET POUR  
L'ÂME: LA MUSIQUE.



NOUS NE LAISSERONS PAS  
N'IMPORTE QUELLE HISTOIRE  
ARRANGÉE PAR N'IMPORTE QUI  
VENIR AUX OREILLES  
DES ENFANTS ...

UN GARÇON N'EST PAS EN MESURE  
DE DISTINGUER LE SYMBOLE DU RESTE.  
EN REVANCHE, LES IMPRESSIONS  
MENTALES RESTENT FACILEMENT  
INDELÉBILES À SON ÂGE.

IL FAUT DONC  
ACCORDER LE PLUS  
GRAND SOIN À LEURS  
PREMIÈRES IMPRESSIONS.



C'EST LOGIQUE,  
EN EFFET ...

EN TOUTE ENTREPRISE,  
LE COMMENCEMENT EST  
LE PLUS IMPORTANT.

GRAT



SURTOUT CHEZ UN ÊTRE  
JEUNE ET TENDRE:  
IL EST PLUS MALLÉABLE,  
PLUS RÉCEPTIF ...





ON S'ATTENDAIT À CE QUE SOCRATE ÉVOQUAIT, POUR L'ÉDUCATION DES GUERRIERS, LE MANIEMENT DES ARMES... IL N'EN EST RIEN.

LA GYMNASTIQUE EST RELÉGUÉE, COMME LE CORPS EST RELÉGUÉ DANS "LA RÉPUBLIQUE".

L'ÂME COMPTE AVANT TOUT CHEZ PLATON, ET L'ÂME EST MUSICALE ...



LA MUSIQUE, EN GREC, C'EST "MOUSIKÉ", L'ART DES MUSES.

LES GRECS APPELLENT "MUSIQUE" SURTOUT L'ART DE CHANTER LES HISTOIRES RÉCITÉES, LES POÈMES, LES FABLES...

RÉGARDE LES PAGES OÙ ACHILLE TRÂINE HECTOR DEVANT TROIE, OÙ IL ÉGORGE LES PRISONNIERS AVEC FUREUR ...

LA MODÉRATION NE FIGURE PAS AU NOMBRE DES VERTUS PRÉFÉRÉES DES POÈTES!

AUSSI, TRÈVE DE PAREILLES FABLES!

ÉDUCER, C'EST FAIRE ENTRER DANS L'ÂME DE BELLES HISTOIRES.



TOUTE LA DISCUSSION PORTE SUR LE CARACTÈRE ENCHANTEUR DES MUSES, LA PUISSANCE DE LA POÉSIE ...

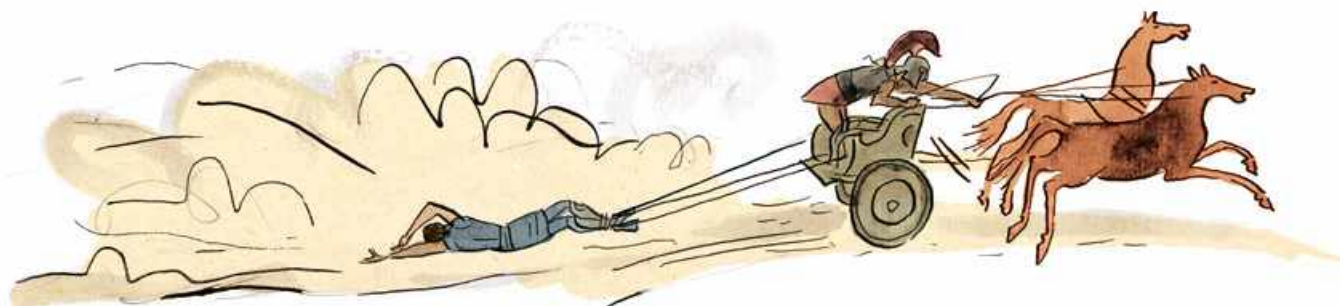


LES POÈTES, AVEC LEUR GOÛT POUR LES PASSIONS DOMINANTES, FAÇONNENT DIVERS TYPES HUMAINS.

L'IDÉE QUE LES HOMMES SE FONT DES DIEUX ET DES HÉROS A UNE INFLUENCE SUR LA VIE QU'ILS MÈNERONT.

ON CHASSERA SI BESOIN CERTAINS POÈTES. ON NE LAISSERA PAS DIRE N'IMPORTE QUOI PAR N'IMPORTE QUI ... DE L'HARMONIE DES MUSES DÉPEND LE SENS DE L'HARMONIE MORALE.

L'ÉTHIQUE EST UN PAYS COMME L'ENFANCE ...



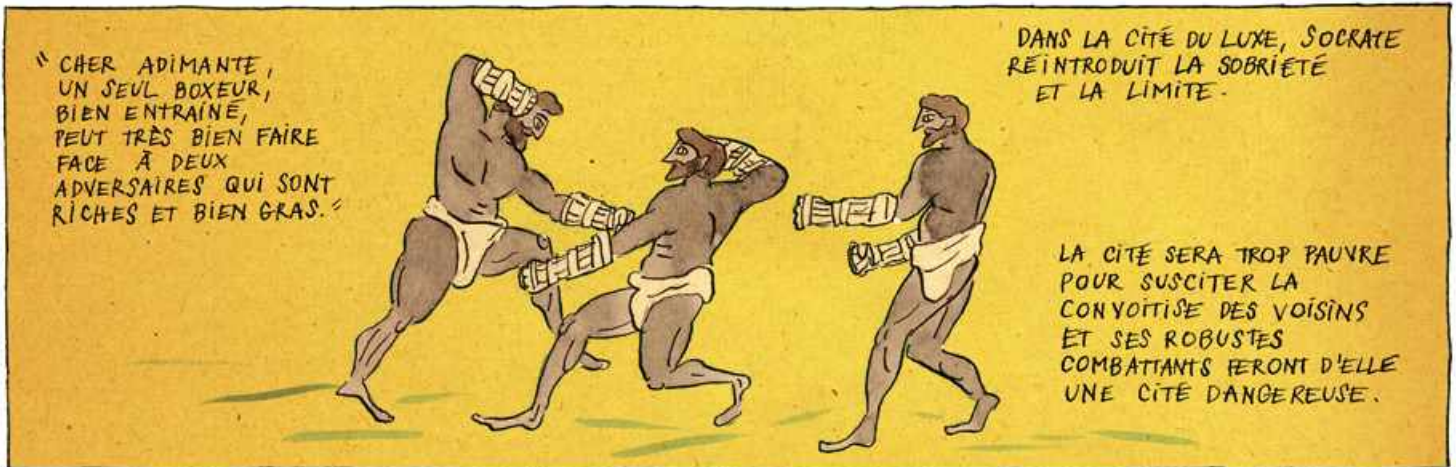


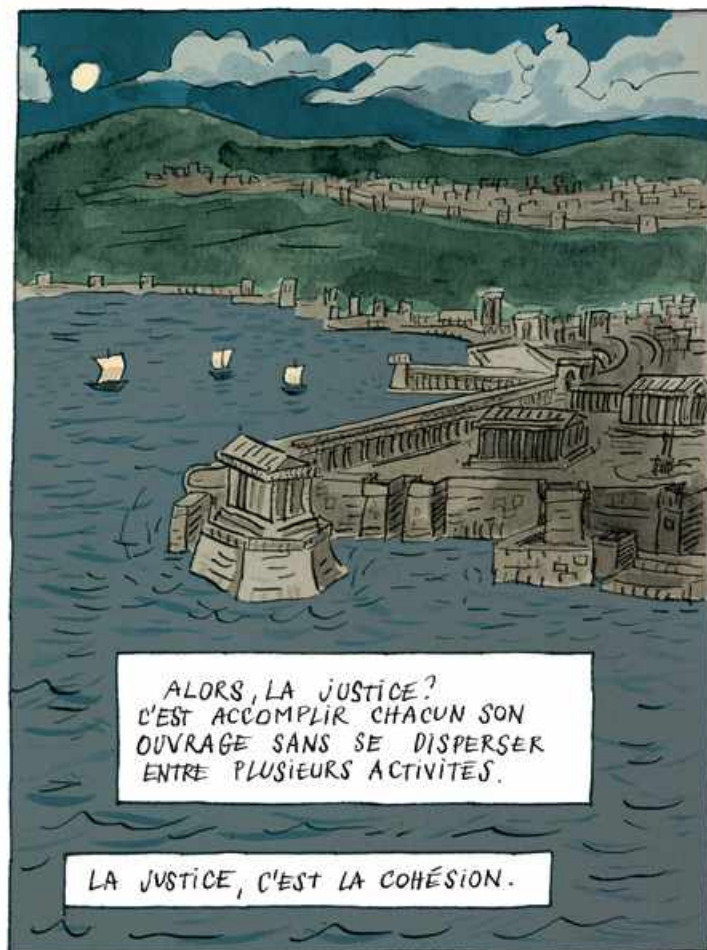












ON PEUT SUPPOSER QUE LES QUATRE OBJETS SONT SOLIDAIRES COMME LES CÔTES D'UN CARRÉ.

DANS LA CHASSE AU TRÉSOR DES QUATRE OBJETS, L'EXISTENCE DES TROIS PREMIERS RESTE FRAGILE TANT QU'IL LEUR MANQUE UNE RAISON D'ÊTRE, UNE UNITÉ, UNE COHÉRENCE.

PLATON NE DONNE PAS POUR IDENTIQUES LE PRINCIPE DE COHÉRENCE ET CELUI DE LA JUSTICE. IL LES «PRÉSENTE» L'UN À L'AUTRE COMME LE MENUISIER PRÉSENTE LA PIÈCE DE BOIS QUI DOIT COMPLÉTER SON BÂTI AVANT DE LA RETOUCHER.



LA JUSTICE SE RÉVÈLE ÊTRE LE PRINCIPE QUI A GUIDÉ DÈS LE TOUT DÉBUT LA FONDATION DE LA CITÉ BONNE.



MAIS ?!



CHACUN S'OCCUPE DE SES PROPRES AFFAIRES...

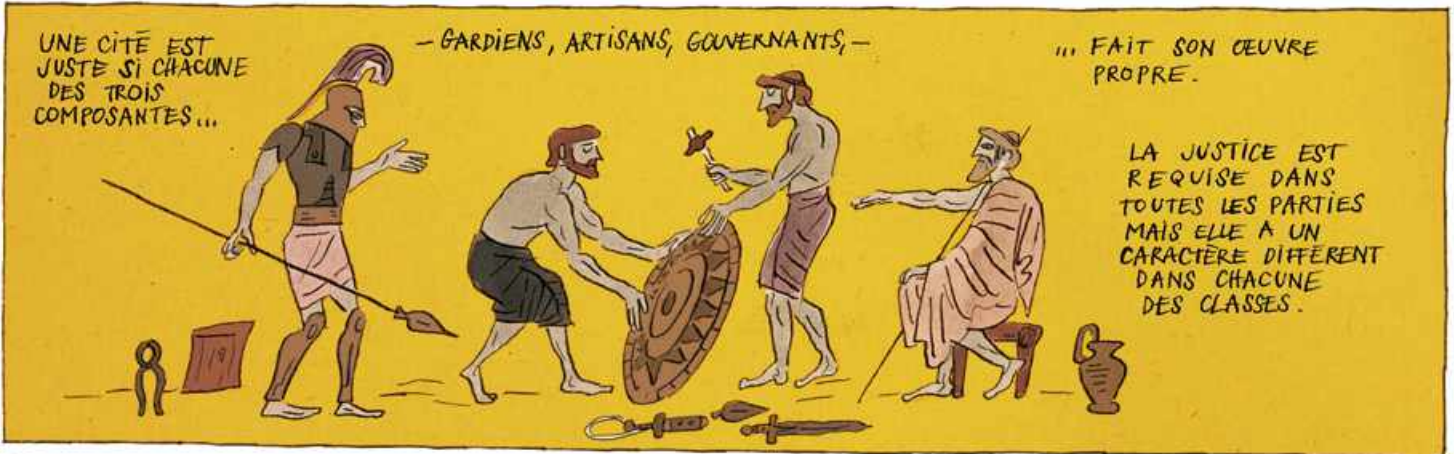


UNE CITÉ EST JUSTE SI CHACUNE DES TROIS COMPOSANTES...

— GARDIENS, ARTISANS, GOUVERNANTS, —

... FAIT SON ŒUVRE PROPRE.

LA JUSTICE EST REQUISE DANS TOUTES LES PARTIES MAIS ELLE A UN CARACTÈRE DIFFÉRENT DANS CHACUNE DES CLASSES.



L'ACTIVITÉ DE JUSTICE SAUVEGARDE L'UNITÉ OU Y CONTRIBUE. L'ACTIVITÉ INJUSTE EST CELLE QUI LA DÉFAIT.

QU'EST-CE QUE...!



VOYEZ LES FORMES DIVERSES QUE JE DISTINGUE DANS LA PERVERSITÉ, ÇA VAUT LE DÉTOUR...

Chut



IL Y A CING RÉGIMES POLITIQUES ...







**Chirico,**  
PEINTRE NIETZSCHÉEN

Giorgio De Chirico (1888-1978),  
*Il Ritornante*, huile sur toile,  
1917-1918, relève du cycle  
des « Intérieurs métaphysiques ».  
Le « revenant » aux yeux clos  
côte à côté un mannequin décapité.

À l'occasion d'une exposition au musée de l'Orangerie\*, retour sur Giorgio De Chirico (1888-1978) dont Apollinaire, son découvreur, salua la peinture comme un « art intérieur cérébral ».



© Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais/Georges Meguerditchian © ADAP, Paris, 2020.

# Chirico, peintre nietzschéen

PAR  
**OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

« Seul dans mon triste atelier de la rue Campagne-Première, je commençais à entrevoir les premiers fantômes d'un art plus complet, plus profond, plus compliqué et en un mot, au risque de donner des coliques hépatiques à un critique français, plus métaphysique » : c'est ainsi que Giorgio De Chirico, né à Thessalonique en 1888, retrace les débuts de son séjour parisien. Arrivé dans la capitale en 1911, il suscite très vite l'intérêt de Guillaume Apollinaire, qui le convie à ses soirées →



du samedi où se rassemble l'avant-garde surréaliste, et, le premier, accole aux œuvres de l'artiste grec l'épithète de « métaphysique ». Un titre en forme d'oxymore : d'un côté, le règne pictural du visible, de l'apparence, de la surface des choses ; de l'autre, les profondeurs insondables de la spéculation intellectuelle, en quête de l'essence éternelle des choses.

Nietzsche, dont Chirico a découvert les œuvres dès 1908 avec *Ecce Homo* et *Ainsi parlait Zarathoustra*, est la clef de ce paradoxe. Dans *La Naissance de la tragédie*, le philosophe écrit ces mots que l'on pourrait trouver sous la plume du peintre : « *l'art est la tâche suprême et l'activité véritablement métaphysique de cette vie* ». À condition de donner au mot « métaphysique » un sens nouveau, qui échappe aux oppositions séculaires entre la matière et l'esprit, l'être et le devenir, le visible et l'invisible, la surface et la profondeur, ce monde-ci et les « arrière-mondes » platoniciens. Au fil de son œuvre, Chirico s'efforce de dévoiler la vérité tapie dans le sensible. Un mystère, une « énigme », selon le mot qu'emploie le peintre pour désigner beaucoup de ses œuvres des années 1910. Le peintre « nous montre que ce que l'on regarde n'est pas ce que l'on voit », souligne Caroline Thompson dans son essai *Giorgio De Chirico, la fabrique des rêves*.

## L'INQUIÉTANTE ÉTRANGÉTÉ

L'artiste est un oracle, un prophète, un « voyant », selon le mot d'Arthur Rimbaud, que Chirico découvre avec passion lors de son arrivée à Paris. De l'ivresse dionysiaque, analysée par Nietzsche, à l'« immense et raisonné dérèglement de tous les sens », il n'y a qu'un pas. Semblable à l'initiation ésotérique des cultes à mystères qu'évoque le bandeau étoilé du « vaticinateur », l'inspiration de l'artiste relève de la « révélation ». En témoigne l'expérience qu'il fait à Florence en 1911 : « *Le soleil d'automne, tiède et sans amour, éclairait la statue et la façade de l'église. J'eus alors l'impression étrange que je voyais ces choses pour la première fois, et la composition de mon tableau me vint à l'esprit [...] Néanmoins, ce moment est une énigme pour moi, car il est inexplicable.* » Et d'ajouter, dans une lettre à son ami le peintre Fritz Gartz : « *Zarathoustra est arrivé* ».

L'œuvre est l'expression de cette conversion du regard. Quoiqu'il ne se soit jamais intéressé à la psychanalyse, ce monde inédit que peint

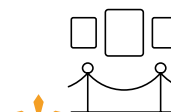
Chirico est, à bien des égards, celui de l'« inquiétante étrangeté » chère à Freud. « *Chirico, écrit Jean Cocteau, nous montre la réalité en la dépaysant. C'est un dépaysagiste.* » Les objets hétéroclites s'entassent, les plans se superposent, les lignes s'allongent, les perspectives se multiplient et se déforment. L'univers familier s'effondre et se mue en une « solitude [de] signes » qui laisse entrevoir la violence barbare et arbitraire du réel, « *l'excès démesuré de la nature* » comme le dit Nietzsche de Dionysos – cette « *force irrationnelle derrière la voile des phénomènes qui se révèle comme non-sens et relativité de toute chose* » (Paolo Baldacci). Chirico résume en une phrase : « *Vivre dans le monde comme dans un immense musée d'étrangetés, plein de jouets curieux, bariolés, qui changent d'aspect, que quelquefois comme de petits enfants nous cassons, pour voir comment ils étaient faits dedans et, déçus, nous nous apercevons qu'ils étaient vides.* » Retrouver l'innocence du regard de l'enfant – dont Nietzsche fait, dans son *Zarathoustra*, l'ultime figure de l'esprit humain – face au devenir incessant des choses. Et le peintre d'ajouter : « *Pour qu'une œuvre d'art soit vraiment immortelle, il faut qu'elle sorte complètement des limites de l'humain. De cette façon elle s'approchera du rêve et de la mentalité enfantine.* »

## L'ÉNIGME DU TEMPS

Le temps serait donc la « clef de cette parade sauvage » dont parle Rimbaud ? La dialectique de l'instant et de l'éternité occupe en tout cas une place essentielle dans l'œuvre métaphysique de Chirico, où se mêlent les colonnes antiques et les locomotives, où les ombres ne sont pas à l'heure des horloges, où l'aube et le crépuscule tendent à se confondre. L'étirement du temps semble rassemblé dans l'instant interminable de la contemplation de la

toile ; sa fuite est conjurée par l'omniprésence des lignes géométriques qui saturent l'espace. À l'instar de Zarathoustra, qui pose au Nain l'énigme de la conflagration du passé et du présent sous le portique de l'instant, les arcades de l'œuvre de Chirico questionnent « *l'éternité d'un moment* », le déploiement inépuisable de cet « éternel présent » dans les dédales d'un « *labyrinthe* » spatial au centre duquel rôde « *ce minotaure que les hommes appellent le Temps* ». Le Dionysos de Nietzsche ne dit-il pas à Ariane : « *Je suis ton labyrinthe* » ?

Paradoxal, ce temps spatialisé semble syncopé, suspendu. Tout, dans les toiles de Chirico, paraît figé. La vie s'est retirée. Les hommes laissent la place à de mystérieux mannequins aveugles. En guise d'action : des « *mouvements immobiles* ». Étrange spectacle d'une temporalité absente mais omniprésente. Saturnien de tempérament, Chirico cultive la mélancolie – cette « *inquiétude que provoque chez l'homme la proximité de l'éternel* », comme l'écrira le prêtre-philosophe italien Romano Guardini. Son compatriote, le critique futuriste Ardengo Soffici résume ainsi en 1914 la tonalité particulière de la peinture de Chirico : « *Il arrive à exprimer ce sens de vastitude, de solitude, d'immobilité, d'extase que produisent parfois quelques spectacles du souvenir dans notre âme quand elle s'endort.* »



**Giorgio De Chirico. La peinture métaphysique.**  
Au musée de l'Orangerie, Paris,  
du 16 septembre au 14 décembre.

LES PIONNIERS DE L'ÉCOLOGIE

ILS ont  
OUVERT  
la VOIE

EN LIBRAIRIE LE 19 AOÛT





**«Faire un legs au WWF, c'est faire un geste d'éternité pour transmettre une planète vivante à nos enfants.»**

Isabelle Autissier  
Présidente du WWF France



© Simon Rawles / WWF-UK

## PAR VOTRE TESTAMENT, TRANSMETTEZ UNE PLANÈTE VIVANTE

En transmettant votre patrimoine au WWF France, vous faites un geste d'éternité pour sauvegarder le précieux héritage que nous offrirons aux prochaines générations : une planète vivante. Vous continuez de protéger les animaux en voie de disparition et de préserver les plus belles régions de France et du monde, notamment face au changement climatique.

*1<sup>ère</sup> organisation mondiale pour la protection de la nature, agissant depuis plus de 50 ans partout dans le monde, le WWF est une fondation reconnue d'utilité publique exonérée de tous droits de succession.*

### ***Votre contact privilégié***

*Camille Perrier est à votre disposition pour répondre à vos questions sur le mode de transmission correspondant le mieux à votre situation.*

*N'hésitez pas à la contacter :*



- par téléphone : **01 73 60 40 40**
- ou par e-mail : **legs@wwf.fr**